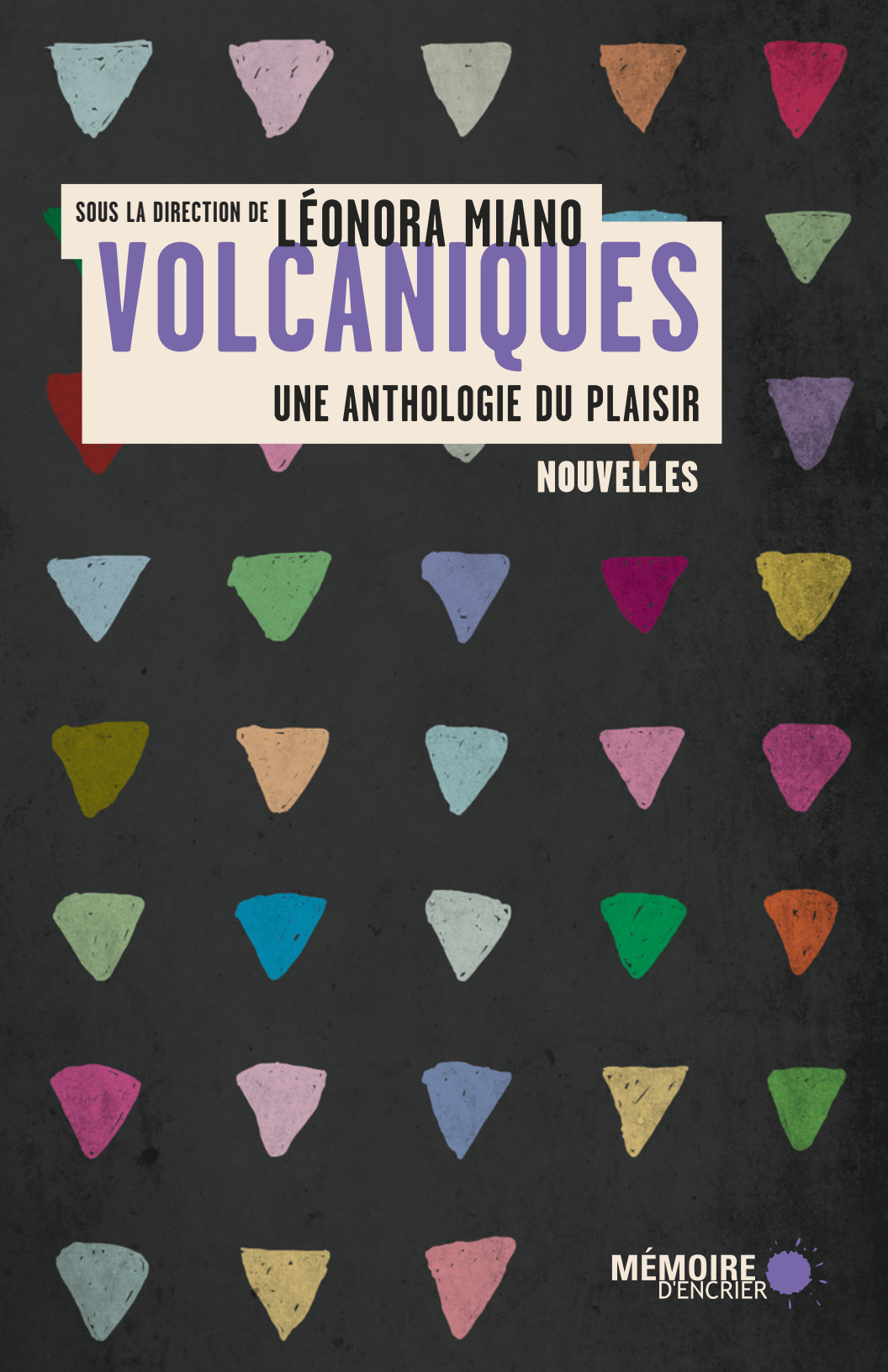


The background of the entire cover is a dark, textured charcoal grey. Overlaid on this background is a grid of approximately 30 hand-drawn triangles. These triangles are arranged in roughly five rows and six columns. Each triangle is a different color, including shades of light blue, pink, pale green, orange, magenta, lime green, yellow, and light purple. The edges of the triangles are slightly irregular and textured, giving them a hand-painted or stamped appearance.

SOUS LA DIRECTION DE **LÉONORA MIANO**

VOLCANIQUES

UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

NOUVELLES

MÉMOIRE
D'ENCRIER



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VOLCANIQUES
UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière :
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Mise en page : Virginie Turcotte
Couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^e trimestre 2015
© Éditions Mémoire d'encrier

ISBN 978-2-89712-272-0 (Papier)
ISBN 978-2-89712-274-4 (PDF)
ISBN 978-2-89712-273-7 (ePub)

PQ1276.E75V64 2015 843'.01083538 C2014-942514-7

Mémoire d'encrier • 1260 rue Bélanger, bur. 201
Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 928 9217
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

VOLCANIQUES

UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

Sous la direction
de
Léonora Miano

Nouvelles
de
Hemley Boum
Nafissatou Dia Diouf
Marie Dô
Nathalie Etoke
Gilda Gonfier
Axelle Jah Njiké
Fabienne Kanor
Gaël Octavia
Gisèle Pineau
Silex
Elizabeth Tchoungui
Léonora Miano

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

PRÉFACE

ASSISES SUR UN VOLCAN

Léonora Miano

À quoi l'image du volcan renvoie-t-elle l'écrivain qui s'en saisit comme motif d'écriture? N'étant pas une spécialiste de la géologie, j'en ai eu une approche non scientifique, bien qu'un peu complexe. Pour chacun, le volcan est cette structure connue pour la puissance de ses éruptions. Appliqué au tempérament humain, ce caractère éruptif induit, par métaphore, les notions d'ardeur et d'impétuosité. Ceci était bien présent en moi lorsque j'ai conçu le projet *Volcaniques: une anthologie du plaisir*. Pour cette proposition littéraire faite à des femmes, je souhaitais une idée forte, concrète, qui ne permette pas de tourner autour du pot.

En dépit de sa forme érectile, le volcan est aussi creux. Il peut avoir un ou plusieurs cratères, à travers lesquels ses explosions, diffusant du gaz ou de la lave, font suffoquer le monde, l'embrasent parfois. Se dressant vers le ciel tout en abritant

des abîmes, il a un côté androgyne, ce qui ouvrirait d'infinies possibilités créatives. De plus, l'analyse du phénomène de l'éruption, écartant la perspective de la joie, impose au contraire celle du danger, voire de la mort. Le feu dont il est question ici ne réchauffe pas, il détruit. Loin de favoriser et d'entretenir la vie, il la menace, la pétrifie lorsque les coulées rouges se figent, prenant alors une teinte grise. Du volcan endormi, on redoute le réveil...

Bien entendu, rien de tout ceci n'a été expliqué aux auteurs de l'anthologie. Pour ce second volet du travail entrepris sur le couple et son intimité, je désirais que l'axe soit celui de la sexualité féminine. L'unique consigne donnée fut de la mettre en scène. Du propos volcanique contenu dans l'appel à textes communiqué aux participantes, il ne fut rien dit, au-delà de sa simple formulation. *Volcaniques : une anthologie du plaisir*. J'étais curieuse de voir ce qu'elles feraient de ce titre, auquel de ses aspects chacune choisirait de s'attacher. Serait-ce surtout le volcan – la consommation écarlate et ses suites pierreuses – ou serait-ce le plaisir, forcément trouble ici ? Il faut le reconnaître, le procédé a quelque chose de légèrement machiavélique.

À ma décharge, on notera que beaucoup parmi celles qui m'ont fait l'honneur d'offrir un texte à *Volcaniques* sont des auteurs chevronnés, ayant à leur actif plusieurs publications. Quand il n'en est pas ainsi, j'ai songé que, majeures depuis longtemps, elles n'avaient besoin d'être instruites ni du plaisir sexuel ni des lectures possibles d'un titre faussement jubilatoire. De la subtilité donc,

pour ces dames, qui auraient à trouver le moyen de créer un contrepoint littéraire entre la petite mort et diverses modalités de la grande. Les ayant en haute estime, je leur ai fait confiance et m'en félicite. Toutes, mais chacune à sa manière, elles sont allées à l'assaut du volcan.

Volcaniques: une anthologie du plaisir est un ensemble riche. Les nouvelles dévoilent des figures féminines et des environnements variés. Les âges de la femme y sont également divers, ce qui est heureux. Certains textes ébranleront par leur puissance poétique et / ou érotique. D'autres séduiront par le ton, le phrasé, l'humour ou par une capacité analytique qui a su ne pas prendre l'ascendant sur la narration. Bien des femmes se reconnaîtront dans ces pages, d'où qu'elles soient. Quant aux hommes, ils trouveront peut-être la clé du grand mystère que semble être, pour certains, le plaisir féminin.

C'est avec joie que je vous invite à tourner la page.

LE DEALER

Hemley Boum

Certains ont besoin d'images pour nourrir leurs fantasmes, films, photos, gros plans de nus. Depuis toujours, seuls les mots nourrissent mon imaginaire.

Lorsque j'essaie de remonter aux origines de cette étrange addiction, le souvenir de ma cousine Christine s'impose à ma mémoire. À cette époque, elle avait une vingtaine d'années et moi, j'avais seize ans. Elle avait débarqué de la campagne un matin pour tenter sa chance à la capitale, et obtenu un travail de domestique dans une villa des quartiers riches de Yaoundé. Ma famille l'hébergeait en attendant qu'elle se trouve un logement. Faute de place dans la maison, je dus l'accueillir dans ma chambre. Une perspective qui me répugnait, tout au moins au début de notre cohabitation. Christine était une fille du village, sans grand intérêt, sans conversation et à l'hygiène douteuse, pas une fois je ne l'ai vue se laver

les mains, ni avant de passer à table ni en sortant des WC : jamais. Mon dégoût s'émoussa pour finir par s'estomper car à mesure que s'accrut notre lubrique complicité, son manque de soin passa au second plan.

Quelques semaines suffirent pour me rendre compte que Christine envisageait le sexe avec une simplicité et une verdeur fascinantes. J'appris par hasard qu'elle couchait avec son patron, le fils de ce dernier âgé de dix-huit ans et le propriétaire de la petite boutique au bout de notre rue. Elle monnayait gentiment ses faveurs : des espèces, quelques menus cadeaux, au fond, ce n'était pas l'essentiel. La vérité est que Christine aimait vraiment ça. Tous les matins, je la voyais s'éloigner, la démarche guillerette. La perspective d'une journée à récurer le sol de parfaits étrangers ne pouvait susciter un tel enthousiasme, fus-je obligée de conclure. La joie de Christine, son regard brillant de si bon matin étaient à mettre sur le compte des parties de jambes en l'air impromptues dont elle faisait son miel.

À ma grande joie, Christine adorait raconter ses aventures dans les plus menus détails. Elle avait trouvé en moi l'interlocutrice rêvée, attentive, silencieuse, mais non moins avide.

Je l'ai souvent soupçonnée d'être moins simple qu'elle n'en avait l'air. Tant que je ne le lui demandais pas, Christine ne me disait rien. Certaines nuits, je parvenais à me convaincre que sa retenue était le signe d'une certaine méfiance. Dans la hiérarchie complexe régissant les liens des uns et des autres à la maison, j'étais

indiscutablement au-dessus d'elle ; a fortiori dans ma chambre. Lorsque mon humeur était plus sombre, je m'imaginais que Christine s'amusaît à me faire mariner avant d'en venir au fait. Dans tous les cas, il suffisait d'un banal : « Et ta journée ? » pour qu'elle me raconte.

Les nuits de Yaoundé sont plutôt fraîches, mais la température sous nos draps devenait torride lorsque Christine prenait la parole. Elle remontait sa robe de chambre, écartait les jambes et soupirait : « Je n'en peux plus. Je pouvais à peine marcher aujourd'hui. Ce matin, quand je suis arrivée au travail, le fils du patron m'attendait. À peine ses parents partis, il m'a rejointe dans la cuisine, son *bangala* à la main. Si tu avais vu le truc, gros comme ça ! » Elle se saisissait de son avant-bras : « Et dur comme le pilon du mortier. Je nettoyait le sol quand il est entré dans la cuisine. Ma chère, il n'a même pas pris le temps d'enlever ma culotte, il l'a repoussée sur le côté et tchouk ! Il m'a enfoncé son truc. À midi, le patron est revenu, soi-disant pour faire une petite sieste avant de retourner travailler. C'est un vrai pervers, il m'oblige à regarder des films X avec lui, et veut me faire tout ce qu'il voit sur son écran. Quelquefois, il me demande juste de lui sucer son machin, tout en lui massant les testos et il jouit dans ma bouche. Je rentre ce soir, devine qui m'entraîne au fond de sa boutique ? Il n'avait pas beaucoup de temps, en cinq coups c'était fini... Tous ces hommes vont me tuer. »

Bien que tout dans son attitude indiquât le contraire, Christine laissait entendre qu'elle

subissait les assauts de ses amants plus qu'elle ne les provoquait. Aucun besoin de la regarder pour savoir qu'elle se caressait, enflammée par son propre récit. Je ne l'encourageais jamais, ne demandais pas plus de détails, la crudité de son propos se suffisant à elle-même. Elle se racontait avec une délectation manifeste. Je l'écoutais, recroquevillée en fœtus, la main entre les cuisses. J'avais à peine besoin de me frôler pour partir... Elle m'avait eue dès le tchouk ! Un orgasme fulgurant que je pouvais relancer à volonté en me contentant d'effleurer l'organe sensible.

« Il faut que j'arrête de te raconter toutes ces histoires. Tu es encore vierge, ta mère me chasserait d'ici si elle savait », dit une nuit Christine après m'avoir régälée encore une fois de ses frasques. En mon for intérieur, je souris et mes pensées voguèrent vers Yao. Même si aucun homme ne m'avait encore touchée, j'étais probablement la fille la moins vierge de la création.

Yao et moi étions camarades de classe en troisième B. Son père était un diplomate ivoirien nouvellement muté à Yaoundé. Sportif, plutôt beau garçon, Yao n'avait aucun mal à s'intégrer au collège. Il s'était fait de nouveaux amis, à ce que je pouvais en juger, il discutait avec tous, sauf avec moi, sa voisine de classe. Il m'adressait peu la parole, fuyait mon regard. Un jour, pourtant, Yao me proposa un livre en fin de journée. J'avais fermé mon cartable, me préparant à sortir de la salle, lorsqu'il me le tendit avec une certaine brusquerie : « J'ai vu que tu aimais la lecture, me dit-il de cette façon particulière qu'il avait de s'adresser

à moi en avalant la moitié des mots et en fixant ses chaussures, peut-être apprécieras-tu celle-là.» C'était une édition de poche, la couverture recouverte de papier kraft m'intrigua, je n'avais aucun moyen de deviner le sujet abordé. Il s'en fut sans me laisser le temps de réagir. Je ne ressortis le livre que le soir dans mon lit. C'est une sensation si étrange, si perturbante de découvrir au fil des mots, sans y être préparé, que l'on tient entre les mains un ouvrage de cette nature... j'en tremblais d'émotion. L'idée que Yao avait conservé le livre toute la journée, attendant le moment propice pour me le donner, attisait la chaleur qui déjà m'alourdissait le ventre.

L'ouvrage, *Madam'* de Xaviera Hollander, était l'histoire autobiographique d'une jeune femme de bonne famille devenue call-girl, puis tenancière d'une sorte de bordel de luxe dans le New York des années soixante. Ce ne fut pas l'obscénité de certains passages qui me fascina le plus : *Madam'* s'avéra bien plus innocent, je m'en apercevrais plus tard, que les livres que Yao me gardait en réserve. De fait, les gros mots ainsi que les situations scabreuses décrites par l'auteure me troublèrent moins que l'extraordinaire jubilation avec laquelle cette femme vivait et décrivait son existence immorale, en tout cas eu égard aux principes qui régissaient ma propre vie.

À cette époque, j'ignorais jusqu'au sens du mot masturbation, j'en cherchai la signification dans un dictionnaire comme on m'avait appris à le faire pour mes lectures plus conventionnelles. Démarche hypocrite au demeurant, car s'il est

vrai que je rencontrais ce terme pour la première fois, j'en compris instantanément, de façon tout à fait intuitive, le sens.

Yao devint mon fournisseur attitré en littérature licencieuse et, comme par un effet miroir prévisible, fit de moi une junkie toujours plus en demande. Il semblait disposer d'une bibliothèque inépuisable, allant de: *Histoire de Juliette, ou les prospérités du vice*, *Histoire d'O*, *Tropique du Cancer*, *L'amant de Lady Chatterley* à des lectures plus triviales, avec une prédilection pour la série *Dix histoires classées X* par Gérard de Villiers ou pour des confidences intimes d'hommes ou de femmes dont toute l'existence semblait dédiée au sexe. Sade, Cléland, D. H. Lawrence, Henry Miller, comme tant d'autres cohabitaient dans un paradis de luxure à moi seule destiné, dont Yao était le gardien bienveillant.

Il lui arrivait de me fournir trois ou quatre volumes dans le mois. Puis de me laisser mariner avec le même ouvrage des semaines entières. Ce fut le cas pour *Vénus Erotica*. D'ordinaire, je lui rapportais le livre que je venais d'achever le lendemain ou le jour d'après, en général un vendredi, il m'en apportait un autre. Ceci avec une économie de mots et de regards remarquable. Puis, pour un livre en particulier, comme l'Anaïs Nin, il m'enjoignait de prendre mon temps. «Rien ne presse», murmurait-il. J'appris avec lenteur, quelquefois dans la frustration, que certains mots faisaient grimper le plaisir dans la tête trop vite, une drogue trop forte, provoquant ensuite une vague nausée suivie d'un certain empressement à passer à

autre chose. D'autres, plus subtils, vous emportaient telle une marée. Au début tout semble trop lent, puis, d'un coup, l'on est submergé, presque pris au dépourvu par la montée des eaux pourtant attendue. Cette jouissance-là exigeait une vacance du corps et de l'esprit, débarrassés des scories du quotidien. Elle s'ouvrait comme autant de passages secrets sur des chemins encore plus dissimulés avec, tout au long, des frissons incontrôlables, comme des griffures de chaleur, le souffle court, le corps éperdu, tendu à se rompre. La lumière ne se déroba pas, elle était bien en évidence au bout du chemin, il fallait simplement trouver la voie en soi pour marcher vers elle. S'arrimer à l'auteur, faire sien son fantasme, l'habiller de sa propre nudité, lâcher prise comme on largue les amarres. Alors venait l'éblouissement, jamais par surprise, je pouvais le sentir monter, dans une conscience aigüe, presque douloureuse, de mon propre corps.

Ensuite, j'allais prendre une douche chaude, je laissais l'eau couler dans mon dos, sur mes seins, mon ventre, je pouvais littéralement sentir ma peau érotisée à l'extrême crépiter au contact de chaque goutte. Pas seulement mes seins ou mon sexe, mais mon corps tout entier. Des heures après, un simple frôlement suffisait encore à émuouvoir mes nerfs à vif. Des jours plus tard, le souvenir des mots continuait de me bouleverser.

Je me convainquis d'abord que j'appréciais davantage les sensations fulgurantes et sans effort, elles avaient quelque chose d'accidentel, comme si je n'étais pas responsable, je pouvais

en détacher mon esprit une fois l'acte accompli. C'est pour cette raison aussi que j'aimais bien Christine. Ses amants la prenaient toujours à la hussarde, entre deux portes, des étreintes brutales, rapides, l'esprit aux aguets, affolés et excités tout à la fois par la perspective d'être surpris. Ses histoires étaient vulgaires, obscènes, et d'autant plus excitantes. Le shoot ! Ensuite, je pouvais me nettoyer l'intérieur des cuisses comme on s'époussette les mains, laisser les battements de mon cœur s'apaiser tandis que, déjà, je pensais à autre chose, puis m'endormir en tournant le dos à Christine, dans l'assurance que, demain, il n'y paraîtrait plus.

Les livres pour lesquels Yao me conseillait de prendre mon temps me procuraient un autre type de volupté, une plénitude physique que mes mots peinent à décrire, mais nécessitaient une pleine conscience, une acceptation explicite qui suscitait un malaise. C'est trop bon pour être bien, susurrerait mon esprit. Ces choses-là devaient demeurer cachées, d'ailleurs, étaient-elles normales ? Il y avait là, à n'en pas douter, quelque malignité. Je ne sais ce qu'il perçut de mon embarras, car Yao ne modifia pas son attitude, et continua d'alterner les types de littérature érotique qu'il me fournissait. Lecture après lecture, les nœuds coulants de la culpabilité, d'une éducation bien-pensante s'effilochaient au contact répété des histoires que je lisais et de la jouissance qu'elles me procuraient. Les mots firent de moi une spécialiste de ma propre sensualité, je découvrais sans arrêt de nouveaux chemins de félicité. Je commençais à connaître mon corps, si j'ose dire, sur le bout des

doigts. J'appris à le conduire sur le mode réceptif nécessaire, à le toucher avec tendresse et désir, à prendre mon temps ou pas, n'écouter que mon envie du moment, à m'offrir sans plus de retenue à l'émoi que je ne pouvais ni ne voulais au fond m'interdire. Je n'en revenais pas de ma chance, je considérais mon corps avec émerveillement, gratitude.

Comment Yao était-il parvenu à une telle intuition de mon moi intime, nous avions quinze ans ! Quelle était la probabilité que des gamins comme nous se rencontrent, se comprennent ? Qu'il ait lui-même lu tous ces livres ne souffrait aucun doute dans mon esprit, il connaissait la nature exacte du cadeau qu'il m'offrait, mais pouvait-il deviner l'usage que j'en faisais ? Pas les aspects techniques, ceux-là, je veux bien croire qu'il se les imaginait aisément, mais était-il capable ne serait-ce que de subodorer les extrémités auxquelles tout cela me menait ? Parce que c'était Yao et parce que c'était moi, parce que j'ai connu d'autres hommes, partagé d'autres types d'intimité, je sais à présent que nous avons vécu cette année-là quelque chose de totalement inédit et inespéré, une sorte d'osmose.

Une question plus pragmatique m'a taraudée toutes ces années : celle de savoir où Yao pouvait bien se procurer, en si grand nombre, cette saisissante littérature. Mais je l'avoue, les questions ne sont venues qu'après. À l'époque, j'étais dans l'instant, à la fois dense et clos, éternel en lui-même, l'instant souverain, qui se rit du passé, ignore les lendemains. Cela ne pouvait durer indéfiniment.

À la fin de notre année de troisième, le père diplomate de Yao fut muté dans d'autres contrées, la famille quitta le pays. «As-tu appris que la famille de Yao s'en va?», me demanda une camarade de classe. Je l'ignorais.

À bien des égards, Yao était la personne dont je me sentais le plus proche dans ma jeune existence, et nous vivions dans une communion que jamais encore je n'avais expérimentée avec quiconque. Malgré tout, je ne savais rien de lui, ou si peu. Nous avions beau être voisins de classe, nous n'échangions que quelques mots lorsque cela était indispensable. Nous nous arrangions pour ne pas être dans les mêmes groupes de travail, j'évitais les fêtes où il était convié. Si d'aventure nous nous retrouvions dans la même bande d'amis, ce qui arrivait quelquefois – la troisième B n'était quand même pas si grande que deux personnes résolues à s'éviter puissent ne jamais se croiser à l'extérieur –, nous nous limitions à la stricte interaction nécessaire pour ne pas attirer l'attention sur nous. J'en souris aujourd'hui encore. Comme nous étions doués à ce jeu-là... Personne n'aurait pu se douter de notre secret. Tant et si bien que notre génie finit par se retourner contre nous. Contre moi! J'étais la seule de la classe à n'être pas informée du départ de Yao ni conviée à sa fête d'au revoir. Il me rendit une visite l'après-midi précédant son départ.

— Un de tes camarades de classe, m'annonça ma mère, cachant mal sa curiosité.

Je lui avais rendu le dernier livre prêté la veille, il ne m'en avait pas donné d'autres. Notre

rupture était consommée et sa démarche d'autant plus inattendue. Je le reçus dans la cour. Nous vivions dans un joli quartier, pas loin de la mairie de Yaoundé I^{er}. La maison était coquette, sans avoir le faste des habitations voisines, à l'exception d'un grand jardin plutôt touffu. Ma mère y avait fait planter des arbres fruitiers, manguiers, safoutiers, goyaviers, citronniers. Une armée d'oiseaux y vivait dans d'incessants pépiements. Mes frères et moi avions installé de petits bacs dans lesquels nous mettions graines, miettes de pain rassis et eau. Ainsi, l'endroit était vite devenu le point de ralliement des volatiles. En ce mois de juillet, les fruits mûrissaient les uns après les autres. D'abord les mangues et les goyaves dès avril-mai, pour finir par les safous. Nous avions beau en offrir aux proches par corbeilles entières, en manger à tous les repas, il y en avait toujours par terre, déjà bien entamés par nos hôtes ailés.

Je découvris Yao accroupi près de notre mangeoire improvisée. Il observait les oiseaux avec une attention si soutenue qu'il ne m'entendit pas arriver.

— Qui dit oiseau, fruit dit serpents et autres bestioles, fais attention.

Il se leva d'un bond :

— J'adore votre maison, on se croirait à la campagne alors que nous sommes en plein centre de Yaoundé. C'est comme cela que j'imaginais ton cadre de vie.

Tu imaginais mon cadre de vie ?

— C'est ma mère, dis-je en désignant l'ensemble d'un geste circulaire. Elle veut tout. Le beurre, l'argent du beurre, le sourire de la fermière, la ville, la campagne... C'est une enfant gâtée, elle s'est toujours prise pour une princesse.

— Elle a su se construire un royaume, alors elle doit en être une. Cette maison a une âme, quelqu'un l'a rêvée, construite, puis habitée... Depuis tout petit, je vis dans des demeures conçues pour être des cases de passage. Tu as une chance inouïe d'être la fille d'une telle femme.

Je me tus, ne sachant que répondre à cette déclaration aigre-douce. Le silence se prolongea un long moment.

— Je suis venu te dire au revoir.

— Très bien.

— Et merci.

— D'accord.

— Et aussi... ne change pas.

— Non, non, bien sûr.

Puis il s'en alla. Sans une bise sur la joue, sans même me serrer la main. J'en fus d'abord soulagée. C'est alors que j'entrevis, dans l'imminence d'une catastrophe impossible à éviter, la vague de manque, de désespoir que le départ de Yao ferait déferler sur ma vie. Mes parents avaient fait installer dans le jardin un banc de pierre qui, au fil des années, avait pris la teinte sombre des troncs d'arbres. Je m'y laissai lourdement tomber, cherchant mon souffle. Ma mère, qui devait nous

guetter depuis le début par une des baies du salon, me rejoignit dans le jardin. Son visage compatissant m'agaça au plus haut point. Je pouvais lire dans son esprit comme dans un livre ouvert. « Ma pauvre petite fille vient de connaître son premier chagrin d'amour. » Elle s'assit près de moi et me prit la main. Je m'aperçus que je pleurais.

— Qu'a donc fait ce garçon pour te mettre dans un tel état, ma fille ?

— ...

— Et d'ailleurs, qui est-ce ?

— ...

— Un camarade de classe ? Un ami ?

— ...

Je ne disais rien, absorbée par les derniers mots échangés avec Yao. *Très bien, d'accord, non, non bien sûr...* Arrgh ! Non mais, quelle débile ! Et puis, ma mère était la dernière personne à laquelle je me serais confiée. Mes parents se voulaient ouverts, l'étaient sans doute plus que certains autres de ma connaissance, malgré tout, les questions de sexe étaient taboues à la maison. De ces interdits qui, quoique bien réels, demeurent informes, imprécis, et d'autant plus définitifs. Nul ne nous avait défendu d'en parler, mais il ne me serait jamais venu à l'idée de poser la moindre question à ma mère. J'étais jeune lorsque j'eus mes premières règles, je n'en fus pas effrayée, car je ne fis pas le rapprochement entre la douleur sourde dans mon bas-ventre et le sang entre mes jambes. Je savais pouvoir compter sur ma mère,

elle était d'une si remarquable efficacité contre mes bobos d'enfants que je grandis persuadée que rien de grave ne pouvait m'arriver tant qu'elle veillerait. Cette fois-là encore, elle se montra à la hauteur. Elle se fit tendre, pédagogue pour m'expliquer les changements qui bouleversaient mon corps, insistant sur les aspects physiologiques. Ce jour-là, je sus avec la certitude intuitive qui caractérisait mes avancées à tâtons vers une meilleure connaissance de moi-même que tant que j'aurais besoin de conseils, de prise en charge sur les aspects pratiques et hygiéniques de ma nature féminine, ma mère saurait m'épauler. En revanche, viendrait un temps où j'aborderais pour le meilleur et pour le pire – ces deux aspects cohabiteraient souvent dans ma vie amoureuse, mais de cela, j'étais loin de me douter à l'époque – une contrée plus complexe, irrésistiblement attirante et d'autant plus périlleuse. De ce danger-là, ma mère, hélas, ne pourrait me sauver.

Elle ne devina rien de l'incroyable année que je venais de vivre. Les livres que Yao me prêtait étaient recouverts de papier kraft, comme le tout premier. Il était impossible d'en soupçonner la teneur sans l'ouvrir, mais je ne pris aucun risque, je ne les laissais pas traîner, les emmenais avec moi où que j'aille, bien dissimulés dans mon sac à dos. Cela m'aurait tuée que ma mère les découvre, car je sus dès les premiers échanges que je ne pourrais pas m'ouvrir à elle du déferlement de plaisir que les livres fournis par Yao m'avaient révélé. Ni à elle ni à quiconque. Pendant une année, nuit après nuit, à l'aide de lectures érotiques délicieusement perturbantes et enivrantes, j'avais

découvert, exploré mon corps comme on aborde un continent inconnu, je connaissais désormais chaque arpent, chaque parcelle à l'intérieur de mes terres. Yao m'avait fait le cadeau d'un rapport à mon propre corps, au plaisir physique dont je lui serai toute ma vie reconnaissante. Mes nombreux amants aussi, je présume. De cela, je suis moins sûre, certains hommes sont déconcertés par les femmes qui savourent leur jouissance sans restriction. Tout cela, je le découvrirais des années plus tard. Pour l'heure, je pleurais le départ de mon Yao. Maintenant qu'il était parti, je craignais de ne plus trouver le chemin, les gestes, l'atmosphère adéquate. Sans la mystérieuse bibliothèque de Yao, sans son regard, ou plutôt son absence de regard, sans sa complicité muette et chaude sous laquelle explorer mon corps devenait aussi simple, nécessaire que le fait de boire, manger ou respirer. Sans Yao, je me sentais perdue.

La patience n'était pas la qualité première de ma mère. Elle voulait bien me consoler, à condition que je coopère a minima. Si une amourette d'enfant était une chose charmante dont on pouvait sourire, il devait y avoir dans l'expression de mon chagrin quelque chose qui n'avait rien de joli, voire qui était suffisamment dérangeant pour réussir à l'alarmer.

— Mais enfin, vas-tu me répondre? Qui est donc ce garçon qui te met dans un tel état?, insista-t-elle.

— C'était mon dealer, m'entendis-je répondre à ma mère, médusée.

UN PETIT FEU SANS CONSÉQUENCE

Gisèle Pineau

Sonia enfila un de ses minishorts blancs et son débardeur rose sur lequel était écrit LOVE en lettres capitales noires. Sans soutien-gorge, ses petits seins ronds bien fermes pointaient leurs tétons dessous le coton tendu, pareils à des mangues vertes qui promettaient de mûrir encore et encore, jusqu'à produire un jus onctueux qu'on ne se lasserait pas d'avoir en bouche. Elle avait forcé pour passer le short et – elle n'était pas sans l'ignorer – ses fesses hautes tenues à l'étroit sous le denim ambitionnaient de narguer les gens et tenter le diable. Si la vieille tante trouvait quelque chose à redire à sa tenue, à son nombril qui toisait le monde comme un œil arrogant planté au mitan de son ventre, elle abrégerait sa visite, débarrassée illico de la corvée qui lui était imposée.

Corinne avait insisté au téléphone. «S'il te plaît, Sonia. Je te demande d'y aller! Tu en auras

à peine pour une petite heure. Fais-moi plaisir, ma fille. Va rendre visite à tata Raymonde à l'hôpital. Ça lui fera du bien. Elle sera tellement contente de te voir si grande, après tout ce temps. Je t'en prie. Dieu te le rendra... Allez! Fais ça pour moi. N'oublie pas qu'elle m'a élevée. Je lui dois tellement. Dieu te le rendra au centuple, je t'assure. Si j'avais pu venir, j'aurais pris l'avion pour rester à son chevet. Mais tu connais la situation... »

En montant le morne de l'hôpital de Pointe-à-Pitre sous le soleil rogue de midi, Sonia traînait les pieds et pestait contre sa mère qui – pour la faire plier – prenait une voix enfantine, usait toujours de supplications doucereuses et, en dernier recours, invoquait le Bon Dieu.

Arrivée chez ses grands-parents paternels depuis une quinzaine de jours, Sonia n'avait pas une minute à perdre. Son séjour en Guadeloupe s'achevait dans un petit mois. Incroyablement permissive et guillerette, sa mamie la laissait aller et venir à sa guise. Chaque matin, au petit déjeuner, elle l'encourageait à profiter de ses vacances, comme elle-même profitait de sa retraite, emplissant ses journées avec les loisirs chronophages de son Club du troisième âge : aquagym, bridge, anglais, ikebana, quadrille, macramé, scrabble...

À Sainte-Anne, Sonia avait retrouvé sa famille, surtout ses cousins et cousines. Elle avait grandi dans le giron de sa mère, loin d'eux, à Paris, au pays des quatre saisons. Ils l'avaient accueillie comme si elle avait toujours fait partie de leur environnement. Et avec entrain, ils jouaient les

guides touristiques, l'amenant jour après jour à découvrir l'île, ses rites insolites et son caractère fantasque, ses paysages faussement apaisés, son parler créole à mille métaphores et ses plats épicés.

Au bout de la première semaine, imitant ses cousines et leurs amies, Sonia avait muselé la trop raisonnable adolescente qui gouvernait ses pensées à toute heure. En moins de deux, libérée du carcan moral dans lequel sa mère la maintenait à Paris, elle s'était métamorphosée en une petite créature désinvolte, fébrile, avide de goûter aux délices de la vie, et pressée de succomber aux tentations de sa chair qui palpitait violemment sous les regards affamés des hommes. Elle se sentait à la fois légère et tourmentée, déterminée et vulnérable. Avec l'envie féroce, cependant, de traverser le miroir, de se soumettre aux injonctions de son corps, de plonger enfin dans le grand bain des plaisirs charnels qui faisaient le gros des conversations entre filles.

Elles avaient entre quinze et dix-huit ans et formaient une petite bande fascinante, tapageuse et inconséquente qui prétendait jouir de la vie sans entraves. Avec leurs copains, elles passaient le temps à combler le vide des jours et des nuits en organisant des parties sur la plage, des barbecues improvisés, des soirées privées, des virées dans les boîtes de la Riviera, des bains de minuit dans les eaux calmes de plages traversées d'ombres furtives et gardées par des cocotiers aux allures de factotums échevelés. Cette profusion d'activités n'était que prétexte et n'avait qu'un but :

le jeu exaltant de la séduction. Une seule destination : le sexe.

À seize ans, Sonia était la seule vierge du groupe et par conséquent une proie très convoitée qui bénéficiait encore d'un petit sursis, mais qui tomberait bientôt, assurément. Parfois, elle avait l'impression de porter un handicap et se demandait si, en son absence, elle n'était pas la risée des autres, considérée comme une laissée-pour-compte qui regardait passer le train des plaisirs, mâchonnant ses fantasmes de lycéenne attardée.

Est-ce que le monde était plus beau, une fois qu'on avait sauté le pas ?

Est-ce que la vie était plus joyeuse, sitôt qu'on avait ouvert ses cuisses ?

Sonia jalousait particulièrement Candy, une amie de sa cousine, Jada. Celle-là était la plus extravagante, la plus téméraire. Elle se paraît longuement pour allumer les garçons et prêtait son corps sans condition. Abandonner sa chair à l'appétit vorace de ces jeunes chiens fous gonflés d'orgueil et de testostérone était son passe-temps favori. Soumettre sa fente odorante aux bâtons de bois dur qu'ils avaient entre les jambes. Candy passait de mains en mains, sans états d'âme. Et ils entraient en elle, gratis. Ils la fourraient pour leur seul plaisir et la jouissance démente qui surgissait au bout de l'effort mâle, impétueuse et virulente et tellement revigorante, et toujours étrangement surprenante comme une morsure de scolopendre, une chance morbide, une petite mort.

À cause du soleil, de la chaleur, disaient-elles, les filles se baladaient à moitié dénudées. Débardeurs échancrés, corsages transparents, shorts au ras des fesses, jupettes-mouchoirs de poche, minirobes moulantes. Et les parties de leur corps qu'elles livraient à la vue de tous étaient à la fois des invites insidieuses et des odes à leur beauté brute. Des cuisses pleines, des jambes fuse-lées, des seins de Vénus tropicales, des ventres de déesses parés de piercings en faux diamants. Elles consacraient des heures à leurs coiffures, dans les défrisages, les coupes et les colorations. Certaines maîtrisaient un véritable savoir-faire en la matière. Avec dextérité, elles cousaient des mèches et tressaient des nattes de tous calibres. La veille, Sonia avait regardé Mathilde se planter une ribambelle de locks *made in China* enfilées dans des perles de bois et des cauris en plastique qui rappelaient vaguement qu'elles venaient d'Afrique. Fallait les voir, elles se pavanaient avec leurs appâts de pacotille, se plaisant à sentir les longueurs de chevelure synthétique caresser leurs épaules, dévaler leurs dos. Bien sûr, toutes se maquillaient outrageusement. Les yeux au noir, les paupières à gros traits de vert ou bleu ou violet. Non, elles n'économisaient pas le fond de teint, la poudre compacte, les blushes tendance. Mais leurs lèvres, fardées avec des rouges qui appelaient au crime et des roses si tendres, confessaient qu'au fond, derrière ce dévoiement de couleurs, elles n'étaient que des fillettes parées à être sacrifiées dans la danse frénétique des corps, avec le premier venu – rien que pour se dire

femmes. Et ensuite, le regard oblique, raconter qu'elles l'avaient fait.

Au-delà de l'admiration qu'elle leur vouait, Sonia était troublée. Coraline avait évoqué, à mi-voix, sa première fois. En récompense de la brûlure douce et persistante entre les cuisses, elle en avait tiré une fierté mièvre. Elle confessait qu'un sentiment de salissure demeurait tapi en dedans d'elle, étouffé, étouffant. Mais elle avait recommencé, comme s'il n'y avait pas d'autre chemin que celui-là, tortueux et avilissant. Comme si son plaisir à elle n'était qu'un supplément, une option, un pourboire dérisoire que consentait à lui laisser son copain. Et, bien brave, elle continuait à lui abandonner son corps, qu'il chevauchait toujours avec fureur et précipitation. Pour l'attacher, croyait-elle, Coraline jouait à la belle. Se perchait sur des escarpins à talons hauts qui l'obligeaient à mettre un pied devant l'autre pis qu'une femme ivre. Se fardait à la manière des clones de Beyoncé. Se trémoussait devant lui, juste pour se convaincre qu'il lui faisait du bien, pour l'assurer qu'il était son dieu, qu'elle aimait ça.

Plusieurs garçons tournaient autour de Sonia. Elle n'avait de préférence pour aucun d'entre eux.

Mike avait tenté de l'embrasser rageusement sur les lèvres, un soir, dans la pénombre oppressante du jardin de ses grands-parents. Il puait la bière et le tabac froid. Sa langue intrusive allait dans tous les sens, essayant de sonder les coins les plus reculés de la bouche de Sonia, jusqu'à lui donner la nausée. À ce moment-là, son esprit

s'était comme détaché de son corps, posté en observateur au-dessus de la scène, attendant qu'un plaisir – même fugace – survienne de cette exploration appliquée. Las, elle aurait pu continuer longtemps à se laisser emplir la bouche de la salive de Mike. Heureusement, sa grand-mère l'avait sauvée en criant son nom par la fenêtre de la cuisine. C'était l'heure du dîner.

Rosan avait profité d'un zouk-love pour la serrer de près, sur la piste de danse d'une boîte de nuit de Saint-François. Tandis que Patrick Saint-Eloi chantait de sa voix sublime... *An ka rantré an somey aw Paskè lannuit an ka véyé asi'w Pas an pa ni pon dot jwa anko Ké dé viv de vou é mwen pou nou...* Sonia avait subitement senti le sexe de son cavalier frotter et durcir contre sa cuisse. Aussitôt, elle l'avait repoussé, tout en constatant que montait en elle un élan frénétique et, dans le même instant, le périlleux désir de s'abandonner à cette attraction, d'abdiquer, de se laisser emporter.

Avec sa grande gueule de loup et ses dents carrées, Yann avait tété et mordillé son sein droit, à l'abri des regards, un après-midi, sur la plage des Contrebandiers. Direct, dans le même temps, il avait glissé sa main dans le bikini de Sonia. Ses doigts étaient impatients comme les pattes d'un crabe qui s'est saisi d'un crapaud mort et va s'en repaître et ne veut le partager avec aucun de ses semblables.

Allongée sur son lit d'hôpital, la vieille tante était cacochyme. Elle avait près de quatre-vingt-cinq ans et ne devait pas peser plus de quarante

kilos. À contrecœur, Sonia dut se pencher et poser un baiser sur une joue flétrie. Ses yeux étaient vitreux, son teint sépia. Les grosses veines qui parcouraient ses bras composaient un entrelacs de rivières sous sa peau desséchée. Ses cheveux gris étaient rares et tirés en quatre choux pathétiques. Elle sentait l'urine et l'eau de Cologne. La mort semblait déjà l'étreindre.

La vieille s'illumina un peu en la voyant apparaître.

— Tu ressembles tellement à ta manman... Je me la rappelle à ton âge. Tu as bien grandi...

Et puis, avec des mots trébuchants, elles se mirent à causer de la vie en France, de la rigueur des hivers... De la Guadeloupe tombée dans la nasse des temps modernes, de la saison des pluies qui déboulait avec son charroi de cyclones...

Cela faisait à peine dix minutes qu'elle était là, avec son sourire figé et ses mains crispées sur son téléphone portable, mais Sonia songeait déjà à repartir. Soudain, Raymonde se tut, ferma les yeux.

Sonia essaya de trouver un sujet de conversation un brin riant. Mais les seuls mots qui lui venaient tournaient autour de la maladie, la souffrance, la vieillesse... Elle regarda sa montre, épuisée par l'ennui, presumant que la vieille femme était en train de s'endormir. À cet âge avancé, on se fatiguait pour un rien. Terminé! Encore dix minutes de patience et elle s'éjecterait de cette chambre d'hôpital. Elle avait fait sa B.A. de la journée et sa mère n'aurait rien à dire.

— Est-ce que tu as un fiancé?, murmura soudain tata Raymonde. Sa voix était ralentie, chevrotante. On avait l'impression qu'elle revenait de l'Autre Monde.

Sonia émergea de l'ennui qui la terrassait.

— Est-ce que tu as déjà un fiancé?, répéta la vieille. Ses yeux luisaient à présent.

Sonia haussa les sourcils.

Un fiancé! C'était un concept désuet... Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il était temps pour elle de faire l'amour. Quoi qu'il lui en coûte. Elle en avait assez de se satisfaire elle-même, chercher seule à provoquer la jouissance. Seule dans un lit, avec la joie de son corps planqué sous les draps, l'esprit coupable, les sens en alerte. Seule avec ses doigts agiles, ses cuisses écartées, son souffle court. Seule, se caressant longuement avec en tête des visages d'hommes grimaçants dans leur effort de possession et de jouissance. Des images de corps tronqués: torses mâles musculeux, bras et jambes bandés, phallus démesurés. Des nègres aux allures d'Apollon taillés dans le bronze ou l'ébène ou l'ébonite. Des nègres puissants qui, la contraignant, l'immobilisaient dessous leur poids, leur implacable brutalité, leur besoin impérieux et hargneux d'entrer en elle.

Sonia avait sacrifié un déjeuner sur la plage pour tenir la promesse faite à sa mère. Elle tenta de se composer un visage aimable et jeta de nouveau un coup d'œil à sa montre, à la dérobée. La vieille ne délirait pas. Elle avait vraiment l'air d'attendre une réponse, à croire que la conversation ne faisait que commencer.

— Non ! J'ai pas de fiancé, lâcha Sonia.

Raymonde sourit et poussa un petit soupir qu'il était difficile d'interpréter, parce qu'il voulait dire mille choses et leur contraire. Elle avait l'air de parcourir des yeux un vieux temps, de se remémorer des pans de sa vie passée, de se réapproprier des sensations et des bonheurs oubliés. Alors, avec beaucoup d'effort, elle se tourna sur le côté. À travers l'échancrure de sa chemise de nuit, Sonia aperçut ses seins flasques. Ils avaient été autrefois pleins, lourds et sans doute voluptueux. À présent, ils ressemblaient à deux vieilles baleines échouées sur la plage, en bout de vie.

— Tu veux que je te raconte une histoire ? Une histoire qui vaut bien d'être entendue, au moins une fois. J'ai pas envie de l'emmener avec moi dans la tombe...

— Mais non, tata ! Tu vas pas mourir tout de suite !, protesta Sonia.

— Tu sais, ma fille... Il y a longtemps, j'ai été jeune et fraîche et belle, comme toi... Imagine ! Je sais pas pourquoi, je voulais me marier. J'avais ça en tête comme une lubie, une maladie. Une bague au doigt et changer de nom, c'était ce que je demandais dans toutes mes prières au Dieu Tout-Puissant. Me faire appeler madame Untel ! Selon moi, c'était un genre de consécration, tu comprends. C'était un accomplissement, une bénédiction. J'étais bien couillonne et j'avais pas seize ans...

« Au secours ! », cria une petite voix dans l'esprit de Sonia. « Tu vas devoir rester là à écouter les

radotages de la tata Raymonde, que tu le veuilles ou non. »

— Hé ben ! Mes prières ont été exaucées la veille de mon dix-septième anniversaire. Douglas Benoît est venu me demander en mariage sans même prendre le temps de me faire la cour. Tu sais que j'ai pas hésité. J'ai dit à ma maman que oui ! j'avais bien réfléchi et que c'était lui que je voulais et que c'était Dieu qui me l'envoyait. En deux temps trois mouvements, je me suis retrouvée devant le maire et le curé. Et j'avais gagné : j'étais devenue une madame... madame Douglas Benoît.

Sur ces mots, la vieille se mit à rire méchamment d'elle-même. Et ses rires en grelots discordants remontaient de son ventre pour emplir sa gorge et sa bouche et se ruer dans la petite chambre de l'hôpital pour grésiller aux oreilles de Sonia.

« Dis-lui que tu dois partir ! Invente un truc ! Un rendez-vous chez le dentiste... Dis que tu as mal aux dents... », glapissait la petite voix dans sa tête, tandis que Sonia s'enfonçait dans le fauteuil, soudainement appâtée par cette histoire de mariage express. Elle voulait en connaître la fin.

— Seigneur ! Tu veux que je te raconte la nuit de nocces ?

Sonia hocha la tête.

— Nous nous sommes couchés. L'un à côté de l'autre. J'avais fait ma toilette. Je m'étais parfumée de la tête aux pieds. Et j'avais mis ma chemise de nuit en finette blanche, neuve, bien

repassée, toute brodée sur le devant. Monsieur portait un pyjama rayé vert et bleu. Il a éteint la lumière et j'ai attendu dans le noir. Je n'étais pas sans savoir que quelque chose de grand allait se produire. Ma maman m'avait prévenue... Quelque chose de gigantesque allait surgir de l'entrejambe de mon jeune mari. Quelque chose de mirobolant allait rentrer dans mon corps et me transformer en femme, et puis en mère...

À ce moment-là, une aide-soignante poussa la porte et déposa un plateau sur la tablette à roulettes.

— C'est l'heure de manger, madame Benoît! C'est bien, vous avez du monde!, s'écria la femme, enjouée. Et de la jeunesse en plus! Ça va vous remonter le moral! Faut manger aujourd'hui, hein!

Elle se tourna vers Sonia.

— C'est gentil, cette petite visite. Tu vas l'aider. Tu es de la famille? La pauvre ne voit personne à part nous.

— Elle vient de France. C'est la fille de ma nièce Corinne qui vit à Paris...

— Hé ben! Vous en avez de la chance, madame Benoît! Allez, bon appétit!

Sonia découvrit les plats. Une salade de carottes râpées en boîte. Un steak haché et de la giraumonade. Un flanc à la vanille.

— Tu manges, tata?

— Attends! Je te raconte la fin de l'histoire. Donne-moi seulement un peu d'eau pour rafraîchir les souvenirs...

Donc, nous sommes couchés là, pareils à deux morceaux de bois. Le temps passe. Rien ne bouge. Le sommeil me gagne dans l'attente qui dure. Soudain, il prend ma main et la dépose sur son bas-ventre. Ah! Ah! Je cherche à l'aveugle un quelque chose auquel m'accrocher. Hélas! Je rencontre un genre de limace qui glisse entre mes doigts. Rien! Aucune vigueur. Un machin incapable, comme frappé d'une malédiction. Est-ce que tu me croiras si je te dis que j'ai dû m'y faire? Toute ma vie à tenter de le mettre debout, l'encourager à durcir, à se dresser. Des heures à le douciner, l'amadouer, l'apprivoiser. Des nuits éreintantes et désespérantes à le flatter avec mes mains et ma bouche et mes cuisses, espérant un sursaut, un rebond, un miracle.

Hélas!

Pourtant, il était gentil, monsieur Benoît. C'était un beau grand nègre avec un sourire large comme ça. Beaucoup de femmes me l'enviaient, sans savoir le fond des choses. Elles disaient que j'avais de la chance d'avoir trouvé un mari fidèle. Le pauvre! La nature l'avait doté d'un petit fusil d'enfant en plastique mou. Il a jamais pu tirer même une balle, tu imagines. Et moi, il m'a jamais donné le plus petit plaisir. Non, il avait que son sourire et ses bras et son courage. Il était pas fainéant, non. Il a travaillé toute sa vie. Il nous a

construit une belle maison en béton, avec la force de ses bras et quelques solides camarades.

Oui, il avait de bons amis...

— Des amis qui voulaient coucher avec toi ? Ils t'ont fait des avances ?, demanda Sonia, comme si elle causait à Jada, ou Coraline.

— Oui, c'est ça... Tu as compris. Un jour, y en a un qui m'a coincée dans la cour. Monsieur Benoît était parti à Basse-Terre. Y avait un bout de terrasse à terminer. L'ami s'est proposé. C'était un homme de parole... Ça faisait des semaines que son regard pesait sur moi. Il avait un regard de mouton très doux, innocent qu'on aurait envie de caresser, et qui s'engageait – rien qu'avec les yeux – à offrir de la tendresse en retour. Chaque fois qu'il était dans les parages, je sentais un petit feu s'allumer entre mes cuisses. Un petit feu sans danger, mais qui ne s'éteignait pas, qui durait et luttait et bataillait contre les vents contraires, jusqu'après le départ de l'ami en question. Un petit feu qui se maintenait et couvait gentiment dans la couche tandis que je restais éveillée, la nuit, à côté de monsieur Benoît qui dormait du sommeil du juste, tellement sûr d'avoir à ses bords une femme sans désir.

Vois-tu, ce qui devait arriver arriva...

— Tu l'as trompé ?, coupa Sonia, les yeux écarquillés.

— Jamais de la vie ! Non, je pouvais pas faire ça...

— Ah bon !

Il y avait de la déception dans la voix de Sonia.

— Attends! L'ami m'a coincée dans la cour. Il essayait de prendre ma bouche, y fourrer sa langue. Sa bétonnière tournait dans un tintamarre de tous les diables. Avec mon petit feu entre les cuisses, je lui ai dit de me suivre dans la cuisine. Et il a commencé...

— Quoi!

— Il s'est agenouillé devant moi. Je suis restée debout à côté de l'évier. Je pouvais guetter par la fenêtre et voir les mouvements des gens dans la rue... Il a baissé ma culotte. Et son visage a disparu entre mes cuisses. C'était comme s'il savait qu'il fallait s'occuper de ce petit feu qui brûlait là. Et il s'est mis à jouer avec sa langue qu'il enfonçait comme un enfant dans un pot de confiture. À passer sa langue dans les coins et les recoins et tous les plis cachés. Et entrer et sortir de la fente toute frémissante avec une cadence qui changeait, accélérail, ralentissait. Au début, je me tenais les bras ballants. Et je suis sortie d'un coup de ma torpeur. J'ai laissé le petit feu m'embraser. Alors, j'ai empoigné sa tête, à croire que je voulais la faire entrer toute entière dans mon corps, par le chemin étroit, jamais exploré par le petit fusil inanimé de monsieur Benoît.

Et d'un coup, j'ai senti que ça venait, pareil à une grosse vague qui déboule au galop, qui va déferler sur la plage et que personne ne pourra arrêter... Mieux! Un ouragan capable de déchirer le ciel et ravager la terre en un moment. J'ai senti que ça venait avec furie du dedans de mes

entrailles. Et tant pis si monsieur Benoît surgissait au bout de la rue, à la porte de la cuisine. Rien ne pouvait m'empêcher de m'accomplir, de vivre ce grand rugissement qui déversait un trop-plein de moi-même dans une joie que tu peux même pas contrôler et qui te révèle que tu es vivante, que tu es sur cette terre pour vivre cette joie-là. Et que tu y as accès... Que c'est pas réservé à des privilégiés... Que c'est pas un péché que de prendre cette joie dans toute sa largeur et jouir de son corps... Que c'est pas tromper son mari que d'offrir sa fente en offrande à la bouche d'un bon samaritain qui ne demande rien en retour et qui veut surtout pas mettre de désordre dans ton ménage.

Raymonde poussa un long soupir de contentement.

— Je suis restée mariée quarante-huit ans avec mon mari. Le jour de sa mort, il m'a remerciée d'avoir été une bonne épouse. C'est moi qui lui ai fermé les yeux. Il est parti dans la paix, je crois... et l'ignorance de mon petit feu sans conséquence...

Une pluie fine commença à frapper contre la baie vitrée.

— Tu veux manger, tata? C'est en train de refroidir...

— J'ai pris mon plaisir, comme ça... Toute ma vie, j'ai eu des hommes à mes pieds. Ils fourraient leur tête entre mes jambes et s'occupaient de mon petit feu. Ils me suçotaient avec tellement de bonté et de patience et d'ardeur. Jusqu'à ce que

je puisse plus retenir ma joie et que je la laisse se déverser dans leurs bouches. Y en a pas un seul qui m'a obligée à faire ce que je voulais pas...

— Tu veux manger un peu de carottes ?, souffla Sonia.

À présent, les confidences crues de la vieille femme étaient presque insupportables à entendre.

— Il faut manger ! Tu dois prendre des forces, tata...

— Pour quoi faire ? J'ai fait mon temps, tu sais. J'ai plus personne. Ne t'en fais pas, je suis bien avec mes souvenirs. J'ai pas de regrets. Tu embrasseras ta maman pour moi. N'oublie pas...

Lorsqu'elle redescendit le morne de l'hôpital cet après-midi-là, Sonia eut l'impression qu'elle avait grandi d'un coup sous les aveux de la vieille tante. La pluie avait cessé. Sur les trottoirs à moitié éventrés, s'ouvraient maintenant des flaques d'eau, des miroirs informes qui réfléchissaient des soleils brisés et parfois sa silhouette morcelée. Elle savait qu'elle allait prendre sa part de joie. Elle savait qu'elle ne serait pas un jouet, une poupée docile entre les mains de ses petits amis. Elle savait qu'au mitan d'elle brûlait aussi un petit feu sans conséquence.

MAÎTRE ÈS
Nafissatou Dia Diouf

Ma main froissait et défroissait les draps. Des voiles se soulevaient et retombaient, mus par un vent léger. J'avais pourtant bien fermé la fenêtre en me couchant hier soir. Je somrais à nouveau sous l'effet de l'étoffe vaporeuse qui effleurait dans son mouvement ma peau assoiffée de ses caresses. Le rideau me masquait à présent les yeux, me laissant jouir par une intermittence capricieuse d'un spectacle dont mon double était l'actrice. À moins que ce ne fût moi-même...

La brise s'engouffrait dans la pièce comme une respiration haletante. Pourtant j'avais chaud. J'essuyai du bras les gouttes qui perlaient à mon front. La forme était toujours là et se mouvait, encore libidineuse. Elle avait mes traits, ce double imposteur. Son corps ressemblait au mien, en plus accueillant. Elle était surtout animée d'un feu que je ne me connaissais pas. Elle s'était à demi dévêtue de ma nuisette dont je tentais par réflexe

de recouvrir mon buste. Ma main seule remontait à mon épaule. L'étoffe dénudait toujours mon sein gauche, téton pointu défiant la gravité. Soudain désincarnée, je me retrouvai projetée au plafond et la scène continua à se dérouler sans moi. Je voulus protester, mais je restai sans voix. De mon point de plongée, j'observais ces ombres chinoises poursuivre leur mauvais film sans se préoccuper plus de ma présence. Je ne sais combien de temps je restai ainsi rageuse et impuissante. Morphée m'attira à nouveau dans un gouffre abyssal. Cramponnée au rebord de ma conscience, je me regardais glisser vers un néant improbable. La pièce se mit à bruires de soupirs, de murmures tapis dans la pénombre. Le sommier gémissait, ses ressorts couinaient leur douleur sensuelle. Le tissu collait de plus en plus à ma peau. Tout n'était que moiteur. Du fond de ma torpeur, je sentis quelque chose remonter le long de ma colonne vertébrale. Je m'abandonnai à ces frissons et me résignai, à bout de forces, à rejoindre mon double dans ce lit torride. Nous n'étions plus qu'une... avec *lui*. Lui dont je sentais les caresses sur ma peau ravagée par des picots de désir. Ses reptations légères m'électrisaient. Je tentai de soulever mes paupières. Je voulais le voir, apprivoiser ma peur et en même temps continuer à m'abandonner à cette langueur que je consentais enfin accueillir. Mes paupières se refermèrent sous la caresse qui redescendait à présent vers le bas du dos. Vers la chute des reins, vers...

— Bilguissa, tu vas être en retard !

C'était maman. Surprise et un peu coupable (mais de quoi?), je remontai le drap sur ma

semi-nudité que couvrait avec peine ma nuisette trempée. J'anticipai la phrase mille fois entendue : « C'est moi qui t'ai mise au monde, nous étions toutes les deux en tenue d'Ève, alors pas de fausse pudeur avec moi. »

Mais non, elle n'emboucha pas sa trompette préférée ce matin. Au lieu de ça, elle traversa sans gêne la chambre et tira les rideaux. Un jour généreux inonda la pièce, me forçant à plisser les yeux. Il s'évanouit sous l'effet de la lumière. Mes yeux le cherchèrent quelques instants dans les vapeurs de nuit qui finissaient de se dissiper. Maman se retourna vers moi, les poings sur les hanches.

— Bilguiss, tu vas finir par te faire virer !

— Maman... je suis associée, marmonnai-je en m'étirant. On ne peut pas me virer...

— Raison de plus pour donner le bon exemple. Allez, *zou*, une bonne douche te réveillera.

Non mais je rêve. Je n'ai plus douze ans quand même !

Je m'appelle Bilguissa Bellow. J'aurai trente et un ans dans quelques semaines et, toute modestie mise à part, je suis une avocate plutôt brillante. Pugnace, résolue, jusqu'au-boutiste. Quand mon intuition me guide, rien ne me fait lâcher l'affaire. Grâce à cela, j'ai vite évolué au sein du cabinet où j'ai été embauchée pour mon premier stage juste après avoir réussi le concours du barreau. Plutôt jeune, donc, pas trop mal (jolie, disent les beaux parleurs), une carrière déjà prometteuse. Qu'est-ce qui ne va pas alors ? Rien. Pour moi, tout va bien. Je ne suis pas une adepte du

rétroviseur, mais je reconnais que jusque-là, je m'en sortais assez bien. Pour maman, c'était presque le contraire. À l'entendre, c'était presque la fin du monde. Bien sûr, elle était fière de ma carrière et me disait que papa aussi l'aurait été. Mais le fait qu'à mon (grand) âge, je n'aie ni mari ni «au moins un copain» (elle prononçait *copain* du bout des lèvres), la faisait paniquer.

Un rayon de soleil vint se réverbérer sur le miroir de la coiffeuse puis, par un jeu de prisme, droit dans mes yeux encore pleins de sommeil. Éblouie, je détournai la tête et jetai un coup d'œil au réveil sur la table de chevet. Mince! Maman avait raison, j'allais être en retard. Le pire était que j'avais une affaire à plaider au tribunal. Celle-ci, une fois n'était pas coutume, m'ennuyait prodigieusement. Mais je savais qu'avec la plus mauvaise volonté du monde, je n'arriverais jamais plus tard que les juges.

Une douche froide acheva de me réveiller. Je m'habillai en vitesse, avalai la tasse de café que maman me tendait sur le seuil de la cuisine. Le mutisme que lui imposait son chapelet était une aubaine pour moi. Ses yeux me questionnaient, mi-furieux, mi-inquiets. Je lui déposai un rapide baiser sur le front avant de m'échapper sans demander mon reste. Je savais que je ne perdais rien pour attendre. D'autant qu'elle avait décidé de prendre le taureau par les cornes. Mon Dieu!



Je traversai la journée dans un tunnel ouaté. L'agitation du tribunal me donnait des maux de

tête: l'attente interminable devant les bureaux des tout-puissants juges, l'ambiance bon enfant entre les confrères, les blagues potaches autour de dossiers parfois franchement glauques. Moi qui étais d'un naturel plutôt drôle et spirituel, j'avais du mal aujourd'hui à donner le change. Toute cette mascarade m'insupportait. Le tribunal lui-même m'insupportait. Qui l'eût cru? Moi, la passionaria du barreau? À vrai dire, depuis un certain temps, mes journées m'ennuyaient et mes nuits m'épuisaient. Je n'en pouvais plus de ces rêves de plus en plus fréquents, de plus en plus précis, de plus en plus troublants.

Je sortis du tribunal un peu étourdie, tenant la robe à bout de bras, fermant les yeux sous l'effet rafraîchissant du vent qui s'engouffrait sous mon corsage. Je regagnai ma voiture, songeuse. L'affaire se présentait mal pour mon client. Je n'ai jamais eu peur des causes presque perdues, mais celle-ci, je le sentais, serait plus difficile à défendre, d'autant plus que j'étais moi-même dubitative sur sa bonne foi. Il me faudrait encore fouiller dans la jurisprudence pour dénicher l'argument qui le sortirait de ce bourbier. Pfff... Certains jours, mon métier me semblait bien ingrat.

J'engageai la voiture hors du parking pour regagner la corniche. C'était l'heure de pointe. J'aimais la vue de l'océan, son odeur iodée et le tumulte du ressac quand les vagues s'arrachaient de la falaise. Mais à cette heure-ci, la clameur de la ville prenait le dessus: pots d'échappement, vacarme des klaxons, badauds en goguette, mendiants inspirés. Je finis par remonter la vitre

et allumai la radio en espérant retrouver un peu de calme. La longue file de voitures ondoyait au rythme d'un escargot anémié. Une berline luxueuse avançait sur ma gauche et s'arrêta dans la file jouxtant la mienne. Je jetai un regard distrait à travers le carreau embué d'air conditionné. Une espèce de bourgeoise endimanchée se repoudrait le nez au miroir du pare-soleil. Je l'enviais et la plaignais à la fois. Certaines femmes semblaient si insouciantes...

Trente minutes plus tard, j'étais au bas de la tour où nous avions nos bureaux. Regagner le cabinet m'apporta un semblant de sérénité. En traversant le hall, je jetai un coup d'œil à mon reflet dans la glace. J'avais une tête de déterrée. Je lissai mes cheveux, rajustai mon corsage avant de prendre une grande inspiration et de monter les quatre étages qui menaient au cabinet. Souad se moquait toujours de moi quand il lui arrivait de m'accompagner: «Tu ne montes jamais avec l'ascenseur. C'est parce que tu es claustrophobe ou c'est pour ne pas faire comme tout le monde?» Ni l'un ni l'autre, si elle savait. Mais je me gardais bien d'argumenter avec elle. De toute façon, elle avait toujours raison. C'était elle qui aurait dû être la fille de maman, tellement elle semblait son clone. C'étaient les personnes que j'aimais le plus au monde, mais entre les deux, j'avais souvent l'impression d'être en étai. Souad était ma meilleure amie. Mais nous étions si différentes! Comme quoi...

J'aimais l'écouter me raconter de sa voix enjouée ses amours tumultueuses, des histoires

alambiquées, mais au final très drôles. Nous nous connaissions depuis l'enfance, cette classe de 6^e où nous nous disputions les faveurs du prof de maths. Nous nous remémorions parfois le passé, les anecdotes de l'école en pouffant de rire. Pourtant, elle avait bel et bien les pieds dans le présent, voire un dans le futur. Aussi futile qu'elle voulût paraître, Souad était d'un grand pragmatisme. Les hommes? Elle s'en servait, point. Aucun compte particulier à régler. Des salauds, elle faisait un tremplin, en rêvant dans un recoin de sa tête à celui qui l'attendrait un jour, quelque part, et qui serait son alter ego. «En attendant, la vie continue!», s'écriait-elle.

L'équilibre était peut-être à mi-chemin entre son attitude et la mienne. En attendant, elle était juste l'épaule sur laquelle je voulais non pas pleurer, mais appuyer ma tête en fermant les yeux. Sa présence suffisait à faire taire ma tourmente.

J'arrivai sans m'en rendre compte sur le palier. Je m'y arrêtai un instant pour lire la plaque ornant l'entrée tapissée de Chesterfield: *Maîtres Thiendella Ndiaye et Bilguissa Bellow, avocats associés*. Je tentais en réalité de retrouver mes esprits avant de pousser la porte et entrer en apnée dans le vestibule. Sonia, la standardiste, m'accueillit avec un bonjour enjoué auquel je répondis par un sourire crispé. Thiendella était en entretien avec un client. Tant mieux. Sous prétexte de l'examen d'un dossier important, je m'enfermai dans mon bureau avant de m'écrouler sur le canapé. Je supportais de plus en plus mal

mon sommeil agité. J'en sortais exsangue, au bord de l'épuisement. Pourtant mon corps en redemandait. Chaque nuit, je succombais à ces jeux nouveaux. J'avais fini par prendre la place de mon double dans ce lit torride avec mon bel inconnu. Je ne savais rien de lui. Je ressentais juste son érotisme exigeant. Je me pliais à ses caresses, les yeux dilatés, le souffle entrecoupé.

La première fois qu'il me rendit visite, je pris peur. Lorsqu'il m'empoigna, je me débattis comme une pucelle farouche. Ses mains puissantes me menottèrent au matelas. Je regardai mes poignets s'enfoncer dans le moelleux du lit sans pouvoir distinguer ce qui les tenait. La pression était douce, mais ferme. J'étais plaquée, maîtrisée, seule ma tête parvenait à osciller. Un cri muet entravait ma gorge jusqu'à l'étouffement. Puis, j'entendis sa voix lénifiante et terriblement sexy. Elle agissait sur moi comme un puissant hypnotisant. À partir de là, rien n'eut plus d'importance. Je ne vivais que pour cet instant grisant, où, peau contre peau, je sentais son buisson intime chatouiller ma fente. Ma reddition était proche. Mes yeux n'étaient plus que deux fissures incandescentes de désir, closes quand celui-ci devenait insupportable. La température monta d'un coup dans la pièce jusqu'à pulvériser tous les thermomètres. Puis, plus rien. L'oubli de soi. La petite mort. Au bout de la nuit, à bout de forces, je tombai dans un sommeil sans rêve.

Je me relevai du canapé, la tête douloureuse, les jambes en coton. Ces visions me hantaient même le jour... Je savais en moi que je ne rêvais

pas. J'essayais de trouver un sens à tout cela, mais quelque chose m'échappait. J'étais trop rationnelle pour comprendre.

Quelques coups secs à la porte de mon bureau. Thiendella passa la tête, puis le corps tout entier. Son éternelle mine guillerette laissa la place en une seconde à un air soucieux. Je n'aimais guère ses accès de paternalisme. Je tentai de couper court avec un sourire censé masquer mon trouble.

— Ben t'en fais une tête! On dirait que tu es tombée du lit?

Il ne croyait pas si bien dire...



Les semaines passaient. Le tribunal foisonnait depuis peu de rumeurs de plus en plus insistantes. Un nouveau juge allait y être nommé. On le disait humain, juste et sans complaisance. Il s'était construit une réputation de magistrat inflexible. Il était respecté et redouté à la fois, surtout par ceux qui se trouvaient du mauvais côté de la barrière. Servir dans le principal tribunal de grande instance du pays était pour lui une promotion qu'il avait, paraît-il, tout fait pour refuser. Il se sentait bien à Kaolack et ne montrait pas un grand enthousiasme à l'idée de rejoindre la capitale. Le bras de fer avec le ministère de la Justice durait depuis des mois.

C'est avec ces pensées que je montai les marches du tribunal après une nouvelle nuit éreintante. Je ne savais pas pourquoi ce matin j'avais ce juge à l'esprit. Peut-être parce qu'il était

pour nous tous un vrai mystère. J'avais bien compulsé la presse afin de mettre un visage sur ce nom désormais familier. Rien. Aucune image. Seuls quelques comptes-rendus de procès où les journalistes faisaient état de sa grande rigueur, entre respect et agacement.

Le vide de mes jours succédait à la fièvre de mes nuits. Le souvenir de mon bel inconnu m'habitait avec une douce insistance : son odeur obsédante, le velouté de sa peau où affleuraient muscles et veines, comme un parchemin qui, au lieu de m'orienter dans l'obscurité, me perdait dans un dédale infernal.

Ce matin encore je m'étais réveillée les draps moites, haletante, le souffle court. Tout ce qui me restait était le vague souvenir d'une sève de désir remontant d'un gouffre profond. Puis, en l'espace d'une nanoseconde, je me vis pulvérisée aux quatre coins de la chambre. Quand j'ouvris les yeux, il avait disparu. Le silence avait absorbé nos soupirs. J'étais à nouveau projetée de plain-pied dans une réalité que je ne désirais plus. Mes yeux cherchèrent une présence dans la semi-pénombre. Je repoussai une mèche qui me collait au front pendant que je reprenais peu à peu mes esprits. Mon corps vibrait encore d'étreintes muettement consenties, de caresses de moins en moins volées. Comme chaque fois, j'avais tenté au bout de la nuit de saisir l'insaisissable et ma main s'était refermée sur le vide avec les premières lueurs du jour. Pourtant je pouvais encore entendre sa voix, à la tessiture basse, me murmurer des paroles que mon cerveau ne pouvait déchiffrer, mais qui

provoquaient en dedans des cascades d'adrénaline.

Je me levai à contrecœur pour ne pas voir maman débouler comme une furie. Mon pas lourd me porta vers la salle de bains, où je fis longtemps couler sur moi le jet froid de la douche afin de reprendre mes esprits.

Je vivais avec maman dans cette maison devenue trop grande. Oh, j'aurais bien pu louer un appartement en centre-ville pour plus d'autonomie, mais chaque fois que j'évoquais la question, ça finissait en drame. Tout son registre mélodramatique y passait. Je cessais d'être sa « Bilguiss » pour enfiler les hardes d'une fille indigne, vouée aux flammes de l'enfer. Tout y passait : le discours de la veuve au cœur désormais fragile, les menaces, la crise lacrymale (de crocodile), bref, tous les ressorts culpabilisants que savent actionner certaines mères. Si bien que je capitulais, songeant quelques secondes (mais pas plus) que seul un mariage viendrait me tirer d'affaire. Mais c'était trop cher payer, alors je préférais porter ma croix et éviter la question.

Il est vrai que quelques blessures mal cicatrisées m'avaient fait prendre mes distances avec les hommes. Bien sûr, il ne s'agissait pas de les mettre tous dans le même panier, mais les deux ou trois expériences que j'ai vécues avec certains représentants de la gent masculine ne m'avaient pas donné envie d'aller plus loin. Après tout, pourquoi fallait-il à tout prix « se caser », sacrifier au mariage, à la vie de couple et tout ce qui va avec ? Les enfants ? Dans l'absolu, pourquoi pas. J'étais

même sûre de faire une mère aimante et complice, mais il me fallait d'abord trouver l'homme qui en serait digne. Malick était le premier que j'avais regardé comme tel. C'était au début de la vingtaine, quand au sortir de l'adolescence et de mes premières années de fac, je m'étais autorisée à une vie un peu moins monacale. J'avais été sans filet avec lui. Confiante, spontanée. Jusqu'au jour où j'avais compris qu'il menait une double vie : il me cachait une famille. Du jour au lendemain, je fus reléguée à la place d'une vulgaire pièce sur son échiquier. Un pion de charme, certes, mais objet tout de même. Si cette histoire me fit sortir d'une certaine forme d'innocence, Souad fut là pour amortir le choc. Elle m'entoura le temps qu'il fallait, entre affection et dérision.

Peu après, je m'étais laissée séduire par Abdoulaye, que je considérai après coup comme un bellâtre sans cervelle. Aurait-il fait un bon père ? Je n'avais pas eu le temps de me poser la question. Il ne m'en avait pas fallu beaucoup pour comprendre qu'il n'était pas à la hauteur de ce que devait être un homme dans ma vie, et ce fut la faille de trop. J'entends encore Souad me reprocher gentiment de chercher à travers les hommes la figure du père, car le mien était parti trop tôt. Pour dédramatiser, je l'avais traitée de psy à la petite semaine et nous avons bien ri. Sur cette ultime blessure, la plaie s'était refermée, banal réflexe d'autoprotection. Depuis, je traversais un long désert, mais sans soif, sans que rien ne me manque. Consciemment, du moins.

Le pire était quand maman se mettait en tête de me faire rencontrer des « partis », des « fils de

bonne famille», de jeunes hommes «bien sous tous rapports», mais qui me laissaient froide. À ce jeu d'entremetteuses, Souad et elle se relayaient. Devant mes refus polis, mes «airs dédaigneux», comme elle disait, maman était toujours la première à craquer. Pleine de colère, elle me balançait : «Tu ne vois pas que tu les fais fuir avec tes allures de femme indépendante et ton assurance ? *Jigeen dey suufé bopam*¹ ! Si tu estimes que c'est parce que tu *fais carrière* que tu réussis dans la vie, tu te mets le doigt dans l'œil ! » De quoi parlait-elle ?

Je quittais la maison sur la pointe des pieds lorsque maman me rejoignit sur le pas de la porte. Juste au moment où je me glissais dans l'habitable salvateur de la voiture.

— Ma chérie, tu rentres tôt ce soir...

Ben voyons, voilà qu'elle se mettait à surveiller mon agenda. Je ne savais pas si c'était une question, une suggestion ou un ordre. Le ton doux-roux de sa voix pouvait cacher la plus violente des tempêtes. J'acquiesçai de la tête en me glissant à l'intérieur. J'étais en train d'enfoncer la clé dans le Neiman quand elle toqua à la fenêtre. Je me retins pour ne pas lever les yeux au ciel. Au lieu de ça, docile, j'abaissai la vitre pour répondre à l'injonction muette.

— J'ai pris rendez-vous pour toi à dix-sept heures.

— Rendez-vous ?

1 Une femme doit savoir faire profil bas.

— Oui, répondit-elle en tournant les talons, désinvolte. Chez Karamoko.

Kara quoi ? Elle débloque !

J'avais entendu parler de cet énergumène. Souad qui ne jurait que par lui. Selon elle, c'était le meilleur clairvoyant de la ville, du pays et peut-être du monde. Aucun cas ne lui était insoluble, pas même mien. Ça me froissait qu'elle et maman me considèrent comme « un cas ». Je ne la jugeais pas, mais elle m'exaspérait parfois avec ses considérations à l'emporte-pièce de madame-je-sais-tout. Cas pour cas, elle ne valait pas mieux que moi. Divorcée, libérée, croqueuse d'hommes et... grande adepte des choses mystiques. Bref, tout l'opposé de moi. Malgré ça, Souad et moi demeurions inséparables.

Par chance, les audiences de ce matin avaient été annulées. Je repris la route, songeuse, vers le bureau. Qu'allais-je faire chez Karamoko avec ma maternelle ? Je n'attendis pas longtemps pour le savoir. À quatorze heures, elle m'envoya un texto laconique : « Bien vouloir te présenter à la maison à 16 h 30 ». Le ton était sans appel. Je ne pouvais que m'incliner devant la convocation. Du coup, je perdis toute concentration. Je finis pas quitter le bureau une heure après. Si elle était satisfaite de me voir arriver plus tôt, elle ne me le montra pas. D'autorité, elle s'installa sur le siège passager. Elle s'empara de son chapelet comme pour couper court à toute discussion. *Bon, et comment je fais, moi, pour connaître le chemin ?*



La cour était pleine quand nous arrivâmes dans la concession du quartier populaire où habitait Karamoko. Maman ne jeta même pas un regard aux personnes qui attendaient, assises sur une natte. Elle se dirigea sans hésiter vers la baraque principale, toqua à la porte en zinc entrebâillée, recouverte par un rideau crasseux. Une voix enrouée nous pria de patienter quelques instants. Une dame sortit quelques minutes plus tard et nous pénétrâmes dans ce que ressemblait plus à l'ancre du diable qu'à un cabinet de consultation. Lucifer y régnait en personne, assis en tailleur sur un tapis élimé. La pièce était sombre. Du plafond bas pendaient toutes sortes de lambeaux de peaux, dents, cornes de bêtes, qui me donnaient la chair de poule.

— *Bismillah!*, nous fit Karamoko en nous invitant à prendre place sur un petit lit en ferraille.

J'y posai une fesse. Maman s'installa au centre, ce qui fit hurler les ressorts et manqua de me faire basculer. Le clairvoyant me tendit une carte de visite. Son nom était gravé en lettres dorées sur papier moiré: *Karamoko Diaby, Docteur ès sciences occultes. Guérit de tout sauf de la mort.*

— Pfff... quelle prétention, docteur ès enfumage plutôt!, persiflai-je.

Maman me foudroya des yeux. Je me tus, mais ma petite voix intérieure continuait à converser avec lui: je devrais le faire coffrer pour charlatanisme, usurpation de fonction et exercice illégal de la médecine!

Maman n'eut pas besoin de lui exposer le motif de notre visite. Il savait déjà tout de ma vie. J'étais à nu. Il me dévisagea de ses yeux jaunes, puis consulta ses oracles, de vulgaires coquillages jetés sur un ouvrage de vannerie. Il releva les yeux au bout de plusieurs minutes ponctuées d'incantations. Sans se préoccuper de moi, il s'adressa à ma mère :

— Ta fille est habitée par un *faru rab*, un amant djinn qui est très jaloux et ne laisse personne s'en approcher.

Puis, coulant vers moi un regard concupiscent :

— Seuls mes pouvoirs pourront l'en délivrer...

Là, c'en était trop. Je ne voulus pas savoir la suite. Je les plantai là et sortis de la pièce, puis de la concession. C'était peut-être vis-à-vis d'elle mon premier acte de rébellion en trente et un ans, mais j'avais décidé que ce ne serait pas le dernier.



Il faisait nuit et je l'attendais. Petit à petit, il m'avait apprivoisée et inoculé son doux poison goutte à goutte dans les veines, jusqu'aux plus fines capillarités. Il savait créer le manque. Il savait se rendre maître de nos jeux. Danse lente des corps, danse de la nuit des temps réinventée chaque fois où il venait me rendre visite. Mes sens étaient à la fête. Jamais je ne distinguais son visage. C'est à peine si je voyais son corps, par fragments : un bout de torse, une cuisse musclée, le tendon de sa cheville incroyablement sensuel, le creux de son aisselle,

le lustre de sa peau noire, ses mains puissantes qui agrippaient mes hanches et encerclaient ma taille. Je me retrouvai prisonnière, mais victime consentante. Dans ces moments-là, je ne pouvais plus me prévaloir de mon titre. C'était lui qui devenait mon maître. Mon maître ès... Ès sensualité, ès plaisir, ès tout ce qu'il voulait. Moi, je n'avais aucune autre ambition que d'être sa maîtresse, son esclave.

Je sentis une turgescence impérieuse s'insinuer dans les replis de mon anatomie. D'un coup il m'emplit, m'arrachant un cri de surprise. Il resta ainsi quelques secondes, puis se mit à me bercer d'un roulis voluptueux qui irradiait mon ventre, descendait vers l'aine et plus bas encore. Ses mouvements lents et profonds réveillaient en moi des sensations jusque-là inconnues, mais si agréables. À nouveau, mes paupières recouvrirent la chambre d'obscurité et la scène se poursuivit dans ma nuit intérieure. La pièce était saturée de feulements. La peur des premières nuits avait cédé à un délicieux abandon. Peu importait que je ne le voie pas. Peu importait qu'il ne soit pas réel. Mes sensations, elles, l'étaient. J'étais au bord d'un gouffre de voluptés. Je sentis un désir irrépressible monter, comme une lame venue du fond des mers, un geyser incandescent qui hésitait à me libérer d'une tension douloureuse. La seconde d'après, j'étais atomisée et nostalgique de ce trop bref moment de grâce. J'étais heureuse et perdue. De plus en plus.

Il était là. Étendu sur les draps blancs. Me laissant pour la première fois caresser son corps apaisé. De mes mains gourmandes, je remontai le

fuselé de sa cuisse jusqu'à frôler son sexe repu. Ma main continua son exploration vers le bombé de son torse, l'arrondi de son épaule.

C'est ce moment que choisit maman pour débouler dans la pièce. Elle mit le cap sur la fenêtre et tira d'un geste sec les rideaux.

— Maman, noooooon...

Il s'évanouit avec le jour. J'avais la certitude qu'il allait se dévoiler. Me montrer enfin son visage. Peut-être me dire son nom. Il devenait chaque nuit plus hardi et imprudent. Il était prêt à sortir du bois. Quelle importance si c'était un djinn? Je n'avais plus peur. Je vivais mes nuits comme d'autres leurs journées: intensément. Et c'est tout ce qui comptait. Sa présence virtuelle suffisait à me combler. Qu'importe le flacon, pourvu qu'il y ait l'ivresse...

Son forfait commis, maman ressortit comme elle était venue. Je pris le temps d'atterrir en douceur. Par la fenêtre à claire-voie, le manteau de la nuit finissait de s'étioler. Je me forçai à respirer lentement pour faire taire les battements de mon cœur et saisir cette sensation étrange de danger mêlé de bien-être. Je m'assoupis à nouveau, puis rouvris les yeux dans cette pièce familière. Cette chambre m'avait vue grandir, me métamorphoser jusqu'à devenir la femme que j'étais. Complice silencieuse et pourtant compatissante de mes errements nocturnes. Je posai les yeux sur la coiffeuse laquée de blanc, le miroir circulaire, le bureau sur lequel j'avais bachoté des nuits

entières. Tout était rassurant, tout dégageait une chaleur enveloppante de douceur.

C'était l'heure de partir. Je jetai un coup d'œil à mon reflet dans la glace. Aujourd'hui, j'étais à nouveau la jeune femme gracieuse au sourire avenant. J'avais troqué mes tailleurs stricts contre une robe en jersey couleur rubis qui épousait mes formes sans être moulante. C'est ainsi que je concevais l'esthétique : assurément féminine, sans vulgarité. Ce rouge mettait en valeur mon teint sombre. Lui plairais-je s'il me rencontrait ? Cette pensée me parut soudain incongrue. Je souris à mon reflet. Voyons, impossible, il ne vit que dans mes nuits ! Il connaît le grain de ma peau, son odeur, ses moindres reliefs, mais tout ceci n'est que sensoriel. Saurait-il me reconnaître dans la « vraie vie » ?

L'audience de ce matin s'annonçait électrique. C'était la première du nouveau juge du tribunal de grande instance de la capitale. Le procès d'un ponté déchu de l'ex-république monarchique du président Mad. J'étais bien contente de n'avoir pas à plaider sa cause. Certes, la présomption d'innocence est un principe fondateur du droit, mais selon M^e Diallo, jamais le dernier pour les bons mots, il y avait tant de pièces à charge que s'il devait vivre encore cinq cents ans, il en passerait quatre cent cinquante derrière les barreaux. Cette fois, même moi j'admettais qu'il était drôle.

Le collectif d'avocats et les autres, simples curieux dont je faisais partie, patientions dans l'antichambre aux allures de cour de récréation. Le petit groupe s'esclaffait encore lorsque la

porte du couloir s'ouvrit derrière moi. Je vis mes camarades changer d'expression. Je virevoltai de surprise, perdis l'équilibre et manquai de tomber face contre terre. Deux mains puissantes me retinrent par la taille. Je ne voyais pas son visage. Il me redressa comme une poupée désarticulée, me maintenant fermement contre lui pour ne pas que je tombe. La scène dura quelques secondes, mais assez pour que je reconnaisse les mains, le torse puissant sous la robe, le corps tout en délié.

Mes confrères avaient repris leurs esprits. Au nouveau venu, ils donnèrent en chœur du « Monsieur le Président » déférent et craintif. Le juge ne les regarda même pas. Ses premiers mots étaient pour moi :

— Je suis désolé, mademoiselle, si je vous ai fait peur.

Je reconnus tout de suite cette voix. Rauque, lénifiante, terriblement sensuelle. Je sentis une délicieuse contraction dans les profondeurs de mon intimité. C'était *lui*. Je le savais. À présent, je voulais juste voir son visage...

DIANE ENCHANTERESSE

Elizabeth Tchoungui

Pardonnez-moi, Seigneur, j'ai péché.

Je ne parle pas du péché de chair ordinaire, excroissance dans béance, Yin et Yang, Adam contre Ève, ce péché originel que le relâchement des mœurs vous oblige à reconsidérer, autrement vous ne sauriez plus où donner de la chicotte, votre colère céleste s'abattrait du matin au soir tous azimuts et finirait par vous terrasser vous-même, un accident cardiaque est si vite arrivé.

Vous vous êtes résigné à vivre avec votre temps. Vous voilà ramené à la raison : avouez que l'abstinence avant le mariage, c'est un peu comme s'il fallait sauter d'un avion sans être certain que le parachute s'ouvre. Qui voudrait se fracasser sur les digues de l'ennui ?

Oui, vous, mon Père, vous êtes en haut, vous avez la sagesse. Je n'en dirais pas autant de tous les faux-culs et les pisse-froid qui se réclament de

vous. Je n'ai jamais compris cette duplicité bien répandue qui consiste à invoquer le matin tous les saints de toutes les églises, vraies de Dieu ou pas, pour aller le soir venu engrosser des fillettes. À s'abreuver le dimanche de liturgies tarabiscotées après s'être gâtés la veille dans des bas-la-terre² lascifs sur des scies qui célèbrent les vertus de la fornication. Au rayon makossa, Petit Pays nioxe. Au rayon bikutsi, Coco Argentée veut «*kon kon kon*». Les trémousseuses sont aux anges. C'est à qui enverra sa fesse au plus offrant. Sitôt juchées sur leurs deux jambes, les gamines de deux ans battent des mains sans comprendre un traître mot du refrain. Elles sont déjà dans les danses du périnée, petites créatures souillées. On a les poches vides et l'avenir est une muraille, alors on danse, on danse, comme dit Stromae. On danse sur les flammes de l'inconséquence priapique. On nioxe, on nioxe. On baise, on baise. On s'abîme dans la bite. Accessoirement, on fait des enfants. Des dommages collatéraux. Ils mourront du palu ou rêveront au développement.

La nioxe est partout, insidieuse. Plus qu'une marchandise, une monnaie d'échange. Ta chatte contre un diplôme. Une pipe contre le marché pour goudronner les rues secondaires du quartier Nkoabang. Sodomie contre investiture pour la députation. Nioxe d'abord, tu détourneras ensuite.

La nioxe est plus qu'un défouloir, c'est un réflexe de survie. Jouir, se reproduire sans avoir

2 Danse camerounaise consistant à s'accroupir progressivement jusqu'au sol.

cure de nourrir le fruit de nos agapes. Nioxer pour vaincre l'ennui dans nos villages sans *tweets*. Tout ce qui passe à portée de pantalon. Même les petites filles à peine pubères. Tu es leur tonton, qui te le reprochera ? Elles ne diront rien, elles ont trop peur qu'on les latte. Elles s'en iront avorter au crépuscule dans la solitude de la plantation, une amère décoction dans le ventre. Nioxer, ça sonne comme manioc. Un peu aigre. Odeur persistante. Comme le sperme. C'est sans doute cela.

Oui, j'ai grandi à l'école de la nioxe, moi, fillette onyx aux seins jaillis trop tôt. Le plaisir ne faisait pas partie de mon vocabulaire. C'était une invention des Blancs. Au lycée français Fustel de Coulanges que je rejoignis en classe de seconde grâce à ma chère tante Désirée qui payait mon écolage à la sueur de son sillon, j'en avais étudié, des ouvrages où des damoiselles confites dans la vertu se consumaient de désir. Au final, très peu voyaient le loup. Mais lorsqu'advenait ce jour, quels transports ! Je me souviens d'une lecture illicite destinée à tromper mon ennui en cours de maths : planquée dans mon casier, la *Vénus Erotica* d'Anaïs Nin me chatouillait le slip. Les variables aléatoires discrètes ne pouvaient pas lutter.

Même si les Princesses de Clèves où d'ailleurs ne consumaient jamais, leurs joues empourprées avaient plus de gueule que les écrits tiers-mondistes dont on nous bassinait à Makak, l'internat de brousse où j'avais échoué avant que tante Désirée ne m'ouvre les portes de Fustel. Chez nos littérateurs post-coloniaux, au mieux,

le plaisir était un luxe, au pire un agent impérialiste.

C'est à Fustel que j'avais rencontré Flaubert. Ça ne s'invente pas. Je croyais jusqu'alors que nos parents fraîchement sortis de l'illettrisme se bornaient au calendrier pour scotcher des prénoms ridicules sur leur progéniture. Mais non, mon premier soupirant s'appelait bien Flaubert. Pas même Robert, voire Rigobert. Non, Flaubert. Il était métis et portait beau. Il habitait à Bastos, notre Beverly Hills. Son chauffeur le déposait au lycée tantôt en 4X4 Pajero, tantôt en Mercedes CLS 500. Tantine en avait des vapeurs.

— J'ai demandé les écorces à mon type sorcier, là. Tu vas l'attraper bien comme il faut. Et moi, j'aurai mon retour sur investissement.

À ma tante vénale j'opposai mon romantisme adolescent. Flaubert comme l'autre, peut-être l'amour, cette antichambre du plaisir, frappait-il à ma porte? Je me berçais d'illusions, jusqu'au jour où, de retour d'une bamboche arrosée à la Sanza dans son SUV, Flaubert sortit son sexe sans sommation.

Je le repoussai, outrée.

— C'est comment? Tu n'as pas lu *L'éducation sentimentale*? Tu t'appelles Flaubert pour rien?

Son *bangala*³ lui monta au cerveau comme la moutarde monte au nez. Furieux, il ouvrit la portière et me jeta dehors. Le bitume me stria la joue.

3 Sexe, pénis.

— Comment tu oses me barrer? Une *waka*⁴ comme toi? Tu devrais me supplier pour que je te cogne. Dégage, rentre mourir dans ta boue là-bas!

Mieux vaut en rire: quelques jours auparavant, j'avais vu *La Boum* sur TV5 Monde. Sophie Marceau avait elle aussi mis un bon vent à son gars. Mais il ne l'avait pas brutalisée quand elle avait fait marche arrière, le soir du dépucelage programmé, dans un cabanon de Cabourg, la ville de Proust, le cousin de Flaubert. L'écrivain, pas le mufle. Le jeune type dont j'ai oublié le nom avait encaissé. Car son désir était mâtiné de tendresse, absolument conforme à l'idée que je m'en faisais. Quelque chose de non subi. Son désir était une caresse. Pas une injonction. Encore moins le préambule à un acte de domination.

Pendant tout le reste de l'année scolaire, Flaubert, flanqué de sa clique railleuse et fortunée, m'avait surnommée tour à tour «la galérienne», «la pauvre» ou «mademoiselle Kpeum», comme ces feuilles noyées dans le jus de palme que les broussards mangent matin, midi et soir, ces feuilles qu'il suffit de se baisser pour ramasser, mais qui s'avèrent redoutablement astringentes pour l'estomac vide.

Du kpeum⁵, je ne mangeais que cela, pendant les vacances d'été au village. Une punition parmi tant d'autres. Enfant encore, à Ngok Lissomba, je m'ébrouais avec bonheur sur le sentier qui

4 Prostituée qui fait le trottoir, qui marche, qui *waka* (*walk* en pidgin).

5 Ragoût de feuilles de manioc et d'huile de palme, plat de base dans les régions forestières du Cameroun.

dévalait la colline jusqu'à la rivière, les cassimanguiers étaient mon royaume, je n'avais peur de rien, même si, à la tombée de la nuit, je me carapatais vite fait dans la case de la grand-mère en prenant garde aux esprits tapis dans les bois. Mais, adolescente, le village, c'était la punition. La promesse d'une torpeur sans fin. Dans les nuits de cendre, nulle distraction ne venait soustraire les villageois à l'angoisse. Hormis le sexe. L'été qui suivit mon brevet, sur la paille mal équarrie qui me tenait lieu de couche dans la case de Ma Ottou, d'un doigt gourmand et lustré de chimères, je découvris l'onanisme. La jouissance sans corollaire. Sans crainte d'attraper une grossesse, une maladie honteuse, un chagrin d'amour. Quel bonheur, quelle liberté ! Pourtant, lorsque j'étais en descente d'orgasme, une pointe d'insatisfaction se faisait jour. Je jouissais dans l'incomplétude. Le cœur n'y était pas. Le cul non plus. J'avais la chair triste, sans pour autant me résigner à cette vision utilitaire du sexe qui pour les filles de mon quartier tenait lieu de viatique.

Au sport en chambre, la plus médaillée était sans conteste Dulcinée. Sa fesse aurait donné des complexes à Kim Kardashian. Elle l'utilisait à bon escient. Couchait à droite, suçait à gauche, des souïards à l'haleine fétide, des pères de cinq enfants de mères différentes, des syphilitiques, des pontes adipeux dont le ventre s'endormait avant eux, des bouddhas boudinés dans leur chemise trop chère. Avec elle, tous étaient bons à prendre. Sa capacité d'avilissement me laissait sans voix. Comment faisait-elle ?

— Tu vas caler au quartier avec ta philosophie, là, me répondit-elle le jour où j’osai enfin la questionner sur ses choix : le désir, ça se mange ? À quelle heure ?

Elle avait tchuiaté⁶ avec mépris :

— Je vais *utiliser* tes grands mots aussi (car elle escamotait les *i* au profit des *u*, à la manière des Bassas). Crois-moi, ma chérie, le désir d’argent dépasse tout quand tu demandes à ton père de quoi acheter ton beignet le matin et qu’il te répond : « Débrouille-toi ». Quant au plaisir !

Elle avait prononcé le mot avec une affectation moqueuse.

— Le mien, une fois que j’ai payé l’écolage d’un tel, les médicaments de tel autre, les funérailles du troisième tel, c’est d’aller chop chez Wu. Les nems, avec beaucoup de salade bien verte, parmi les Blancs.

Elle s’était interrompue, rapprochée de moi, et, sur le ton de la confiance, m’avait glissé :

— Quand j’écarte les jambes, je pense aux nems, ma chérie. Chacun son truc.

Chacun son truc, en effet. Moi, j’ai fricoté sans conviction, mais je n’ai rien voulu monnayer. J’ai obtenu mon master en sémiotique et stratégie par la seule force de mon cerveau. Au mondial de la baise, j’ai choisi mes adversaires en toute conscience. Supporté les marteaux-piqueurs, ces mâles orgueilleux convaincus qu’un bel orgasme

6 Bruit de bouche exprimant la déception, le découragement ou le mépris.

s'obtient à la manière d'un bon *mintouba*⁷ bien souple: en pilonnant avec vigueur et régularité. Testé un Blanc dont le torse moutonnait. Ses poils odeur lait caillé me donnaient plus envie de yaourt que de stupre. À tout prendre, je préférais les peaux noires sur lesquelles les doigts glissent et les naseaux s'abandonnent. J'ai croisé des petites malicieuses, des grosses paresseuses, des limaces à haut potentiel. J'ai cédé à l'injonction. Chair triste, chair cruelle. Chair infibulée, chair à canon, hymens de guerre par-ci. Chair désincarnée sur papier glacé par-là. Le porno chic pour vendre des sacs. À chaque retour de vacances, mes amies françaises rapportaient dans leurs bagages une pléiade de magazines féminins qui m'invectivaient: «Quelle amante êtes-vous? Kamasutra ou sexe tantrique? Toupie népalaise ou brouette malgache? Et pourquoi pas *gang bang* ou *cream pie*?» Merde, on avait à peine passé l'âge de jouer à la poupée!

À ce stade des hostilités, Seigneur, j'étais loin d'être pécheresse, bien au contraire. Si j'avais été frappée d'un délire mystique telle Sainte Thérèse d'Avila, je serais déjà votre maîtresse et votre servante, léchant vos stigmates avec délice. Oui, des hommes et de leur encombrante protubérance, j'en étais déjà revenue. Or, on m'avait appris que même avec un doigt habile et une pensée à l'unisson, sans eux, je n'étais rien. Restait donc Dieu.

Je n'excluais pas une révélation charnelle qui eût donné un sens à toutes ces singerie. En

7 Banane plantain pilée.

attendant, je traînais mon spleen dans les salles austères de l'Institut Goethe, où, à défaut d'obtenir un aller simple pour la Mitteleuropa, j'enseignais le français à des blondinets en décalage culturel. Mon préféré était Lukas. Il jouait merveilleusement du piano et arborait un air grave en toute circonstance. C'était mon petit Mozart. Lorsqu'il obtint son premier 19/20 en français, sa mère m'offrit le Graal :

— Tu t'y prends si bien, avec les enfants... tu les comprends sans qu'ils aient besoin de te parler. Ça t'intéresserait, un job à plein temps ?

Deux jours plus tard, je rencontrai Diane. Ses ongles laqués de gris reflétaient tout son paraître : tempérance et raffinement. Diane ne parlait pas fort comme les femmes de chez nous. Elle n'était pas de celles qui laissent croire aux hommes qu'ils auront toujours le dernier mot, que toute idée vient d'eux. Elle semblait considérer son époux avec une sorte de mépris las. Ils célébraient pourtant à peine leurs noces de cuir. Il faut dire qu'ils formaient un curieux attelage, lui, cuistre, roublard, elle, liane éthérée en tailleur Armani perle. Je compris vite que c'était un mariage plus ou moins arrangé entre familles d'en haut. Une alliance politique. Tout ce monde-là s'était entendu autour de l'autel pour siphonner le pays. Au début, je me demandais pourquoi Diane, cet esprit éclairé, formé dans les plus grandes universités étrangères, avait cédé à cette mascarade.

— Pour avoir la paix, avait-elle concédé un jour. Sous le manteau des convenances, je suis libre.

Au début de l'entretien d'embauche, Diane m'avait considérée avec distraction : son congé de maternité touchait à sa fin, elle devait reprendre son job à la banque, Petite Beyala ne faisait pas ses nuits, elle était épuisée, il fallait aller à l'essentiel :

— Mme Müller m'a dit grand bien de vous. Je cherche pour ma fille une gouvernante qui ne lui parlera pas petit-nègre. Sur le papier, vous faites l'affaire.

Soudain, elle s'était faite inquisitrice :

— Franchement, dites-moi pourquoi une fille comme vous s'intéresse aux enfants, si ce n'est pour détourner leur père ?

Je sais qu'au Cameroun, berceau de nos ancêtres, on maîtrise à merveille l'art du détournement – de fonds, de mineurs, de matières premières, de médicaments. Son inquiétude était donc légitime. Il n'empêche, j'avais vexé. Prête à tourner les talons, j'avais répondu :

— Madame, je ne cherche pas le désordre, juste du travail.

Elle avait renchéri :

— Pourquoi cherchez-vous du travail et pas un sponsor, jolie comme vous êtes ?

— Parce que les candidats sponsors sont toujours vilains.

Elle avait éclaté de rire. Le lendemain, j'étais en haut. Chez les riches, là où même les placards

8 Camerounisme « camfranglais » (créole très usité chez les jeunes) signifiant « je m'étais vexée ».

sentent bon. J'avais le ventre plein de tout ce que je grappillais en cuisine. Je ramenais des *doggy bags* à mes petits neveux. Les dimanches soir, quand on rentrait de Kribi les glaciers pleines de poissons, Diane gardait toujours une belle carpe à ma mère.

Elle était étrange, Diane. Elle était allée accoucher à Paris, dans la clinique chic où était née la rejetonne du président Sarkozy. Elle avait voulu donner à sa fille le nom d'une conquérante. Olympe, Victoire. Louise à la rigueur, «comme Louise Michel, une de ces amazones grâce à qui les femmes sont globalement mieux traitées chez eux que chez nous», ajoutait-elle. Son mari n'avait rien voulu entendre: l'aînée devait s'appeler comme sa grand-mère paternelle. Beyala Antoinette, un point c'est tout. Dans son enfance, Diane avait eu trois bonnes qui s'appelaient Antoinette. Elle enterra vite cet odieux prénom chrétien au profit de Beyala. Petite Beyala, pour ne pas confondre avec sa folle de belle-mère qui ne séjournait chez elle que précédée de ses marmites, par peur d'être empoisonnée.

Diane ne devint jamais mon employeuse, car ce terme renvoyait à une idéologie sociale libérale dénuée de tout caractère romanesque. Diane était ma maîtresse, à moins que ce ne soit l'inverse. Ses contradictions me fascinaient. Comment lire Fanon et supporter sa caste de nantis à l'image de leurs maisons, bardées de dorures baroques en façade, vides à l'intérieur? Comment être à la fois bru soumise, cadre dynamique dans une grande banque internationale, épouse de notable, kaba

Ngondo au village lors des cérémonies traditionnelles, tailleur strict à la ville dans les bureaux climatisés, mère par-dessus le marché, les seins lourds et les nuits courtes? Elle me donnait parfois l'impression d'avoir éparpillé les pièces du puzzle, elle, la jeune fille de bonne famille à qui tout souriait.

Elle était épuisée, désorientée. Petite Beyala dormait le jour et dansait le bikutsi la nuit. Au début, la nounou que j'étais avait des horaires de bureau. La cousine du village qui me relayait en fin de journée fut vite congédiée: elle volait les carrés Hermès de Diane. Ma maîtresse me demanda de rester à demeure, façon jeune fille au pair des tropiques: corvéable 24 heures sur 24. Mais elle doublait mon salaire.

D'un point de vue strictement professionnel, je n'étais pas très chaude: d'accord pour veiller sur le bébé pleureur, peu encline à meubler les insomnies du père. J'osai un diplomatique:

— Qu'en pensera Monsieur?

Son sourire de Joconde m'indiqua qu'elle avait saisi l'allusion.

— Ne vous occupez pas de Monsieur. Vous n'aurez pas souvent le loisir de le croiser. Plus tard, lorsque nous deviendrons intimes, elle préciserait: il est trop occupé à faire des enfants dehors qui viendront bagarrer autour de son cercueil. Mais bon, reconnais que pour moi, c'est un paravent commode.

J'emménageai donc dans une chambre fraîche où ronronnait la climatisation. Les draps moelleux sentaient la Soupline. Je passais une bonne partie de mes nuits à bercer Petite Beyala, mais qu'importe, sa mère se revigorait. Diane émergeait à l'heure où les coqs s'enrouent, pimpante, prête à brasser les millions virtuels dans sa tour de verre.

Diane, l'intrépidité conjuguée à la langueur. Elle allaitait petite Beyala à reculons, dans des corsages à étages, des soutiens-gorges alambiqués, des vêtements achetés à grand prix à Paris, spécialement conçus pour sauvegarder la pudeur : « Toutes ces vendeuses au marché, la mamelle à l'air, ça me dégoûte », avait-elle lâché un jour. Pourtant, parfois, en donnant le sein, elle me coulait des regards doux dont je ne savais que faire.

Seigneur, je sais qu'à ce stade du récit, j'ai confessé quelques pratiques peu orthodoxes. Rien toutefois qui puisse me faire vouer aux gémonies. Jusqu'au jour du grand orage...

Il s'abattit comme la nuit, sans prévenir, à l'heure vespérale, alors que je promenais Petite Beyala dans le landau. Nos sorties en quatre roues motrices faisaient jacasser nos voisins soi-disant modernes, tant l'habitude d'attacher les enfants au dos est tenace. Tant pis si, endormis, leur tête pend comme si elle allait quitter leur corps, et si, à l'âge adulte, ils écopent de douleurs cervicales carabinées.

Mon brusque repli vers la maison réveilla Petite Beyala. Effrayée par le vacarme, elle s'étouffait

dans ses pleurs. Je cherchai sa tétine sans succès dans la nursery, puis la salle de bains. Peut-être était-elle dans la chambre de Diane. Ce matin-là, elle l'avait endormie contre elle, après la première tétée, avant de partir au bureau. J'ouvris la porte et me figeai.

Diane était là, évaporée dans la soie, les yeux mi-clos. Elle caressait d'un doigt expert son mamelon droit en un mouvement circulaire, incantatoire. Sa main gauche s'affairait sous l'étoffe. Elle avait ouvert la fenêtre. Les voilages humides se gonflaient à l'unisson de son plaisir. Elle faisait corps avec les éléments en furie.

Je restai sur le seuil, interdite. Petite Beyala hoquetait toujours dans mes bras. Diane, sourde à ses suppliques, abandonnée en elle-même, incontrôlée, enfin. Aux sanglots vinrent se joindre un long gémissement. Puis Diane reprit ses esprits.

Dans son regard, nulle gêne ni surprise. Elle se leva, nue, altière, prit petite Beyala, la mit contre son sein, et dit :

— Reste là. Ferme la porte. À clé.

L'enfant repue dans le giron maternel regagna les limbes. Diane la cala entre deux oreillers dans un coin du lit king size, avisa la tétine sur la table de nuit, s'en saisit, planta ses lances obsidiennes dans mes yeux affolés :

— C'est donc cela que tu cherchais ?

À mon tour, je bus à ses calices, pleine de gratitude. Elle avait calé ma tête contre le coussin d'allaitement. Sa main se glissait à présent sous la blouse de nanny dont elle m'avait

affublée – premier épisode du fantasme qu'elle assouvissait à présent ?

L'orage grondait. L'enfant dormait. L'orgasme montait. De ce jour béni où pour la première fois je connus le plaisir dans son infinitude, Seigneur, j'ai gardé en mémoire tous les émois, mais il serait inconvenant de vous en faire part. Vous risqueriez une malencontreuse érection.

Ce jour marqua aussi le divorce définitif de Diane avec les hommes. Cet après-midi-là, elle avait giflé son nouveau patron.

— Tu te rends compte, il n'a même pas pris la peine d'y mettre les formes, les compliments mal intentionnés, les allusions vaseuses, tout leur bla-bla de pervers en costume.

La colère avait chassé les spasmes du plaisir :

— Je ne peux pas travailler avec vous si je ne vous ai pas baisée d'abord, voilà ce qu'il a osé me dire ! Je jure, faire HEC pour en arriver là !

Elle avait allumé une cigarette, au mépris de Petite Beyala qui ronflait toujours, et avait poursuivi, tout en la contemplant :

— Qu'est ce qu'on fiche encore avec ces poisards ? On n'a même plus besoin d'eux pour nous reproduire, avec les congelés de sperme. Marre de leurs bites qu'ils prennent pour des totems. Elle s'était soudain drapée dans le couvre-lit en bazin or pour déclamer, rieuse exaltée : qu'on la leur coupe ! Ô pénis, ton absence m'envahit !

Diane, mon enchanteresse, enfin libérée. Étions-nous homosexuelles ? Fallait-il apposer

une étiquette sur nos amours ? Jamais ne m'était venue l'idée de titiller mes camarades de dortoir à Makak. Tout juste avais-je réprimé quelques coupables émois devant des mères dépoitraillées. Comme Diane.

Diane, plus gaie que jamais. Ma princesse suffragette soudain fanfaronne. Elle apprenait la légèreté et la ruse. Elle me serrait avec jubilation dans toutes les sinuosités de l'immense villa. Seigneur, contrairement à cette histoire d'Ève sortie de la côte d'Adam que vous nous avez servie pour pourrir d'emblée les rapports entre sexes opposés, notre relation était exempte de toute visée dominatrice. Ni déesse ni maîtresse. Point de verge intrusive, juste quatre seins à nous deux, nos chairs en miroir, sororales, solidaires.

Mais les murs ont des oreilles, les fenêtres des yeux, les domestiques des rancœurs tenaces. Je ne sais lequel d'entre eux nous dénonça. Les soupçons se seraient naturellement portés vers Daouda, le gardien haoussa dont on disait que le village dans les monts Mandara était devenu une base arrière de Boko Haram. Je penche plutôt pour Scholastique, la bonne à tout faire, y compris les pipes au patron.

L'époux marri trouva là l'occasion de grimper quelques échelons dans sa course au pouvoir. Il me livra à un régime qui avait décidé de faire la chasse aux homosexuels. Je suis plus qu'une belle prise. Je suis une victime expiatoire : dans les crimes rituels, à défaut de nouveau-né, la gouine non repentie est une denrée de choix.

Je n'ai jamais revu Diane depuis cette nuit où des gros bras cagoulés sont venus m'arracher à la douceur de son lit. Je ne me fais pas de souci pour elle: elle aura la vie sauve. Chez ceux qui sont en haut, la respectabilité de la famille, de la belle-famille, du clan et de l'arrière-ban l'emporte toujours. A-t-elle plaidé ma cause? A-t-elle été battue comme plâtre? Est-elle rentrée dans le rang? S'est-elle enfuie vers des cieux plus cléments? Son souffle n'atteindra jamais mon cachot.

Ils approchent. Je sens leur transpiration. Moi, coupable d'avoir défié leur virilité chancelante. Dans un instant la lourde porte s'ouvrira. Leurs yeux luiront d'envie et de haine. Sans doute me violeront-ils avant de me sacrifier, histoire de me remettre dans le droit chemin pour l'éternité, moi, la diablesse saphique.

Mon clitoris est mon talisman. Je le caresse tel un chapelet dans une dernière prière. Je m'administre mon extrême-onction. Les kamikazes islamiques croient que dix mille vierges les attendent au paradis. Je rêve plutôt à dix mille femmes rompues à l'exercice du plaisir qui m'accueilleront dans les hourras et me prodigueront jouissance éternelle. Amen.

NEZ D'AIGLE, DENTS D'IVOIRE

Gaël Octavia

L'avion a eu du retard. Ensuite, il y a eu les embouteillages, ordinaires un samedi à cette heure-ci dans la direction des plages. Immobilisés trop longtemps sur ce tronçon de route nationale qu'ici on appelle « autoroute », dans la décapotable du cousin Raoul – celui qui a réussi dans la vie –, les invités n'ont rien trouvé à objecter au soleil. C'est le visage embelli par l'éclat d'une légère insolation qu'ils arrivent pour le déjeuner.

Frédérique ne les attend pas. Elle est occupée à se faire battre au ping-pong par un petit cousin de onze ans. Personne ne les attend plus, à vrai dire. On a grignoté à satiété boudin pimenté, pâtés salés, jambon à l'ananas, tout ce qui accompagne un apéritif de décembre. Les jeunes sont retournées s'ébattre dans la piscine – sauf Sarah, absorbée dans une interminable conversation téléphonique au sujet des garçons qui lui plaisent, de ceux qui pourraient lui plaire, de ceux qui ne lui plaisent

pas. Oncles et tantes ont vaqué à des activités diverses. Seule tante Gilda a fait les cent pas en guettant le portail rouge. Elle a cuisiné toute la matinée et aime que chaque chose soit mangée à température optimale.

Il y a assez de petits cousins ce jour-là pour que Frédérique et Sarah, les jumelles de quinze ans – aussi dissemblables qu'il est possible de l'être en étant sœurs – ne soient pas reléguées à la table des enfants. Elles se retrouvent assises en face de l'attraction du jour : l'homme de théâtre fraîchement débarqué de Paris, accompagné de sa très belle épouse.

Le cousin Raoul – celui qui a réussi dans la vie – est un élégant trentenaire plein de bagout, qui se lie avec des quantités incroyables de gens. Une tare familiale, se dit parfois Frédérique en songeant à sa mère abordant n'importe qui dans la queue du supermarché. Si ce n'est que Raoul, grand voyageur, a l'art de tomber sur des journalistes fuyant des dictatures, des plasticiens d'avant-garde, des jazzmen, des personnages fascinants. Lorsqu'ils sont en visite à la Martinique, ils honorent toujours ses invitations aux gargantuesques repas de famille.

L'homme de théâtre joue à la perfection son rôle de convive de marque. Il parle de son métier avec simplicité, affirme – tout en sachant que personne ne le croit – qu'il s'agit d'un travail comme un autre. Son épouse l'interrompt parfois pour offrir à la tablée une anecdote amusante. Lui est Nigérien. Elle, Allemande. Chacun s'exprime en français avec un accent différent.

Les oncles et les tantes poussent des exclamations charmées, rient des bons mots du couple. On pose mille questions que Frédérique est gênée de trouver idiotes.

Elle reste muette durant tout le déjeuner, observant discrètement le couple, tandis que Sarah se tortille sur sa chaise et lance à l'homme de théâtre des regards en biais, pleins de langueur. Frédérique détaille chaque élément du visage de l'homme, ce visage africain qui ne ressemble, à ce qu'on dirait, à aucun de ceux des nègres d'ici. Elle scrute son front large surmonté d'une afro courte d'un noir brillant. Elle note l'imperfection de la peau du menton, des joues, soumise au feu du rasoir, qui contraste avec ce front net. Elle suit la courbe de son nez d'aigle royal et termine par ses lèvres pleines qui découvrent l'ivoire impeccable de ses dents.

Après le repas, au lieu de s'assoupir autour de la piscine comme on le leur propose, les invités veulent «aller marcher dans la forêt». Les deux adolescentes et la kyrielle de petits cousins sont de l'expédition. Raoul dirigera le troupeau. On laisse oncles et tantes à leur sieste. La belle Allemande revêt un short kaki assorti à une saharienne. Frédérique revoit ce portrait oublié de son arrière-grand-père, avec le casque blanc qui, maintenant, prend la poussière dans un cagibi, au milieu des statuette en matériaux précieux, des trésors coloniaux. On se met gaiement en route, éventrant la torpeur de l'après-midi à l'aide d'un *kilomètre à pied, ça use, ça use*, de refrains militaires chantés à tue-tête.

La «forêt» est un bois marécageux qui fait regretter son short kaki à l'Allemande démunie de la seule arme utile en ces lieux: une lotion antimoustiques. Le sourire qui ne l'a pas quittée depuis son arrivée s'assombrit. Avec ses tennis blanches qui s'enfoncent dans la boue et les grandes claques qu'elle assène à ses cuisses, elle a moins l'air d'une beauté sophistiquée que d'un clown triste en plein numéro.

Frédérique laisse échapper un petit rire cruel. La mangrove est son élément. Elle se déplace avec une agilité de singe sur le sol glissant, entre les branches dont elle goûte la griffure sur son corps. L'homme de théâtre tient bien la distance, s'accommode tout à fait de la chaleur et des moustiques. Il semble ravi par cette végétation singulière. Frédérique se souvient qu'il a connu Lagos, New York, Londres, Tokyo, Berlin, Paris. Ce doit être un de ces citadins habités de nostalgie de nature vierge, de fantasmes de retour à la vie sauvage. Il ne se montre guère solidaire de son épouse, dernière du peloton après tous les cousins. Il marche d'un pas lesté, ne s'arrête que pour contempler la faune et la flore, demandant de temps en temps à Raoul une précision d'ordre botanique. Frédérique brûle de lui répondre, car elle connaît chaque arbre, chaque liane, chaque rhizome, mais la timidité la mure dans un mutisme de sauvageonne. Ayant jeté un coup d'œil à l'Allemande, que Sarah a prise par un bras pour l'aider dans le chemin devenu encore plus humide, elle tâche de faire en sorte que l'on marche plus vite, devançant Raoul.

L'accélération la grise. Un frisson étrange la traverse des pieds jusqu'à la tête. Elle doit

s'arrêter. Passant la main sur son torse, elle réalise qu'elle est baignée de sueur. Les voix des autres se rapprochent. Sans se retourner, Frédérique se concentre sur la mélodie de l'accent nigérian. Elle se remet en marche. Elle avance maintenant avec l'impression d'être un elfe, enfin gracieuse, affranchie de la pesanteur. Elle imagine l'homme de théâtre, derrière, qui doit la remarquer pour la première fois de la journée, admirer son pas léger, sa gestuelle fluide d'être surnaturel, son accord parfait avec la féerie du lieu. À chaque pression de ses pieds sur la terre molle, une énergie inconnue se diffuse via ses mollets, ses cuisses, puis explose, irradiant tout son corps.

Au retour, elle est encore ivre de la promenade. Elle va s'enfermer dans la salle de bains attenante à la vaste pièce que l'on appelle la « chambre des enfants », sorte de dortoir jonché de matelas par terre occupant tout le deuxième étage de l'immense maison familiale. Elle se plante devant le miroir en pied fixé sur la porte. Là, l'ivresse s'évanouit d'un coup.

Ses quinze ans n'ont rien à voir avec ceux de Sarah. Sa jumelle, dont la puberté a été précoce, affiche de jolis seins en forme de poires juteuses, une ligne de guêpe, des fesses sur lesquelles les hommes mûrs se retournent dans la rue autant que les garçons de leur âge. Frédérique effleure les deux bourgeons de sa poitrine, plus bruns que le reste de sa peau mais dont le relief peine à poindre. Elle pince sa taille peu marquée, ses cuisses maigres. Ses sourcils épais sont en broussaille. Ses cheveux crépus, emmêlés, pendent en mèches inégales sur ses épaules. Elle pourrait

tout aussi bien être un jeune garçon aux traits fins fasciné par Bob Marley. C'est la mangrove qui l'a étourdie tout à l'heure, pour mieux la tromper. Ce regard derrière elle, si ardent, si palpable, ce regard était une illusion. L'homme de théâtre ne doit même pas avoir conscience de son existence.

Au contact du jet brûlant de la douche, le courant qui l'a parcourue sous les palétuviers se rappelle néanmoins à elle. Elle guide sa trajectoire en inclinant le pommeau. Elle fait durer la sensation en dessinant mentalement la surface irrégulière des joues, le nez d'aigle, les dents d'ivoire. Elle ne peut s'empêcher de comparer cette sensation au souvenir terne d'un après-midi, trois mois plus tôt, dans ce lit dont le sommier grinçait, avec, tout autour, les affiches de films fantastiques, visibles malgré la nuit artificielle que Jérémie avait tenté de créer en baissant les persiennes de la chambre.

Les yeux fermés, Frédérique prolonge la danse du pommeau, la caresse humide et chaude, jusqu'à ce que Sarah tambourine à la porte. Qu'est-ce qu'elle fabrique ? Depuis quand les gens s'enferment à clé, dans cette famille impudique où tout le monde a vu tout le monde nu plutôt deux fois qu'une ? Frédérique sursaute, coupe l'eau, se sèche en vitesse. Quand elle ouvre la porte, Sarah rouspète encore. Elle se douchait, tout ce temps ? Elle croit que l'eau chaude est illimitée ?

Ensuite, il faut encore passer à table. L'autoritaire tante Gilda place Frédérique loin de l'homme de théâtre, alors que Sarah a l'honneur d'être assise à sa droite – l'Allemande, partie s'allonger

après la promenade, manque le dîner. L'homme déborde de charme, une fois de plus. Il traite Sarah en dame, lui sert du vin malgré les protestations des tantes. Frédérique se croit maudite. Sarah redouble de regards obliques, appuie son joli menton sur son poing fermé. Frédérique peste que le Nigérian ne semble pas s'agacer de ces minauderies ridicules. Elle voudrait s'échapper le plus loin possible de cette tablée qui parle fort, qui rit fort, qui dresse entre elle et l'homme, entre elle et la sensation de la mangrove, un mur visuel et sonore, un champ de signaux parasites. Elle tâche de se concentrer, comme pendant la promenade, sur la voix de l'homme de théâtre. Elle convoque le sentier de terre molle, les larges feuilles, les branches dans le passage étroit, mais en vain. La sensation la fuit.

Le soir venu, Frédérique se dépêche de s'approprier le matelas collé au mur du fond de la chambre des enfants, juste sous la fenêtre. Elle dormira ainsi exactement au-dessus du lit des invités situé dans la chambre d'amis, au premier étage. Sarah choisit le matelas près du sien et entreprend de lui relater son dîner, lui rapportant la moindre parole du Nigérian, gloussant sans se douter que, cette fois, aucune connivence n'est possible. Frédérique ronfle pour qu'elle se taise.

Elle demeure éveillée, pourtant, attentive aux bruits de la maison. Elle ne veut pas manquer le moment où l'homme de théâtre, qui sirote un dernier rhum vieux avec Raoul, ira se coucher. Enfin, le silence se fait. Les adultes ont cédé à la fatigue. Frédérique commence par se frôler le

corps de l'index en se figurant l'homme étendu juste en dessous, séparé d'elle par un peu de vide et de béton. Peu à peu, elle ose pétrir sa propre chair, réduisant en pensée l'espace entre elle et lui. Sous l'afflux du sang bouillonnant, sa poitrine se gonfle. Le parcours de ses mains redessine chacune de ses courbes. L'illusion de son propre corps ainsi sculpté, féminin, sensuel, exacerbe l'audace de ses gestes, leur volupté. Elle voudrait ne jamais s'arrêter, lutte contre le sommeil, l'empêche de tout dissiper. Elle ne s'interrompt même pas en entendant soudain la voix de Sarah, qui, au milieu d'un rêve, marmonne quelques mots sibyllins. La fenêtre est ouverte. Frédérique inspire l'air avec délice, imaginant qu'il vient de la bouche du Nigérian. Quand elle finit par s'endormir, c'est avec le souffle de l'homme sur la langue.

Le dimanche, le ciel est encore radieux. Raoul annonce qu'ils iront tous à la plage. Il en choisit une réputée pour sa mer démontée. Frédérique se sait aussi gauche dans l'eau qu'à son aise dans la touffeur verdoyante. Alors que le miroir de la salle de bains lui a, dès le matin, restitué son allure androgyne, elle voit Sarah enfiler un bikini rouge qui accentue la plénitude de ses seins et le rebondi de son derrière. Elle décide qu'elle n'ira pas, qu'elle restera seule, à se remémorer la mangrove, à profiter du silence pour faire renaître la sensation étrange à l'aide de caresses et du souvenir de la marche dans la terre molle.

En attendant qu'ils soient tous partis, elle s'installe au vieux piano désaccordé, au salon du premier étage. Elle est la seule à l'utiliser de

temps en temps. On lui pardonnera de manquer la plage, si c'est pour répéter son piano. On est fier, dans la famille, de ses talents de musicienne.

D'impatience, elle massacre Chopin. Au bout de cinq minutes, on fait irruption dans la pièce.

— C'est toi qui joues si bien, demoiselle?, demande l'homme de théâtre décidément parfait, qui ajoute que cette valse est celle qu'il préfère.

Il est monté chercher un masque, des palmes et un tuba. Elle lui dit qu'il ne verra rien du tout, dans le remous des vagues.

— Tu ne viens pas avec nous, demoiselle?, déplore-t-il sans renoncer à son équipement.

Elle hésite, ferme le piano, répond que si, bien sûr, elle vient.

À la plage, oncles et tantes restent prudemment sur le sable, sous des parasols, pendant que les cousins vont braver les vagues. Le Nigérian et l'Allemande – qui a retrouvé son sourire et sa superbe – disparaissent sous les murs d'eau pour réapparaître en criant comme des enfants. Sarah parade quelques minutes avec son bikini, puis s'élance dans la mer, elle aussi.

Frédérique n'a même pas daigné se dévêtir. Elle empoigne le volumineux roman glissé à la hâte dans son sac de plage. Elle s'étend sur une serviette en retrait des adultes. Une deuxième serviette pliée lui tient lieu d'oreiller, de sorte qu'elle peut observer l'homme de théâtre en se cachant derrière le livre. Ils font un jeu, maintenant. Un jeu de bagarre qui consiste à s'attraper,

se pousser, se jeter dans les vagues. Tout à coup, l'homme, l'Allemande, Sarah et un cousin sortent de l'eau. Ils se précipitent dans sa direction. Quand Frédérique comprend, il est trop tard : elle est soulevée de terre, portée par chacun de ses quatre membres. L'homme de théâtre enserme une de ses cuisses. La fulgurance de ce contact la tétanise. Un courant encore plus intense que celui ressenti dans la mangrove chemine jusqu'à son ventre.

Dans l'eau, le jeu continue. L'homme de théâtre la presse encore contre lui pour mieux la jeter au creux d'une vague. Une fois, deux fois. Ce sont des étreintes furtives, mais chacune s'imprime en elle pour un siècle. À travers son polo trempé, la caresse du torse de l'homme sur les bourgeons de ses seins est d'une exquise violence. Tout, à l'intérieur d'elle-même, se contracte, palpite, avant de se relâcher dans un soupir. La troisième fois, elle est happée par le rouleau d'une vague. Elle se laisse bringuebaler, totalement offerte à la force de l'onde. Il lui semble que c'est l'étreinte qui se poursuit, la puissance de l'eau se confondant avec celle de l'homme. Elle boit la tasse, la savoure comme un baiser. Quand elle émerge enfin, c'est pour se laisser flotter, comblée et pourtant vidée.

On finit par rentrer. Dans la voiture de Raoul, plus de chansons ni de bavardages. La mer a fatigué tout le monde. Frédérique fixe la nuque du Nigérian, assis à l'avant. Peut-il sentir son regard ?

La tête d'un petit cousin endormi se pose sur sa cuisse. C'est le plus jeune, le plus adorable.

Elle lui sourit, attendrie. Et puis elle se souvient que, pour l'homme de théâtre, elle n'est qu'une enfant. Même Sarah dans son bikini rouge est une enfant à ses yeux. Il leur réserve, au mieux, ce genre d'attendrissement, rien qui soit de nature à inquiéter l'Allemande. Elles sont des gamines avec qui on peut jouer à des jeux de bagarre en toute innocence.

Ils arrivent à la maison, s'attablent une dernière fois autour des merveilles de tante Gilda. Frédérique sait qu'à la tombée de la nuit, la famille regagnera Fort-de-France. Les invités resteront, pour quelques jours de vacances supplémentaires, mais elle, elle ne les reverra plus.

Le lundi qui suit ce week-end familial, Frédérique retrouve Jérémie devant la grille du lycée, à la sortie des cours. Elle lui propose de faire la route ensemble. Jérémie hoche la tête, incrédule. Cela fait trois mois qu'elle ne lui a pas adressé la parole.

Ils se connaissent depuis l'école maternelle. Il est le seul garçon du voisinage à avoir jeté son dévolu sur elle quand tous se pâment depuis toujours sur sa sœur, d'abord pour son visage enjôleur, puis pour sa chevelure tombant au milieu du dos, et maintenant pour l'insolence de ses formes. Frédérique éprouve pour Jérémie un sentiment mêlé d'affection fraternelle et de léger mépris. À la dernière rentrée des classes, ils ont cependant décidé de solder ensemble la question fastidieuse de leur virginité.

Sarah avait perdu la sienne durant les grandes vacances, avec un bellâtre tout juste majeur. Elle

en rêvait depuis deux ans et, avait-elle raconté à sa jumelle, tout s'était passé exactement comme elle l'avait espéré. Comme à son habitude, elle ne lui avait épargné aucun détail : ni la morphologie avantageuse du garçon, ni la douleur – la pire qu'elle eût jamais connue – qui avait disparu comme elle était venue, ni le plaisir qui l'avait submergée, laissée comme morte. Son récit agrémenté de fioritures – des métaphores sans doute empruntées à des romans à l'eau de rose – n'avait guère paru crédible à Frédérique, qui avait tout de même acquiescé pour ne pas la contrarier.

À vrai dire, les choses de l'amour ne l'intéressaient pas. Depuis quelques années, elle voyait les hormones s'emparer de ses amies du même âge pour les métamorphoser en créatures affamées, hypnotisées par le sexe opposé, guettant, déchiffrant les moindres signes émanant de ceux qui, parmi cette engeance, étaient réputés beaux ou charismatiques. Elle, pourtant, restait imperméable à leur aura. Elle se sentait en dehors de tout ce ramdam. Sarah la disait froide, la traitait d'insensible, lui promettait qu'elle manquait quelque chose. Mais Frédérique ne désirait pas changer. Peut-être enviait-elle parfois l'euphorie dans laquelle se plongeaient sa sœur et ses amies pour un baiser, pour une parole, pour un regard, même hypothétique, mais elle se félicitait de se préserver de ces choses aliénantes, débiliterantes. Sa joie, son plaisir ne dépendaient du bon vouloir de personne. Sûrement pas de ces garçons qui – oui, on le disait aussi – ne pensaient qu'à « ça », pratiquaient tout type de chantage pour que

vous cédiez et vous abandonnaient à votre triste sort une fois que leur petite affaire était faite.

L'aventure de Sarah avait malgré tout titillé sa curiosité. Pendant plusieurs jours, elle y avait repensé, se demandant dans quelle mesure ce qu'avait raconté sa sœur était vrai. À quoi pouvaient bien ressembler ces salves de jouissance qui avaient soi-disant secoué son corps, qui en avaient fait vibrer la moindre fibre, de l'épiderme aux profondeurs les plus intimes ? Et comment le bellâtre avait-il pu, comme elle le prétendait, faire exulter tous ses sens à la fois ? Frédérique s'était répété les termes utilisés par Sarah. Comment elle avait décrit le contact de sa peau sur la peau du garçon et toutes les manières dont ils s'étaient caressés, frottés, pincés, léchés, mordus, les mots qu'ils s'étaient murmurés, les souffles, les soupirs. Tout était émaillé de couleurs, de musiques, de senteurs, de textures, de saveurs inouïes. Inoubliables, assurait Sarah. Frédérique avait tâché de se figurer cette chose prodigieuse. Dans le secret de sa chambre, elle avait maintes fois parcouru son propre corps à tâtons, à la recherche d'un point mystérieux qu'elle aurait ignoré, d'une entrée dans cet univers parallèle exploré par Sarah. Elle s'était acharnée sans succès. Tout cela restait terriblement abstrait.

Le mieux, s'était-elle dit pour finir, était d'essayer. Une fois l'idée germée dans son esprit, elle avait voulu la mettre à exécution au plus vite. Sa chance, c'était d'avoir Jérémie sous la main.

C'était donc elle qui l'avait appelé, qui lui avait proposé sans ambages de «le» faire chez lui en

l'absence de ses parents, sur son lit où ils s'étaient si souvent assis en tout bien tout honneur pour un Monopoly, pour une partie de belote avec leurs sœurs respectives, ou pour rien, pour être simplement là tous les deux, bercés par une chanson jamaïcaine, sans même feindre de tromper l'ennui chronique de l'adolescence.

«Pourquoi pas mercredi après-midi, à trois heures?», avait-elle suggéré avant de raccrocher sans lui laisser le temps de répondre. Elle savait que malgré son minois presque féminin tant il était délicat, malgré sa haute taille, sa musculature de nageur, malgré, surtout, sa peau cuivrée et ses yeux verts qui, au lycée, remportaient tous les suffrages, Jérémie, timide maladif, n'avait jamais touché une fille. Elle ne lui avait pas permis de tergiverser, avait sonné chez lui à quinze heures précises et ils l'avaient fait. Et Frédérique n'avait pour ainsi dire rien senti, pas même la douleur. Seul le préservatif maculé de liquide blanchâtre, jeté près du lit par un Jérémie quant à lui exténué, lui avait confirmé que quelque chose avait eu lieu. Mais les couleurs, les textures, les senteurs, les saveurs étaient demeurées plus abstraites que jamais.

Ce lundi-là, sur le chemin du retour du lycée, ils commencent par marcher en silence. Puis elle engage la conversation. Jérémie est laconique. Il se méfie, se demande à quelle sauce il va être mangé. Il est ému, aussi, heureux qu'elle ait renoué le contact. Elle raconte son week-end, ne peut s'empêcher de mentionner l'homme de théâtre – dont le souvenir la bouleverse, l'emplit

tout entière, l'étouffe presque – mais sans insister, pour qu'il ne se doute de rien. Ils arrivent devant sa maison à lui. Le garage est vide. Les parents sont absents. Il l'invite à boire un soda.

Dans la chambre, elle insiste pour couvrir les fenêtres aux persiennes closes d'un tissu opaque. Elle veut la nuit noire. Et puis ils se jettent l'un sur l'autre. Elle peut garder les yeux ouverts sans voir tout à fait le visage de Jérémie, ses traits trop fins, ni ces posters puérils aux murs. Elle évite de caresser ses cheveux ondulés, impossibles à confondre avec ceux du Nigérian. Mais le corps de Jérémie, cette fois, fait illusion. Frédérique est électrisée par son toucher, par son goût et son parfum légèrement acides. Elle revoit le vert, le marron de la mangrove, hume l'odeur de la terre gorgée d'eau. Elle entend, dans leurs respirations haletantes, le bruissement des branches et des feuilles. Elle entend aussi l'accent nigérian, retrace le nez d'aigle, lèche les lèvres, entrechoque ses dents avec les dents d'ivoire. Au bout de quelques minutes, la sensation qu'elle croyait perdue lui revient. Elle se laisse emporter par cette houle miraculeuse.

Ils recommencent presque chaque jour, dans la chambre de l'un ou de l'autre, en fonction des allées et venues des parents, et partout où cela leur semble possible, en plein air ou dans des lieux incongrus, mais abrités des regards indiscrets. S'il y a de la lumière, Frédérique ferme les yeux. Sinon, elle se laisse abuser par la pénombre, se persuade que le corps au-dessus, en dessous d'elle est celui du Nigérian. Jérémie ne s'étonne

plus qu'elle soit devenue tellement insatiable. Il s'enorgueillit de sa gourmandise. Son propre plaisir est décuplé à l'idée que chaque fois, désormais, il parvient à la satisfaire.

Ils se cachent de tout le monde, même de leurs sœurs. Personne ne se doute de rien. Sarah a un nouvel amant. Frédérique l'écoute raconter leurs ébats avec les mêmes phrases que celles qu'elle avait employées au sujet du bellâtre des grandes vacances. Elle la regarde avec condescendance, persuadée que sa jumelle ne sait rien, ne saura jamais rien de ces ondes qui vous charrient le temps d'une étreinte et qui, ensuite, vous laissent flottante à la surface des eaux. Elle finit même par se convaincre qu'elle seule, au fond, sait ce qu'est le plaisir.

Ils continuent pendant un an, puis elle tombe amoureuse, pour de bon, d'un autre garçon. Avec celui qu'elle aime, la première fois est un fiasco. Elle est si déçue qu'elle en sanglote. Le garçon est déconcerté. Il la questionne. Il se fâche. Elle le rassure, elle jure : c'est l'orgasme, oui, l'orgasme qui la fait pleurer. Mais l'inquiétude la gagne. Elle pensait naïvement que, l'amour aidant, les choses seraient différentes, que la sensation viendrait d'elle-même, qu'elle n'aurait plus besoin du subterfuge de l'homme de théâtre nigérian.

Quelques jours plus tard, ils recommencent. Elle ferme les yeux et imagine. Comme avec Jérémie, le subterfuge fonctionne. Elle retrouve les couleurs, les senteurs, la houle, la déferlante finale.

Quand le garçon aimé la quitte, elle en rencontre un autre. Puis un autre. Avec chaque garçon c'est pareil: il lui faut la nuit noire et l'image du Nigérian, sinon il ne se passe rien. Alors elle comprend qu'il l'a ensorcelée.

Le souvenir de l'après-midi à la mangrove est désormais imprécis, comme s'il était très loin dans sa mémoire. Mais il y a bien les palétuviers, la chaleur, sa souplesse sur le chemin boueux, sa jubilation de se savoir regardée. Et puis la sensation, cette déflagration en elle, qu'il a insufflée sans même la toucher, avec sa puissance de mage yoruba, qui, aujourd'hui, la condamne à toujours dépendre de lui.

Elle décide de le combattre. Elle multiplie les conquêtes et les expériences, avec des garçons, avec des filles, au point d'en alarmer Sarah devenue étrangement sage – comme si, étant déjà jumelles, elles ne devaient en aucun cas tenir le même rôle. Elle tâche d'effacer l'image de l'homme de théâtre pour ne garder que la sensation, se lover au creux de la vague, se laisser secouer comme un pantin désarticulé par ses rouleaux. Mais c'est comme si la vague ne voulait jamais d'elle et la laissait droite, debout, les pieds ancrés dans le sable. Finalement, elle abandonne. Elle se rend à lui, à son pouvoir.

Les années passent. Les garçons puis les hommes se succèdent, parfois aimés, parfois non. Rien ne change. Le sortilège opère toujours. Frédérique a depuis longtemps décidé d'en prendre son parti. Après tout, qui peut se targuer de connaître le moyen de toucher à l'extase sans faillir? Elle

garde son secret et se contente de se laisser aller à son plaisir sans éprouver plus de honte ni de culpabilité.

Et puis un jour – elle a presque trente ans, elle vit à Londres avec son fiancé –, elle l'aperçoit dans la rue, qui se promène à quelques mètres d'elle. Une femme est à son bras, mais ce n'est pas l'Allemande, sans doute retournée depuis belle lurette à sa chère Allemagne. Elle le regarde, s'attarde sur le nez d'aigle, sur le sourire inimitable.

Soudain, elle comprend ce qu'elle doit faire. N'est-elle pas désormais assez séduisante, assez femme pour cela? Et n'est-ce pas le seul moyen de se délivrer du maléfice?

Elle commence par avancer prudemment dans sa direction, sans se faire voir. Elle s'accorde un temps durant lequel elle se prépare, rassemble ses forces, convoque toute l'assurance acquise pendant ces quinze années.

Elle l'abordera avec naturel, parlera de la Martinique, de Raoul – celui qui a réussi dans la vie –, de la maison avec piscine, des succulents petits plats de tante Gilda... De tout. Et de tout, il se souviendra. Même des jumelles, même de celle qui était un peu ronchon, un peu garçon, qu'il ne reconnaîtra pas dans cette Londonienne pleine de grâce et d'aplomb.

Elle marche à pas de tortue. La vitrine d'une boutique lui offre un reflet. Elle corrige son maintien, étire les lignes de son corps. Ce corps dont elle contemple aujourd'hui l'harmonie. Ce corps dont l'entière possession, bientôt, lui sera rendue.

«La petite pianiste, elle-même, en personne.» C'est ce qu'elle dira et il nommera la valse de Chopin. Puis, porté par l'élan de la mémoire, il saura la nommer, elle, il dira son prénom dans un éclat de rire qu'ils partageront. La compagne à son bras grimacera, devinant bien avant lui la volonté sans faille de cette fille croisée par hasard.

Frédérique poursuit sa lente avancée, essuyant ses mains moites sur sa jupe, essayant de dompter les battements de sa poitrine, repoussant, surtout, l'hypnose d'il y a quinze ans. Elle feint d'être indifférente au courant diabolique qu'elle sent déjà revenir dans ses cuisses, dans son ventre, rien qu'à voir le Nigérian fouler le même trottoir, et qui s'intensifie à mesure qu'elle s'approche. Elle se répète encore ce qu'il faudra lui dire.

Elle n'aura qu'à parler et tout s'enchaînera – n'en déplaie à la nouvelle compagne – jusqu'à un lieu choisi, un lieu encore secret qu'elle saura dénicher, et où, en pleine lumière, les yeux cette fois grand ouverts, elle guidera l'homme de théâtre dans ce qu'il ignorera être leur énième étreinte.

Le couple emprunte une rue perpendiculaire. Frédérique accélère le rythme de ses pas.

Oui, elle fera ce qu'elle doit faire. Ensuite, elle sera libre.

TABERI RIVER

Gilda Gonflier

Il lui avait ordonné de s'allonger nue, dans la chambre aux persiennes ouvertes sur la forêt de Citrus Creek. Léto avait obéi. Menue, la peau noire, la jeune femme trouvait ses seins trop petits et ses fesses trop grosses. Dans la lumière du jour, elle les avait pourtant exhibés, lascive. Léto ne se sentait belle que dans les yeux de son amant.

Il était resté debout à côté du lit, la fixant. Elle avait respiré un peu fort. La peur qu'il lui reprochât de ne pas mouiller assez l'avait rendue anxieuse. À la fois pour se rassurer et l'exciter, elle avait mis un doigt dans son sexe.

— Enlève-le !

Elle l'avait fait.

Il s'était alors allongé à ses côtés et avait sucé son sein gauche, tout en forçant avec ses doigts la résistance de son intimité. Elle l'avait enlacé,

s'offrant dans un soupir à une caresse plus profonde encore.

— Tu aimes être tenue, avait-il affirmé.

Son oui s'était éteint dans la bouche de son amant. Son corps était prêt au plaisir que ces mots promettaient. Il savait lui donner ce qu'elle appelait *la caresse*. Elle n'avait qu'à s'ouvrir pour jouir, le souffle court. Le pouce sur son clitoris, deux doigts enfoncés en elle, il la faisait mouiller, en lui répétant :

— T'es à moi, négresse.

Un jour où dans l'affolement des sens elle avait voulu s'échapper de *la caresse*, il l'avait maintenue sur le lit, son bras sur sa gorge lui interdisant tout mouvement, tétant et mordillant ses seins, la fouillant jusqu'à ce qu'elle capitule. Elle avait joui. La règle était que lui seul décidait de son plaisir. Il l'avait laissée tout l'après-midi, les mains attachées devant elle, allongée sur le ventre. Elle avait la croupe tendue, se languissant qu'il la pénétre. Il l'avait fessée tandis qu'elle frottait sa fente sur ses mains, plus violemment quand elle avait écarté les jambes, relevé son cul. Il avait claqué sa chatte en lui murmurant des insanités. Elle aurait plus tard sa punition pour s'être ainsi donné du plaisir sans qu'il le lui ait ordonné.

Léto aimait qu'il la domine. Elle lui avait confié son corps et sa jouissance. Elle s'en était remise totalement à lui, soumise, nue, de jour comme de nuit, offerte. C'est ainsi qu'ils avaient passé une semaine à Mango Cottage, Citrus Creek, Dominique.

Puis il l'avait quittée.

♦

Sur le bateau, Léto avait émergé de sa somnolence, hantée par les souvenirs. Accoudée au bastingage, elle avait regardé le bleu profond de la mer, se rappelant avoir lu dans un magazine féminin que les envies de suicide étaient le signe d'un grave manque d'ancrage. Elle avait regardé le ciel. Une large étendue blanche, cotonneuse, semblait suivre le bateau. Il y avait un haut où se superposaient les nuages, puis le bleu du ciel. Il y avait un bas, dans le creux des vagues bleues, qui ne laissaient rien deviner du fond de la mer. Il y avait, devant, les montagnes vertes, d'autres encore aussi, d'un vert moins soutenu, se déployant dans le lointain. Derrière elle, la mer caraïbe avait le bleu plus clair que les vagues presque noires sur lesquelles le bateau ralentissait maintenant, à l'approche de Roseau. Elle ne voulait pas d'horizon découpant le ciel d'un trait net. Elle préférait, à mesure que le chagrin s'insinuait dans son cœur, dans son esprit, la forme ronde des montagnes.

Passée la police des frontières, un homme l'attendait, tout sourire, tenant devant lui son nom « Léto Serra ». Hésitante, elle avança :

— Augustin ?

— No. Syd.

Il n'était pas le chauffeur qui était venu les chercher, six mois auparavant. Il lui expliqua, en la déchargeant de son sac, qu'il ne connaissait

pas Augustin. Jessy, la propriétaire de Mango Cottage, l'avait chargé de venir la prendre au débarcadère. Léto ne comprenait pas l'anglais.

— Jessy, *yes*. OK. Mango Cottage. OK, marmonna-t-elle derrière ses lunettes de soleil avant de le suivre.

Aimable, attentif, il mit le petit sac de voyage à l'arrière de son pick-up avant de lui ouvrir la portière. Léto prit place. La douleur de la rupture s'effaçait à mesure qu'ils quittaient Roseau, ses rues encombrées de gens, de voitures. Le poids sur le cœur s'allégeait devant les verts intenses de la forêt, le rouge de la terre, le bleu de la mer comme un ciel. Elle reconnut Rosalie Bridge, le pont qui menaçait d'être submergé par la rivière, le jour de leur départ. Un peu plus et l'eau charriant avec rage la boue, les rochers aurait contraint Augustin à les ramener à Mango Cottage, sous une pluie battante. Aujourd'hui, sous le soleil de midi, la rivière s'écoulait calmement vers l'écume blanche des vagues qui harassaient l'estuaire. Le long de la route, de vieux rastas, sabre à la main, s'arrêtaient pour les regarder passer.

Au moment où la voiture pénétra dans les jardins de Citrus Creek, la joie de retrouver le lieu où elle avait aimé balaya sa tristesse.

Syd s'apprêtait à la guider sur le sentier ombragé, jusqu'à la chambre aux persiennes ouvertes sur la forêt de Citrus Creek, mais elle lui reprit son sac.

— Merci. *Goodbye*.

Elle voulait refaire seule le chemin vers la maison, accrochée à ses souvenirs. La rivière qu'elle longea avait bercé leur amour, elle apaiserait son chagrin, pensa-t-elle. Elle se rappela qu'il n'y avait plongé que les jambes, prétextant que l'eau était trop glacée. « Elle devient douce, je t'assure. Fais-moi plaisir, doudou. Viens ». Têtu, il l'avait regardée, gourmand, assis sur une pierre, se tortiller avec délice dans la Taberi River.

Au tournant d'un bosquet, quand elle vit la table où ils prenaient leur petit déjeuner, l'espoir d'éviter les larmes fut anéanti. Elle était à califourchon sur son membre dressé. Elle l'embrassait, l'embrassait, l'embrassait encore.

Jessy, son amie, souriante, volubile, descendit les marches de la terrasse pour la prendre dans ses bras. Elle planta son regard dans les yeux de Léto.

— Où est Syd ?, lui demanda-t-elle en lui frottant la joue pour enlever les traces de son rouge à lèvres

— Il est reparti.

Léto avait posé son sac à ses pieds. Face à la maison, elle écoutait son amie d'une oreille distraite. Il était question de serrure cassée, d'inquiétude à ne pas avoir. Elle pouvait dormir tranquille dans la forêt, au bord de la rivière. Elle n'avait rien à craindre.

Léto ne craignait rien. Le pire était arrivé. Elle revenait seule à Mango Cottage.

Quand elle poussa la porte dont la serrure ne fermait plus, debout face au lit, toutes ses résolutions vacillèrent. Jessy parfumait les lieux d'une essence de Bois d'Inde qui l'enveloppa, ravivant ses souvenirs. Léto réalisa qu'il lui faudrait bien plus que ses aquarelles emportées le matin, les verts, les rouges et la terre de Sienne pour surmonter son chagrin. Elle voulait un homme. Le nègre sur le bateau, aux épaules larges dans son t-shirt orange, qui n'avait pas répondu à son regard, le douanier qui lui avait dit d'écrire sur la fiche d'immigration qu'elle n'avait ni armes à feu, ni drogues, ni fruits, ni rien. *Nothing, sir*. Léto voulait un homme.



Assise, son carnet sur les genoux, Léto dessinait la souche d'un ficus retenant la paroi d'argile de l'autre côté du cours d'eau. Il semblait être le gardien du lieu. Après une observation minutieuse, elle pouvait deviner dans l'entremêlement des longues racines, des pierres, de la terre, des visages comme autant d'esprits protecteurs. Apaisée, détendue, elle admirait Mango Cottage à une centaine de mètres. Un peu plus tôt, un vieux rasta était venu lui porter des cocos à boire. La rivière lui sembla accueillante. Elle posa ses feuilles, sa peinture pour entrer dans la Taberi River, remerciant les arbres, les pierres et l'eau. Seule dans son écrin de verdure, elle se sentait libre, belle. Sa peau noire dans l'eau translucide lui paraissait plus lumineuse, ses courbes voluptueuses. Elle eut envie de se mettre nue, de s'allonger sur un rocher pour donner sa peau au

soleil. Elle s'appliqua à repousser l'image de son amant. Un homme sans visage s'avavançait vers elle. Les yeux fermés, Léto pinça la pointe de ses seins, s'abstenant de toucher son sexe. Elle serra les cuisses. Une langue imaginaire papillonnait sur son ventre, sa fente, entrouvrait ses grandes lèvres, pour taquiner son clitoris. Le bout de cette langue la pénétrait. Son sexe gonflé espérait une bouche gourmande, goulue, pour se rassasier d'elle à petites lapées sur son pubis, ses cuisses, cherchant, tétant, embrassant. Léto, offerte au soleil, soupira sur son autel. Elle ouvrit les yeux. Des branches d'arbres découpaient un ciel bleu sans nuages. Quelqu'un venait. Elle se glissa dans l'eau.

Il s'agissait de Syd, l'homme venu la chercher à l'embarcadère. Jessy l'avait avertie le matin de son passage pour réparer la porte, quand bien même elle ne risquait rien à la laisser sans serrure. Léto n'avait aucune envie de quitter l'eau. Elle l'observa. Elle n'avait pas fait attention à lui le jour de son arrivée. Tranquille et sereine dans l'eau, elle le contemplait. Il était grand, les muscles longs, la peau aussi sombre que la sienne. Il n'avait pas, comme la plupart des hommes croisés sur cette île, de locks, mais le crâne rasé. Elle devinait ses fesses musclées sous son bermuda beige. La pensée qu'elle pourrait le sucer pendant qu'il réparait la serrure lui traversa l'esprit. Comme pour l'effacer, elle enfouit la tête sous l'eau. Quand elle regarda de nouveau en direction de la maison, Syd avait disparu. Léto sortit, s'enveloppa dans sa serviette rouge et rejoignit la terrasse. Il revint, un tournevis à la main. En bonne hôtesse,

elle lui proposa de l'eau de coco. Il accepta. Les pommettes hautes, les lèvres fines, il avait aussi une petite cicatrice juste en bas de l'œil droit. Elle n'osa pas lui demander d'où il la tenait. Léto n'avait plus l'eau froide dans laquelle immerger son corps pour effacer son désir du poids de cet homme sur elle, dans le lit juste derrière la porte qu'il réparait. Elle était debout, nue sous sa serviette, ne sachant quoi dire.

— *You can try*, lui proposa Syd.

Il actionna la poignée, ferma la porte à clé, la rouvrit pour lui montrer qu'elle était réparée. Léto essaya à son tour d'une main, tenant sa serviette de l'autre, le bras sur la poitrine. Voulant récupérer la clé, il lui effleura les doigts. Troublée, Léto pénétra dans la chambre. La vue du lit la déprima. Allait-elle encore s'embarquer dans une histoire sans lendemain? Elle se retourna. Syd s'était rapproché, les yeux dans les siens. Léto, embarrassée, tendit la main devant elle.

— Au revoir.

Avec les hommes, elle savait fuir ou se soumettre. Séduire, initier, elle ne savait pas. Il était alors parti. Il ne voulait pas d'elle, autrement il aurait fait quelque chose. «Quoi? se blâma Léto. T'ordonner, la cravache à la main, de te mettre à quatre pattes pour lui donner ton cul!»

Elle reprit ses aquarelles, résignée à continuer l'inventaire du lieu où elle avait connu l'amour. Comme la tristesse revenait, Léto posa papier et couleurs. Elle se dirigea vers la rivière pour regarder l'eau couler.



— Alors, la nostalgique? Ne mens pas: tu pleures depuis trois jours?

D'un geste doux, Jessy, taquine, releva le visage de Léto:

— Tu es toute jolie, lui dit-elle. Sexy, pour une fois. Je n'aurais pas dû t'écouter. Te laisser toute seule enfermée à Mango, mauvaise idée.

Elles étaient attablées au Romance Café, un restaurant français sur la plage de Méro, autour d'une bouteille de vin blanc. Léto portait une robe moulante bleue, qui dévoilait ses cuisses.

— J'ai peint. Je me suis baignée à la rivière. Je suis guérie. Regarde.

Elle sortit de son sac son carnet d'aquarelles que Jessy feuilleta distraitement. Hibiscus, bali-siers, alpinias, roses Cayenne défilaient à mesure qu'elle tournait les pages, grappes de coco, rivière, bassin d'émeraude.

— C'est lui?, demanda Jessy devant le portrait de son amant.

— Non c'est personne, répondit Léto, en lui prenant le carnet.

— OK, *don't ask*, j'ai compris, dit Jessy.

Filet de dorade, lambis, colombo de cabri faisaient la réputation de ce restaurant français.

— Tu sais que c'est un vrai paradis, Mango Cottage?

— Magique, lui répondit Jessy.

— Je ne pouvais pas lui laisser la Dominique. Tu imagines que pour une histoire d'amour foireuse, je ne remette plus les pieds ici? Eh bien non. Voilà!

— Non, nous on laisse la Dominique à personne!, renchérit Jessy en riant.

Le filet de dorade avec sa crème de citron vert était délicieux. Sur le point de finir sa tarte au fruit de la passion maquillée de crème chantilly, Jessy lui demanda :

— Et lui, là, est-ce qu'il te plairait?

— T'es folle. Arrête!, s'alarma Léto.

Jessy avait déjà fait signe à un homme – en veste blanche malgré la chaleur – de venir les rejoindre.

— C'est Dan, un ami. Il te faut un homme. La guérison c'est une chose, jouir c'est mieux.

Dan leur offrit du champagne tout en racontant sa traversée en catamaran depuis l'île de Marie-Galante jusqu'à la Dominique.

Léto, à qui un verre de vin blanc suffisait pour être grise, nota à haute voix que les pieds de Dan n'étaient pas de la même longueur. L'espadrille droite était pleine, la gauche semblait vide là où auraient dû être les orteils. Elle vérifia en tâtant avec son pied qu'elle disait vrai. Sans se troubler, Dan releva le bas de son pantalon pour lui montrer sa jambe artificielle. Léto, s'excusa, honteuse de sa maladresse. Elle se rappela que l'alcool ne lui réussissait pas, sans avoir pourtant la moindre intention d'arrêter de boire.

Elle lui annonça même un peu brusquement qu'elles allaient rentrer, sans lui dire qu'avant de retourner à Mango Cottage, Jessy la conduirait au Gumbolimbo, un bar à putes, pour écouter bachata et reggaeton. Léto était bien décidée à se remplir d'alcool jusqu'à tomber par terre, dans la robe bleue qu'elle avait choisi de porter ce soir-là, sans culotte.

♦

— On ne devait y aller que toutes les deux ! Pourquoi il est là ?, demanda Léto.

— Pour la guérison, dit Jessy comme une évidence, s'asseyant à l'une des tables du Gumbolimbo.

Dan revenait vers elles avec les bières Kubuli qu'elles avaient commandées. Il avait l'air satisfait de l'homme se voyant déjà entouré de ces deux femmes dans un lit, se disputant sa queue. Léto buvait avec application, les yeux fixés sur la piste de danse, évitant ainsi de croiser le regard concupiscent de Dan. Les couples se déhanchaient, seuls au monde. Les femmes avaient des fesses bien plus grosses que les siennes, moulées dans des shorts courts. Quand Dan l'invita à danser, Léto prétexta le besoin d'aller aux toilettes. Elle était de méchante humeur et en colère contre elle-même. Jessy avait raison. À quoi bon se déclarer guérie au bout de quelques aquarelles ? Elle n'avait fait que se vautrer dans des souvenirs. Demain, elle repartirait comme elle était arrivée, seule, prisonnière d'un chagrin d'amour, inconsolable. Demain, elle se réveillerait aux côtés de

Dan après l'amour. Dan, un homme pour lequel elle n'éprouvait aucun désir.

Après les avoir assourdis de bachata, le DJ avait esquissé les premières notes de *Natural Mystic*. Elle mourait d'envie de tourner dans les bras d'un bon danseur. Syd avait reconnu Jessy et son amie quand elles étaient entrées dans le bar, suivies d'un homme blanc claudiquant. Se précipitant aux toilettes, Léto l'avait croisé sans le voir alors qu'il s'apprêtait à les saluer. Quand elle revint, elle fut tellement heureuse de le trouver à leur table qu'elle l'embrassa sur les deux joues. À peine assise, elle leva sa bière :

— À Mango Cottage!

La bouteille cogna la table plus violemment qu'elle ne l'aurait voulu. Un silence s'ensuivit. Jessy le rompit en disant :

— Dan, fais-moi danser.

— Oui, bonne idée, ajouta Léto en se tournant vers Syd.

Dan donna la main à Jessy pour la conduire sur la piste de danse. Syd tendit la sienne à Léto et lui dit, avec un fort accent anglais, tout sourire :

— Au revoir.

Ils éclatèrent de rire. Léto baissa la tête, ramenant devant elle ses mains en prière pour s'excuser de l'avoir congédié les deux seules fois où ils s'étaient vus.

Puis ils allèrent danser.

Enlacés après seulement quelques pas, Syd et Léto s'accordaient comme s'ils n'en étaient pas à leur première fois. Elle, la tête au creux de son épaule, lui, penché, la tenait par la taille, effleurait ses hanches. Léto sentait qu'il n'osait pas la caresser. Sa main hésitante attisait son désir. Léto n'aurait eu qu'à lever la tête pour lui donner ses lèvres. Elle avait envie de lui. Elle se collait à lui dans une invitation muette. En réponse, la main plaquée au-dessus de ses fesses, il la serra contre lui. Il bandait. Léto jubilait. Ils dansaient. Elle voulait son étreinte, elle voulait aussi ses doigts timides à la caresse. Cette alternance de retenue et de douce fermeté dans la façon qu'il avait de l'enlacer la rendait folle de désir. Elle lui offrit sa bouche. Il l'embrassa. Syd avait senti depuis bien longtemps qu'elle était nue sous sa robe. Et d'après ce qu'il pouvait en juger, désinhibée par l'alcool, elle aurait pu s'allonger par terre, écarter les jambes, lui dévoiler sa fente vibrante, mouillée, oublieuse du reste du monde comme d'elle-même, entièrement vouée au plaisir, à la jouissance.

Jessy les rejoignit. Elle murmura à l'oreille de Léto :

— La guérison, enfin !

La jeune femme se tenait derrière Léto. Ils esquissèrent tous les trois maladroitement quelques pas de danse ponctués d'éclats de rire. Puis Syd s'éloigna, laissant les deux femmes s'enlacer. Il retourna s'asseoir aux côtés d'un Dan maussade, dépité. Les hommes les regardaient danser. Soudain inquiète, Léto demanda à Jessy :

— Tu ne lui as pas raconté mon histoire, au moins ?

— Dis-moi qui au monde ne s'est jamais fait larguer ?, murmura Jessy à l'oreille de Léto, tout en continuant à la faire tourner. On s'en remet, ma belle. Tu y as déjà survécu, non ?

Jessy caressait le visage de Léto.

— Oui, eh bien justement, s'exclama Léto, se blottissant dans les bras de son amie.

Jessy l'embrassa sur la joue.

— Fais-toi plaisir ce soir, lui dit-elle en la regardant droit dans les yeux, les mains tenant son visage.

Léto acquiesça avec un timide sourire et raccompagna son amie à la sortie. Dan, qui avait déjà quitté le bar, attendait Jessy dans sa voiture.

Léto s'écria, alors qu'il démarrait :

— Tu aurais pu me présenter Syd plus tôt !

— Et qu'est-ce que tu crois que j'ai fait ?, lui hurla Jessy par la fenêtre de la voiture qui s'éloignait.

Léto riait en revenant vers le bar. Debout à l'entrée, Syd l'attendait. Quand elle arriva à sa hauteur, il lui demanda :

— Mango Cottage ?

Léto resta silencieuse. Quelque chose dans son regard lui fit répondre :

— Non.

Ils firent sans un mot le trajet dans le pick-up de Syd. Il conduisait prudemment sur la route pleine d'ornières. Elle n'avait plus, comme à l'aller, la distraction du bavardage de Jessy. Le retour lui semblait interminable. Il n'y avait que le silence, les chants des bêtes de la nuit, la lune pleine dans le ciel. Léo s'agitait sur son siège.

Syd restait silencieux. Elle finit par lui toucher le bras :

— Stop pipi...

Il arrêta le pick-up dès qu'il le put. Léo s'éloigna dans la nuit. Il la suivit. Sous la lumière de la lune, malgré le signe qu'elle lui fit de se retourner, il ne la quittait pas des yeux. Alors, Léo lui tourna le dos et s'accroupit. Elle avait retroussé sa robe bleue jusqu'à la taille pour faire pipi, les genoux bien écartés afin de ne pas mouiller ses chaussures. Elle le sentait derrière elle. Elle entendait son souffle. Il se rapprocha d'elle, captivé par son cul, elle en était certaine. Elle se releva lentement, commença à baisser sa robe. Il l'arrêta, vint se coller contre ses fesses, enlaça le ventre nu. Elle aurait voulu que ses doigts glissent jusqu'à sa fente. Qu'il cherche sa douceur, sa moiteur. Qu'il lui donne *la caresse*. Syd restait immobile. Léo se retourna. Il l'embrassa, puis lui prit la main pour la ramener à la voiture. Léo suivait cet homme, trébuchant dans la nuit, s'accrochant à son bras. Ils étaient arrivés à la voiture. Elle ne pouvait se résoudre à lui lâcher la main. Lui non plus. Ils se regardaient. Une éternité plus tard, elle

l'abandonna. Ce n'était pas une décision. Ce qu'elle allait faire était de l'ordre de l'inexorable. Elle monta à l'arrière du pick-up. Là, elle s'allongea sur le dos. Là, elle enleva sa robe bleue. Là, elle écarta les jambes. Là, elle s'offrit à Syd. Il monta à son tour. Elle entendit le claquement du latex dont il recouvrit son sexe. Léto le voulait en elle. Elle l'attira. Il la pénétra avec douceur. Elle voulait sa violence. Elle souleva son bassin, s'agrippant à son cou, initiant une autre cadence. Il était dur. Elle disparaissait sous le plaisir. La puissance du désir de Syd la prenait tout entière. Il murmurait son nom à son oreille. «Léto. Léto.» Quand il lui dit: «*Don't move*», en la maintenant immobile, la chute vertigineuse qu'il avait provoquée fut suspendue. Elle pensa reprendre son souffle, retrouver ses esprits. Il n'en fut rien. Elle avait crié. Quelque chose avait cédé. Syd eut un râle. Il souleva le corps de Léto. Il la pénétra encore et encore. Elle, liquide, se répandait. Son corps léger flottait comme si le plaisir avait aboli la gravité. Léto, en apesanteur, n'avait plus de corps ni de cœur ni de tête. Elle était la lune et les étoiles. Elle était l'herbe mouillée. Elle était le bruit du vent dans le feuillage. Elle n'était plus.



Léto se réveilla seule le lendemain matin. Elle était dans une petite case en bois. Elle retrouva sa robe bleue soigneusement pliée sous un t-shirt trop grand pour elle que Syd avait laissé à son intention. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Le pick-up avait disparu. Léto percevait le son mat de quelque chose qui tombait lourdement sur

le sol. Elle se dirigea vers le bruit. Là, elle vit la voiture de Syd, chargée de cocos.

— Syd ? s'écria-t-elle, une pointe d'inquiétude dans la voix. Il lui souhaita le bonjour en riant, caché très haut dans les palmes d'un cocotier.

Une grappe de coco tomba non loin d'elle. Elle sursauta. Syd, souriant, agile, descendit de son cocotier, assuré par une corde. Léto, timide, les bras croisés sur la poitrine, se laissa voler un baiser. Plein d'entrain, Syd lui prépara un coco à boire.

Pour meubler le silence, après qu'ils eurent bu, elle lui demanda :

— Ça va ?

— No !, dit-il en éclatant de rire. Il affûtait son sabre pour couper en deux les noix de coco.

Elle ne put s'empêcher de sourire en pensant à sa question. Ils avaient fait l'amour toute la nuit. Elle était dans le plus beau jardin tropical qu'elle ait jamais vu, avec un homme jeune, beau, vigoureux, qui lui tendait la moitié d'une coco. La chair en était délicieuse. Syd, voyant son regard se tourner vers la rivière, lui dit :

— *Taberi River. Taboui for the Tainos. Home.*

Sentant se profiler la peur de Léto, il étouffa dans un baiser les mots qu'elle voulait mettre entre eux, puis l'entraîna vers la rivière. Il plongea nu dans l'eau aux éclats de soleil, invitant Léto à faire de même.

Il murmura qu'il l'avait vue pleurer dans cette même rivière, trois jours plus tôt. Il pointa un

doigt vers elle, mimant ses pleurs avec les poings sur les yeux comme ferait un enfant. Il la fit rire.

Il l'assit sur une grosse pierre oblongue au milieu de la rivière. Son regard ne laissait aucune équivoque. Il la désirait. Le corps à moitié immergé, Syd caressa les jambes de Léto. Il lui massa les pieds. Elle éclata de rire, chatouilleuse. Puis elle se détendit, s'allongea sur la pierre, bien heureuse de le laisser faire d'elle tout ce qu'il voudrait. Léto ferma les yeux, bercée par le chant de la rivière. Syd vint entre ses jambes. Elle sentait sur sa fente son souffle chaud. Il soufflait doucement sur son sexe, lapait à petits coups de langue de chaton son intimité. Léto ne voulait qu'une chose : sa bouche vorace. Il la tétait comme un fruit goûteux. Elle n'osait se mettre sur ses coudes pour le regarder. La pierre était si dure. Elle le fit pourtant. Il lui souriait, heureux. Elle eut envie de poser ses lèvres, sa langue sur la cicatrice au bas de son œil droit comme pour l'effacer. Syd lui demanda de se retourner. Endolorie par la position qu'elle avait tenue jusqu'ici, Léto s'allongea, le ventre contre la pierre. Syd lui ouvrit les jambes. Il avait l'attitude d'un photographe disposant son modèle pour une prise. Dans la posture d'une étoile de mer, Léto se disait qu'elle aimerait bien sa bouche encore, avec une douceur telle qu'elle s'endormirait ainsi sous le soleil. Syd admirait la négresse nue, étalée sur la pierre au milieu de la rivière. Il semblait vouloir fixer dans sa mémoire la courbe de ses fesses, le creux de ses reins, le renflement de son sein contre la pierre. Léto lui souriait. Alanguie. Elle voulait sa bouche encore. Comme s'il avait entendu son désir, Syd vint se placer

derrière elle. Léto s'agrippait à la pierre, avec la sensation de manquer de souffle. Syd ne lui laissait pas de répit. Elle ne voulait pas jouir, pas encore, pas comme ça. Elle tenta de se relever. Mais Syd n'avait aucune intention d'arrêter, il fouillait sa négresse. Il ne s'arrêta que quand le liquide précieux qu'il cherchait coula de sa fente. Il s'éloigna alors, pour reprendre une photographie imaginaire de Léto allongée sur sa pierre de rivière, terrassée par le plaisir. Syd prendrait plus tard sa croupe insolente. Il ferait de Léto, avec une douceur infinie, sa déesse de l'eau. Pour l'instant, il l'embrassait éperdument. Ils savaient tous les deux qu'elle reprendrait le bateau dans quelques heures.

DEDANS ET DEHORS

Silex

Les voix, le raclement des pieds, des sièges, des gorges, s'éteignent doucement. Ne reste que le vent, dévié partout par les feuilles d'arbres non identifiés. M'accompagne un rien de mélancolie. Un petit rien, doux d'abord, mais irrémédiablement acide. Je cache touche par touche, ombre après ombre, ce que j'ai donné à apercevoir. La voix, qui s'échappe parfois des tonalités les plus basses. Le regard fuyant, des orbites affolées.

Le creux de la poitrine, qui n'a de creux que le son qu'il émet quand enfin on approche des côtes, me pèse. Dessus, mes fantasmes. Les images immaculées de ces territoires qui accueilleraient enfin mes contours. Le souffle, facile, fluide, soulèverait ma tête légère et planterait mon regard droit dans l'avenir. À travers les souvenirs, les trous d'air sous mon cœur. À travers la respiration brisée ou les doigts qui débordent, débordent, débordent... À travers toi... et vous.

Tout ça s'effondre entre mes poumons lorsque le silence se fait. C'est brutal, mais les années parcourues à casser les automatismes me rassurent. Certains instants me reviennent. Ils remontent les interstices en de folles caresses. Ils traversent ce champ de bataille pour m'atteindre. Ça va aller. Rien ne cède malgré les chutes répétées.

Quelques jours plus tôt ou plus tard. Je tends la main vers un corps. Souple comme de la crème, et ma main le traverse. Avant que mes phalanges ne relaient cet échec, ma peau est déjà proche... sans que rien ne s'éteigne ou ne meure. *Je* et ce corps glissent dans une faille hantée, rouverte par la peur.

Quand la terreur n'est que ce point minuscule et lointain, ce corps, qui est tellement plus qu'un corps, me rencontre. Alors lui et moi parlons un langage lumineux. Dans lequel les mots écartent les organes pour en extraire des possibles, par poignées d'infini.

Mais, hors de ce gouffre vivant, ma main s'est arrêtée. La peur s'est déployée comme un mur. Mes yeux s'ouvrent et me bousculent pour me remettre en mouvement. Ce jour-là, j'ai rabattu ma peau et mes rêves. Alors, *je* a repris cette forme malhabile, résistant pour ne pas être anéanti par son histoire, par toi, par vous.

Un après-midi d'automne, quelqu'un entre mes bras crie... En une fraction de seconde, j'oublie tout ce que je sais. Dans l'enchevêtrement de nos masses, il n'y a plus aucun espace. Le cri court,

frisson irrépressible, de ses os aux miens. Ce n'était pas magique, ce n'était pas l'évidence de la collision. Ce n'était pas le destin. Mais, le contact inattendu de deux forces, de deux personnes entraînées à ne croire en rien, à ne surtout rien attendre. Les poings et les dents serrés, c'était l'espace à construire.

J'ai gardé nos membres scellés, jusqu'à étouffer ses tremblements et les miens. Et, sans rien attendre, il fallait recommencer. Répéter jusqu'à user la surprise. Chaque fois, le fracas. Puis, la dépendance. Des marches sur lesquelles on finit par s'écrouler.

Un hiver comme tous les autres. La neige n'estompe rien. Le froid apporte avec lui une excuse à l'indifférence. Démarche rapide, tête baissée. La solitude se recouvre d'un discours sur la solitude. Alors j'ai honte. Je mens. Je souris. Je charme.

Les immeubles prétentieux filent, mais retiennent entre les moulures un air protégé. On chuchote. On ouvre et ferme des portes avec délicatesse. Je voudrais déjà partir. Je saisis mon courage par la nuque et manque de l'asphyxier. J'enfonce mes ongles, et elle me force.

Je mens encore. Ouvre et ferme des portes avec soin. Je marche face au vent pour que le givre me délivre. Ma vue se brouille et les empreintes s'effacent dans le silence matinal. La gêne entre mes jambes reste.

Pourtant, je savais que ce courage n'était qu'une brique creuse, façonnée dans l'espoir ironique d'un voyage astral. À condition que ni

celle là-haut, ni celle d'en bas, ne se retrouvent jamais. C'est alors le début d'une course-poursuite désespérée.

C'est un matin tendre aux reflets sombres.
Elle me dit :

*Regarde-moi..C'est tout ce qu'il me reste.
Le théâtre à bascule qui me porte me blesse.
Et ne me laisse que l'ombre d'une carcasse.
La silhouette d'un quotidien rongé à l'acide, à
l'ascète.
Et l'aigreur de ces journées forgées à l'austère.
Et l'espoir ?
Regarde-moi.
L'amer ment mal.
Seule, à quelques minutes de ta peau.
Je t'attends.*

Alors, je ferme les yeux. Tant pis. Je garde sa paume contre ma paume et me démetts l'épaule pour épouser les angles les plus audacieux, les plus intimes. Nos écorces se giflent et se soudent. Puis s'arrachent et se séquestrent. Protégées seulement par le souffle chaud qui fuit en sifflant un air que je reconnais. Je ressens.

Une autre de ces nuits... Des clavicules à l'aine à peine désencastrée, les cellules vibrent dans un douloureux désordre. Les doigts, recroquevillés pour retenir, sont ankylosés depuis longtemps. Si je tire, ça casse, c'est sûr. Le sang n'est qu'un lointain souvenir. Mais le cœur bat encore. La chaleur resserre son étreinte. L'autre devient l'autre dans un sursaut de panique. Les réflexes me reviennent, fidèles, quand j'échappe à ce qu'il

y a de toi, de vous, dans cet autre. Je ne me laisserai plus jamais sombrer dans l'impuissance.

D'abord. Une journée pluvieuse. Le bord des lèvres est noyé, tronquant les sourires en de pauvres grimaces. Je regarde les barreaux liquides de ma cage se régénérer contre les vitres. Je peux le faire. Je me suis fondue dans cette histoire en priant pour qu'elle m'avale, me digère et m'expulse, changée. Rien. Je tourne en rond les années passées à ma poursuite. Je ne trouve aucune issue à l'incapacité de mon être à se glisser sans souffrir dans ce conte immémorial. Je capitule. Je laisse faire le temps, la répétition, l'oubli. Si les autres y arrivent... Alors, en attendant le dé clic, je lui écris...

Pose tes mains là

Pose tes mains là où tes yeux me voient de sens

Desserre les dents sur le silence

Qui stagne entre nos draps secs et rances

Pense aux plis profonds et complexes là où les articulations grincent et se coincent

Et surtout s'évitent, s'esquivent, s'écartent et s'éloignent

Pose tes mains là

Pose tes mains là comme on s'enferme

Tu me tiens

Je t'aime, tes mains là

Et c'est mieux pour nous.

J'avais quatorze ans et puis cinq ans quand toi, et puis vous, m'avez muré dans le silence. L'accroc dans l'enfance paraît d'abord invisible. Très vite, c'est un mystère qui me rend unique,

privilegiée, différente. Du haut de mes douze, dix, treize ans, j'ai le contrôle. Je crois avoir le contrôle. Je vous détiens comme un secret.

J'ai parfois des envolées cardiaques, mais je n'ai jamais peur. Pas encore. Je circoncis, réduis, remise. Toi et vous, êtes inoffensifs. Je suis le verrou. Plus tard, je décide de sortir, de laisser là ma peau trop jeune et de dessiller mes yeux pour voir enfin. Avec toi, j'avais les yeux fermés, avec eux, j'étais dans le noir. C'est simple... je contrôle.

J'arrache les liens là et là, je découpe les coutures, ouvre le verrou pour m'en aller. Les liens me laissent la peau à vif, brûlée. Les petits claquements des ciseaux sur les fils résonnent comme de la désapprobation à mes oreilles. Dehors, rien ne m'attend. Mes yeux, calcinés, ne savent pas me dire où je suis. Cette nuit-là, sans certitude et sans repère, dans un brouillard lancinant, je commence un voyage. Parfois dehors, parfois dedans. Sans aucun moyen de le savoir.

Entourée de sirènes qui n'ont à la bouche que ce récit magique, attirant mais rigide, dont je ne comprends que trop peu de mots. J'ai marché, couru, en silence la plupart du temps, sans trouver l'espace dans ce conte pour y glisser mon histoire. Histoire dont chaque parcelle de ma peau et chaque élan de mes muscles se souviennent, avec les couleurs acides que mes yeux perçoivent encore.

Je ne veux pas qu'elle s'introduise

Mes seins trop durs à force d'être frottés

Mes seins trop durs à force d'être serrés... serrés

Ses réflexes laissent courir ses mains
Sous la bande rugueuse qui me contraint...
contraint
Contrainte... «J'aime être contrainte»
La phrase fuse d'une bouche à l'autre, diffuse
Et je ne sais plus rien d'autre
Qu'un torse découpé à la langue
Un ventre peint à la salive,
Et plus bas, une lubrification active
Captive... «J'aime être contrainte»
La phrase fuse et s'ensuit une phase confuse
Où les membres se heurtent d'un corps à l'autre
Et je ne vois rien d'autre
Qu'une nuque tachée
Qu'une fesse marquée
Qu'un coude léché
Liquide séché sur une cuisse chevauchée
Cheveux lâchés et doigts qui fouillent
Mais... Je ne veux pas qu'elle s'introduise
Entre les omoplates
Coulée froide d'une lame aux coudées franches
Bouffée fraîche sous le tissu tranché
Mes seins trop durs à force d'être pincés
Mes seins trop durs à force d'être pressés...
pressés
Précipitation de sa bouche contre mes tétons
persécutés
Et déjà, je n'entends plus rien d'autre
Que les cris de la chair sous la paume
Que le chuchotement du cuir contre le cuir
Que le rire liquide de la silicone branlée
Et les aigus grinçants d'un crâne rasé

*Entre les omoplates
Et jusqu'aux lèvres ouvertes
Les morsures écloses
Le poids chasse l'air
Poumons vides
Yeux pleins d'étoiles ivres
Gorge étranglée, au bord du vertige
Sang retenu. Sans retenue. Le sang retenu
Dans mon crâne mime des coups
Ses mains bougent par à-coups
Mes reins accusent le coup
Mais... je ne veux pas qu'elle s'introduise
Et même émerveillée
Et même si elle me dit qu'elle m'aime
Et mène le jeu entre mes jambes
Je ne veux pas qu'elle s'introduise.*

Même aujourd'hui, quand des doigts jouent à lever des frissons dans mon dos, je ne suis jamais certaine d'être dehors ou dedans. Quand un poids vient se caler, doucement, contre mes hanches, parfois ma gorge se noie.

J'entends encore, de temps en temps, ce conte rabâché dans lequel on force le plaisir à se contorsionner. Je l'entends toujours et je n'ai pas de regret ni d'amertume, quand j'imagine qu'il parle de toi, de vous, mais pas de moi.

De mon côté, mes yeux vrillés par la lumière m'aident à construire un monde halluciné. Les sons y vivent, la peau n'est pas que de la peau, les organes s'y inventent, s'y transforment par la parole. Recréer n'est pas recopier.

Ce paysage s'est construit sur le chemin. J'y ai eu peur... furieusement. J'ai tranché dans ma chair sans rien y retrouver. Et puis, j'ai appris, en filant bras ouverts face à la pente. Je suis tombée. Et comme je respirais encore, je me suis relevée. Je me suis assise, longtemps. Et parce que le monde me portait toujours, je me suis relevée. Plus puissante.

CAFÉ NOIR SANS CRÈME

Nathalie Etoke

La télévision était éteinte. La lampe sur pied diffusait une clarté ocre et douce qui voilait la salle de séjour. Allongée sur son canapé d'angle noir en cuir, Keisha appréhendait le vendredi soir. Elle avait abandonné son verre de vin blanc sur la table basse. Une inquiétude mêlée de renoncement réveillait des envies réduites au silence pendant la semaine. La solitude qui creusait son corps et son cœur remontait à la surface. Le rythme effréné de la vie d'avocate spécialisée en droit boursier arrivait à un point mort. Par habitude, Keisha ramenait des dossiers à la maison. Travailler jusqu'à trois heures du matin puis s'écrouler de sommeil, le stratagème échouait pitoyablement. Sans qu'elle y consentit, un feu intérieur se ravivait. Keisha voulait s'abandonner aux caresses de l'homme café, vivre des petites morts, des moments d'éternité. Son désir inassouvi la consumait. Elle se confiait moins à Nia,

Amiri et Ayana. La trentaine finissante, elles avaient échappé in extremis à la catégorie *Femme noire de plus de quarante ans, malheureuse en amour, mais épanouie sur le plan professionnel*. Trois ans déjà que Nia s'était mariée avec Ahmad, ils avaient une fillette de six mois. Amiri et Miles vivaient ensemble depuis cinq ans. Après l'échec de plusieurs fécondations in vitro, le couple cherchait activement une mère porteuse. Ayana et Drew ne comprenaient pas cette obsession. Ils avaient convolé en justes noces le mois dernier et s'étaient promis de ne laisser aucune descendance. Être noir dans un monde blanc obligeait l'individu à mener des combats perdus d'avance. Infliger un tel destin à un enfant était un crime. Keisha enviait ses amies. L'époque du «je jouis donc je suis» était révolue. Les aventures d'un soir, elles s'en souvenaient sans nostalgie. À mesure que Nia, Amiri et Ayana bâtissaient des relations solides, Keisha s'était repliée sur elle-même. Son existence devint insipide. Elle commença à se priver de sexe.

Ses acolytes lui avaient pourtant conseillé de s'adapter à l'homme de l'instant présent. Toutes étaient passées par là. Rien de plus facile à trouver le vendredi soir. Ce type masculin rôdait dans les boîtes de nuit et les bars lounge situés au cœur de Manhattan. Harlem était exclu du périmètre érotique. Les trois femmes habitaient le quartier. Elles auraient pu se retrouver nez à nez avec un Jamal au coin de la rue ou à la station de métro. Il aurait voulu faire un brin de causette, improviser une sortie alors que l'intérêt passager pour le spécimen résidait entre ses jambes. Âgé

de vingt-cinq à trente-cinq ans, le Jamal présentait tous les attraits du *highly fuckableman*. Il prenait sa manucure et sa pédicure au sérieux. Rasé de près et soigneusement coiffé, son niveau de conversation limité était sa plus grande qualité sur le moment. Cet homme passait des heures à la salle de gym. Fesses, bras, abdos, jambes, tout était ferme, pas un bout de gras. Ses beaux habits cachaient un corps qui ne demandait qu'à être dévêtu. La marque déposée du Jamal : un sourire radieux qu'il dégainait pour signifier sa disponibilité. Les galipettes sans lendemain agrémentaient les fins de semaine. Le dimanche, Keisha, Amiri, Nia et Ayana se retrouvaient chez Sylvia pour le brunch. Elles en profitaient pour partager les détails délirants de la nuit d'amour. «As-tu eu de la chance hier soir?» Cette question servait de préalable à des conversations classées X. Keisha se rappelait ces années de jeunesse avec amertume. Les rencontres préméditées entre deux nudités prétentieuses avaient perdu leur saveur d'antan. Le jeu de séduction grotesque, les déhanchements suggestifs sur fond de dance-hall ou de R&B, tant d'efforts calculés pour se retrouver à l'horizontale. Rien que d'y penser l'épuisait. C'était pathétique. Keisha avait besoin de lâcher prise, d'expulser cette tension intérieure qui l'empêchait de dormir. Un Jamal aurait réglé de manière temporaire un problème permanent. Nia lui avait suggéré de sélectionner un garçon de joie sur un site réputé. Elle avait réfléchi à la proposition pendant un mois. S'offrir les services d'un jouet sexuel à l'apparence humaine, pourquoi pas ? Elle y avait renoncé. Le procédé avait

un je-ne-sais-quoi de déprimant et d'irréel. Comme ces personnes qui s'astreignaient à un régime draconien sur une durée assez longue, Keisha craquait. Une fringale sexuelle incontrôlable s'emparait d'elle.



L'abstinence faisait se faner la féminité. Keisha le savait. Elle le voyait tous les matins devant son miroir. La lumière qui émanait de son être avait disparu. Sa manière de parler, de rire, de se mouvoir, de s'habiller, tout avait perdu de son éclat. Sa beauté était fade, complètement éteinte. Bien qu'elle refusât de se l'avouer, Keisha souffrait d'orthorexie. En dehors du travail, sa vie se focalisait sur l'exercice physique et le contrôle de son alimentation. Tout le reste était mort. Faute d'un homme à temps plein ou à temps partiel, il y avait la masturbation et les gadgets pour adultes. Ces autres possibles du plaisir, Keisha les qualifiait de travaux forcés. Elle admirait les amazones du nouveau millénaire qui étalaient leurs exploits sur la blogosphère : «Aucun homme ne peut rivaliser avec mes jouets», «Qui a besoin d'un homme aujourd'hui?», «L'orgasme sans le toucher masculin? Oui, c'est possible. J'atteins le nirvana tous les jours. Lisez mon aventure et libérez-vous de l'hétéro-patriarcat!» Keisha aimait le sexe en duo. Un homme se prosternait devant sa fine membrane. Acrobatique, audacieuse, sa langue se faufilait dans les arcanes du clito qui frémissait d'excitation, d'impatience. Prisonnier d'une épaisse solitude, le plaisir se réfugiait dans des rêves qui tournaient au cauchemar. La routine,

le manque et la privation remplissaient une existence anémique. Keisha s'imaginait blottie contre la poitrine accueillante d'un mâle au pénis plein d'envie. Fidèle à ses habitudes, elle fumait un peu d'herbe pour atténuer la douleur du désir insatisfait. Son corps se rebella ce soir-là contre la tentative d'engourdissement. À bout de nerfs, elle se leva, puis se dirigea vers la cuisine. Il ne lui restait plus qu'à boire un café noir sans crème. Dix minutes plus tard, elle s'installa de nouveau sur le canapé, coupa la lumière, savoura sa boisson chaude. Des visages commencèrent à défiler. Jay. Keyon. Shawn. Kendrick. Nathan. James. Éric. Ishmael. Tout allait bien, sauf le reste.



Dix ans plus tôt, Keisha avait quitté Washington, D.C. pour New York City. Les nouveaux départs la rendaient mélancolique. Choisir entre ce qu'il fallait garder ou jeter, la tâche était ardue. Elle avait du mal à faire le tri dans ses affaires. Chaque objet évoquait un souvenir, une personne, un moment particulier de son parcours, des joies, des souffrances, des regrets. Ranger sa vie dans des cartons, Keisha en était incapable. Elle avait contacté une compagnie de déménagement qui s'était chargée de tout. Ishmael faisait partie du trio de bras musclés qui avait débarqué un matin de juillet au pied de son immeuble. À peine étaient-ils arrivés dans son appartement que Keisha s'était empressée d'indiquer où placer son canapé d'angle en cuir, suspendre son écran plat, installer son lit, monter sa bibliothèque, mettre ses valises, etc. Pendant qu'elle dictait

ses exigences, Keisha avait dévisagé Ishmael, qui avait répondu par un sourire en baissant les yeux. L'ayant écoutée avec attention, les déménageurs s'étaient mis au travail. Un va-et-vient incessant entre le camion garé dans la rue et l'appartement situé au premier étage avait commencé. Debout près d'une fenêtre, Keisha les observait. Elle entendait des rires et des phrases en sourdine : « Ah ah, Ishmael, la dame en pince pour toi. Elle est chaude, chaude, chaude ! Tu ne voudrais pas sentir la chaleur de son corps contre le tien ? À ta place, je n'hésiterais pas. » Ishmael n'écoutait pas ces paroles grivoises. Les températures estivales étaient accablantes. Imbibé de sueur, son marcel s'agrippait à son torse. Il laissait transparaître une poitrine ciselée, des abdominaux à zéro pour cent de matière grasse et des biceps galbés. Avec ses yeux bridés et son crâne tondu, Ishmael avait un faux air de Tyson Beckford. Keisha sentit monter en elle une convoitise gênante. Sa chair s'affolait. Elle fila dans la cuisine, se rua sur une tasse de café, retourna se poster près de la fenêtre. Le regard fixé sur l'allure et les gestes d'Ishmael, Keisha buvait avec avidité. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, il abritait une arme de séduction massive entre les jambes. Keisha se faisait un film en vitesse accélérée. Le déménageur voyageait entre ses reins. Il lui caressait les seins, l'embrassait en la pénétrant. Une voix interrompit le fantasme :

— Où dois-je poser ces cartons ?

Elle tressaillit, puis replongea dans son monde imaginaire. Ishmael répéta sa question :

— Miss Jackson, où dois-je poser ces cartons ?

Les paroles de l'homme demeuraient inaudibles. Pleines de sensualité, ses lèvres en mouvement hypnotisaient Keisha. Elle s'engouffra dans une rêverie dont elle eut du mal à sortir. Le déménageur logeait sa langue dans le creux de ses envies. La succion de la fine membrane déclenchait un plaisir immédiat.

— Où dois-je poser ces cartons ?, insista Ishmael.

— Euh... Excusez-moi, j'étais perdue dans mes pensées... Là-bas, près du réfrigérateur, ce sera parfait.

Derrière son air réservé, Ishmael éprouvait lui aussi une forte attirance pour Keisha. Elle correspondait à un profil de femmes noires qu'il croisait souvent dans le cadre de son travail. Médecins, professeurs d'université, cadres supérieurs, elles avaient entre trente-cinq et quarante-cinq ans. Ce qui était apprécié au plan professionnel, on l'exécrait dans la relation sentimentale – trop d'autorité, trop d'indépendance, une incapacité à donner à l'homme la place qu'il méritait. Célébrées dans leur métier, ces dames recevaient des récompenses honorifiques qu'elles ne partageaient avec personne. Après les mondanités qui seyaient à leurs exploits, elles prenaient d'assaut la chambre à coucher, s'empiffraient de brownies ou de glace, pleuraient parfois à chaudes larmes. Ishmael ne résistait pas aux fragilités des femmes fortes. Il y avait dans leur regard une anxiété inavouée que l'on prenait pour de l'assurance,

un mélange de réserve et d'audace. Ishmael avait eu des relations inabouties avec des femmes de cet acabit. Son statut social n'était jamais à la hauteur de leurs attentes. Bien qu'il fût à l'écoute, attentionné et amoureux, aucune de ses partenaires n'avait accepté sa demande en mariage. Une professeure de sciences politiques lui avait confié qu'elle n'aurait pas pu le présenter à sa famille ou à ses collègues. Il n'avait ni la culture appropriée ni les codes nécessaires à une intégration réussie.

— Madame, nous avons assemblé vos meubles. Votre lit a été endommagé pendant le transport. Il faudra contacter la compagnie et vous serez remboursée. Merci pour votre généreux pour-boire. Mes collègues m'attendent en bas. Pouvez-vous signer le bon de livraison ?

Sans le savoir, Ishmael venait de lui tendre une perche qu'elle saisit sur-le-champ.

— Je m'installe à New York. Je ne connais personne dans cette ville. J'ai besoin d'aide. Pourriez-vous m'accompagner chez Ikea ? Il me faut un autre lit. Je vais louer une camionnette que vous conduirez. J'en profiterai aussi pour me procurer une table de nuit, une lampe de chevet, des étagères et un bureau. Vous serez bien payé.

Sans hésiter une seconde, Ishmael répondit oui. C'était une aubaine. Il avait aussi d'autres idées en tête.



Acheté le week-end suivant, le lit fut testé le soir même. La gêne initiale avait disparu au cours du trajet. Ishmael avait préparé une série de morceaux où se déployaient les subtilités du discours amoureux. Il avait commencé par *If This World Were Mine* suivi de *Tired Of Being Alone*. Il fit jouer *Let's Get It On* en dernier. De temps en temps, Ishmael jetait des regards furtifs à son rétroviseur pour jauger les réactions de sa passagère. Au départ, elle dodelinait de la tête en murmurant les paroles. À mesure que les chansons se succédaient, ses yeux s'étaient gorgés de tristesse. L'entrain initial avait disparu. Keisha sortit de son sac des lunettes de soleil qu'elle posa sur son nez avec précipitation. Ishmael baissa la musique. Ses choix musicaux avaient sans doute contrarié Keisha. Paniqué, il entama la conversation pour détendre l'atmosphère :

— Ah des chanteurs comme ça, on n'en fait plus!

Keisha acquiesça en esquissant un sourire coincé. Elle ajouta :

— La période soul ne reviendra plus. C'est terminé!

Ils parlèrent aussi des années 1980. Michael Jackson était hors catégorie. Keisha évoqua l'énergie sexuelle de Rick James et de Prince. Ishmael mentionna *Give It To Me Baby*, *Super Freak*, *Kiss* et *Do Me, Baby*. Alors qu'il sélectionnait ce morceau sur son iPod, Keisha le stoppa dans son élan. *Do Me* commençait lentement, puis montait en intensité. Le falsetto se transformait

en cris de jouissance. Il y avait aussi un dialogue intime. Gémissements extatiques et mots d'amour s'entremêlaient. Simulés ou pas, les orgasmes de Prince provoquaient des sensations pénibles. Les rares fois où Keisha avait écouté cette chanson en solo, une frénésie stérile s'était ajoutée à la frustration initiale, amplifiant ce besoin de sexe qui la contraignait à se coucher en chien de fusil. Les mains serrées entre les cuisses, elle se tortillait péniblement. Les frissons du désir devenaient des convulsions d'agonie. Comme un condamné à mort qui s'accrochait à la corde nouée autour de son cou, Keisha se débattait avec elle même. Ses seins se raidissaient, son clitoris se contractait, une rosée délicate commençait à humidifier ses dessous. Son corps s'excitait dans le vide.

En prenant de l'âge, elle s'était enfermée dans le célibat. Chaque personne trouvait dans les bras du compagnon d'un après-midi, d'un soir ou d'une vie, quelques moments d'éternité qui rendaient l'existence supportable, attrayante, captivante. Aussi éphémère fût-elle, l'étreinte répondait à un cri intime. La simple mécanique des engins sexuels, des hormones et des pulsions ne suffisait plus à expliquer le bien-être qu'elle ressentait au contact de l'autre. Keisha avait consommé l'homme café pour échapper au désespoir et à la dépression. Elle n'allait pas révéler ses vulnérabilités à une personne qu'elle venait à peine de rencontrer. Surpris par son rejet sans appel de *Do Me, Baby* Ishmael se rabattit sur *King Of Sorrow*. Il ne savait pas que cette chanson était la bande-son de ses ruptures amoureuses. *And all of these remnants of joy and disaster. What am*

I supposed to do? En voiture ou dans sa chambre à coucher, Keisha l'écoutait en boucle. Au bout de six à douze mois, le chagrin s'estompait. Elle rangeait le CD dans un tiroir. Quelque peu agacée par le choix d'Ishmael, Keisha écouta Sade sans rien dire. Le brave homme faisait de son mieux pour la séduire. Ce petit manège la divertissait.

De retour à l'appartement, Ishmael se mit au travail. Il y avait dans ses gestes de l'agilité et de la précision, une attention méticuleuse portée aux détails. Si ses mains étaient aussi adroites et gracieuses sur des planches de bois, quel sort réserveraient-elles à son corps? Une envie soudaine de café prit Keisha. Lorsqu'il fut prêt, elle imposa une pause à Ishmael. Assis autour de l'îlot central de la cuisine américaine, ils ne pouvaient plus s'éviter du regard. Ishmael se jeta sur la cafetière et servit Keisha. Il craignait d'être maladroit. Silencieuse, Keisha l'observait avec insistance. Il s'empressa de lui demander si elle mettait du sucre ou de la crème dans son café. Cette question banale sonna comme une invitation à des jeux coquins. Ishmael avait un timbre suave à la Barry White. Tout ce qu'il disait portait l'estampille du désir. Avec une pointe de malice, Keisha répondit :

— Mon café, c'est comme mon homme idéal. Je l'aime noir sans crème. Parfois avec un peu de sucre.

Ils éclatèrent de rire. Ishmael se leva, se rapprocha de Keisha. Il la souleva de son tabouret, la plaqua contre le mur en claquant sur ses lèvres un baiser vorace. Ils s'embrassèrent en se

frottant l'un contre l'autre pour accentuer l'agréable commotion qui se propageait dans leur corps. Un enthousiasme soudain prit possession de leurs mouvements. Ishmael glissa ses mains à l'intérieur du corsage de Keisha et déchira son t-shirt d'un coup sec. Elle ouvrit la fermeture éclair de son jean, qui n'opposa aucune résistance. Ils se retrouvèrent lui en caleçon, elle poitrine nue. Ishmael la prit dans ses bras, s'avança vers la chambre à coucher. Ils s'allongèrent sur le lit qu'Ishmael avait à peine fini de monter. Il n'y avait aucun drap dessus. Couchée sur le dos, Keisha appréciait le toucher exquis d'Ishmael qui lui léchait les tétons, le ventre, puis le nombril. Il déboutonna son bermuda en jean, se débarrassa de sa petite culotte, caressa son clito avec l'index. Keisha sentait des bouffées d'émotions se bousculer en elle. Ishmael lui murmura à l'oreille :

— Je vais prendre soin de toi. Laisse-moi faire.

Keisha obéit. Qu'un homme s'occupât d'elle, tel était son vœu le plus cher. Il se faufila entre ses jambes. Sa bouche effectuait un mouvement de succion soutenu, aspirait les petites et les grandes lèvres. Sa langue titillait le clito. Les gémissements étouffés se muèrent en cris stridents. Keisha changea de position. Elle fléchit les jambes, souleva le bassin. Son sexe s'écrasait contre les lèvres d'Ishmael. Il coinça sa langue en mouvement dans un volcan. Keisha remuait les hanches de bas en haut. Plus elle éprouvait du plaisir, plus elle accélérail. Son corps se crispait et se détendait. Après un quart d'heure de friction, la fine membrane se relâcha. Une ivresse des

sens transporta Keisha hors d'elle-même. Vidée de cette angoisse qui l'obligeait à tout contrôler, elle trempa la poitrine d'Ishmael de larmes. Keisha était émue. Elle avait lâché prise. C'était la première fois que cela lui arrivait. Keisha savait comment son corps fonctionnait. Elle avait eu des relations sexuelles mécaniques qui s'achevaient par des giclées de bonheur entre les cuisses. D'habitude, lorsqu'elle atteignait les sommets du plaisir, la chute était brutale. Un léger désintérêt troublait l'atmosphère. La pénétration intervenait plus ou moins vite selon son humeur. Keisha n'était pas vaginale. Le frottement des corps lui procurait une sensation agréable, sans excès. La fellation, elle la réservait aux hommes dont elle était amoureuse. Autrement, lorsque le Jamal avait joui, elle l'expulsait sans autre forme de procès. Dépit, un Jamal qu'elle avait jeté dehors en caleçon lui avait crié : « Tu me traites comme si j'étais une prostituée ! » Avec Ishmael, ce fut différent. Keisha voulait caresser son pénis avec sa langue, s'endormir puis se réveiller dans ses bras, boire du café avec lui à l'orée du jour. Pourquoi ? Elle le connaissait à peine. Était-ce sa virilité enrobée de douceur, d'humilité, de générosité ? Ishmael s'inquiéta de voir Keisha en larmes. Elle le rassura. Tout allait bien. Il la serra fort contre lui sans se soucier de son érection qui rendait l'âme.



L'alarme du iPhone retentit. Keisha sursauta. Un soleil aveuglant l'éblouit. Elle avait oublié de tirer les rideaux. Il était sept heures du matin. Point d'Ishmael dans les parages. Elle était seule.

L'incantation nocturne d'un ex, le rêve, la mémoire, c'était donc tout ce qui lui restait. Le volcan qui sommeillait se réveillait en fin de semaine. Keisha aurait voulu le comprimer à jamais, se débarrasser une fois pour toutes de cette partie d'elle-même qui refusait de mourir. Vendredi soir, personne ne l'attendait. Elle avait rendez-vous avec ses envies, ses peurs, ses frustrations. Cette solitude était atroce.

BANDE SON

Marvin Gaye et Tammi Terrell, *If This World Were Mine*

Al Green, *Tired Of Being Alone*

Marvin Gaye, *Let's Get It On*

Rick James, *Give It To Me Baby ; Super Freak*

Prince, *Kiss ; Do Me, Baby*

Sade, *King Of Sorrow*

TA BOUCHE SUR MON ÉPAULE GAUCHE

Marie Dô

Tu vas glisser dans le sommeil et son oubli, ta bouche collée sur mon épaule gauche. Je chuchote ton poème favori. Baudelaire nous berce, complice de nos nuits enfiévrées comme de leur apaisement ; *Par-delà le soleil, par-delà les éthers, par-delà les confins des sphères étoilées, mon esprit tu te meus avec agilité et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde, tu sillonnes gaiement l'immensité profonde avec une indicible et mâle volupté...* Un prénom masculin jaillit de tes lèvres inconscientes, celui d'un être existant ou le rappel d'un des multiples personnages en gestation que tu abrites ?

Paris au mois d'avril. Une pluie lancinante, hivernale. Une petite salle de théâtre montmartroise sans velours rouge ni fioritures. À l'affiche, un monologue d'une heure trente joué par un comédien dont le nom ne me dit rien. L'amie qui m'accompagne est une connaissance du metteur

en scène, qui nous a laissé deux places à l'entrée. Je grelotte dans la salle parmi d'autres corps transis. Crissements de nylon, froissements des doudounes et parkas d'hiver expressément ressortis, éternuements et toux compulsives, un sale début de printemps. Le noir se fait dans la salle. La bande-son humaine se tarit. Une longue silhouette fleurit sur le tapis de scène dans un halo de lumière blanche; un homme de dos vêtu d'un manteau anthracite cintré à la taille, très grand, très mince, affûté comme une lame dans le décor minimaliste, un écrin de cloisons noires en bois brut. Cheveux blancs ou blond clair sur la nuque. Mains dans les poches. L'élégance désinvolte d'un dandy rock'n'roll. Il se met à parler au mur à propos d'une mouche prénommée Marguerite. Belle voix grave, modulée. Rigueur et puissance du texte. Diction au scalpel d'un acteur de théâtre. L'homme se retourne dans la lumière. C'est toi. Un toi inconnu, étranger, distancié, magnifié. Gifle de ta beauté froide. Fièvre et glace de ton regard bleu sous le tourment du front. Traits du visage taillés au burin, d'une sauvage harmonie. Port altier d'un danseur. Le mariage piquant de la grâce et de la douleur.

Tu retires ton manteau sur un torse christique. Libre de tes mouvements dans un pantalon noir lâche coulissé à la taille, tu sculptes l'espace à chacun de tes déplacements. Tes attaches fines démentent la robustesse de tes épaules. Tes muscles saillants sous ta peau pâle témoignent d'un entraînement physique exigeant. Tes mains sont bandées comme celles d'un boxeur avant qu'il enfile les gants et monte sur le ring. Aucun

de nous deux n'a idée du match à venir. Des roses pleuvent de ta bouche à perdre la notion du temps. Nous sommes tous tes otages, esclaves de tes émotions, complices de tes larmes comme de tes rires. Artiste d'exception émergé de son purin pour nous offrir sa plus belle fleur, tu ne joues pas, tu es.

Ta bouche sur mon épaule gauche avant l'éclipse du sommeil, ton plus beau rôle, ta plus belle composition. Ton souffle tiède conte sur ma peau nue la fable d'un amour heureux, absolu, éternel. Nos corps captifs murmurent ce que nos bouches ignorent. Nos enfances salies s'amnistient de leurs meurtrissures. Enfin revenus de nos fièvres, nous goûtons la même trêve, unis dans l'espérance d'un matin pacifié. Réfugiée dans mes chimères de femme amoureuse, lovée dans la chaude fusion de nos corps, je déguste la douceur de cette oasis qui me répare de la violence de nos crues et décrues, des séparations-ruptures-retrouvailles qui rythment notre histoire tel un refrain maudit, de la violence des paroles définitives que nous nous envoyons à la figure sans jamais les respecter.

Tu roules sur le dos dans un grognement d'ours repu. Allongée sur un flanc, je contemple ton corps endormi avec la gravité d'une veuve, un vaste continent où confluent tous les âges de ta vie. Ta chevelure et ta barbe argentées te donnent la beauté galactique d'un habitant de l'espace en panne de vaisseau. La quiétude de tes traits laisse deviner l'enfant radieux que tu fus parfois. Tes jambes fugueuses, interminables, dépassent du

lit dont tu occupes presque tout l'espace. Froissée sur ton ventre plat, ta verge endormie me nargue de sa tête rose. Je l'agace de la pulpe du doigt, trace un pont imaginaire entre ton nombril et la mousse automnale de ton pubis pour lui rappeler sa vigueur. J'aime me distraire avec ton sexe dans la nuit clandestine, le dédramatiser, qu'il perde de son arrogance, de sa menace, de son terrible pouvoir sur moi. Si tu savais ce que je fais de toi quand tu dors, mon amour.

Un gémissement sourd s'échappe de tes lèvres, venu du puits des songes. Ma flânerie visuelle tourne au recueillement. Des sentiments de protection ancestraux me soulèvent, ceux de tous les mammifères femelles face à la vie qui dort sous leurs yeux et dont elles doivent prendre soin. L'idée de notre séparation me ravage, aussi redoutée qu'inéluctable dans nos esprits fatalistes, même si nous reculons à chaque fois devant l'ampleur du sacrifice, préférant nier notre souffrance ensemble plutôt qu'avoir à vivre la cruauté du sevrage, fût-il notre libération. Tels deux équilibristes sans cesse au bord du gouffre, nous vacillons sur le fil brûlant de nos cacophonies sans nous lâcher la main, agrippés à notre amour souffrant comme à un enfant commun, qu'il nous détruise ou nous comble. Il n'y a que le sommeil pour nous en arracher. Tu y cèdes toujours le premier alors que je renâcle à le suivre jusqu'à l'aube.

Gardienne attentive de notre temple, ce lit-roman de notre intimité où chaque page s'écrit avec des lettres de sperme et de sang, je me

trouve violentée par ton réveil imprévu. De mon seul regard j'ai percé la muraille de tes rêves. L'ange endormi se meut en ogre, j'ose te réveiller en pleine nuit alors que tu joues le lendemain ! Mes justifications t'exaspèrent. Tu ne comprends rien à mes secrets. Tels que nous sommes fabriqués, la moindre étincelle suffit à provoquer un incendie. Nos nerfs s'emballent, purs sangs querelleurs, incontrôlables. Sous tes mots assassins, je prends feu moi aussi, décidée à quitter ce lit, cette chambre, ta vie, cet amour condamné que je porte comme un boulet. «Te quitter.» J'ai prononcé l'innommable. Ce mot poison qui déchaîne tes peurs, appelle à ma destruction. Tu promets ma répudiation si je quitte les draps où tu cherches à me retenir, t'agrippes à ma nudité comme pour me dépecer, la bouche pleine d'injures dont tu ne garderas aucun souvenir une fois ton accès de rage passé. Ta fureur m'atomise. J'oublie que tu es un acteur, que tu joues de tes effervescences comme d'un stradivarius. Nos corps emmêlés luttent jusqu'à l'épuisement. Tu m'expédies en enfer avant d'avouer que tu ne saurais vivre sans moi. Nos corps repentants s'enlacent, se chérissent, scotchés l'un à l'autre comme à un radeau de survie au vif de la tempête. Nous nous jurons l'éternité avant de succomber à la boulimie sexuelle qui nous prend après chaque colère, notre meilleur calmant, l'éden de nos regrets masquant le spectre d'une nouvelle crise, nos serments amoureux succédant aux pires ignominies.

Ta bouche sur mon épaule gauche se fait morsure. Captive de ton désir cannibale, je frémis

du plaisir que nous allons nous donner, surgi de nos braises. Mon corps n'a aucune frontière pour toi, tu envahis tous ses territoires comme si tu en étais propriétaire. Tu fouilles, palpes, pétris, flaires, t'enivres de mes savanes, te gorges de mes sucs tel un vampire du sang humain. Tu sucerais la moelle de mes os si tu pouvais. La chienne en moi hurle, se cabre sous ta guerre, la cambrure agressive, la toison trempée. Tu détestes cette mode des sexes épilés, tu ne veux pas baiser une petite fille, tu dis. Il te faut m'humilier, m'asservir jusqu'à l'outrage. Tu veux ma capitulation, me désires livrée à toi toute entière, ma chair, ma mouille, ma sueur, ma rage, mes rôles, mes suppliques, mon agonie, mes larmes, ma gratitude. Je dois te donner la preuve irréfutable de mon aliénation, pas une affirmation de l'instant, un pacte de sang sur lequel on ne revient pas.

Je me laisse dévorer jusqu'au saccage, tirant un plaisir trouble de cette expiation, quand je m'immole sur l'autel de ta domination avec une joie sacrificielle, la tête couronnée des mots crus que tu ahanes pour stimuler ton désir mâtiné de la peur de me perdre, son meilleur piment. Les dents serrées, tu me retournes, m'écartèles, me pénètres sans délicatesse, tu rues en moi comme si j'étais ta maison. Tes mains glissent de mes hanches vers mes cheveux que tu empoignes pour m'obliger à tourner la tête, que tu puisses savourer ta victoire dans mon regard soumis. Ta bouche collée à mes lèvres, tu me voles mon souffle, que je ne sache plus respirer qu'à travers toi.

Je suis ta drogue dure, tu es la mienne, tous deux accros à la violence du shoot. Mon ventre devient ton océan. Tu t'y ébroues avec le pragmatisme du mâle en rut tendu vers sa future décharge. J'oscille entre plaisir et nostalgie de l'amour serein auquel nous aspirons sans qu'il se laisse atteindre. Dotés du même vice de fabrication, cette sensibilité exacerbée qui nous fait prendre la vie de plein fouet quand d'autres s'y promènent, nous surfons sur les vagues houleuses de la passion destructrice avec la dextérité des enfants familiers de la douleur, de la frustration. Plus on se fait mal, plus grand est le plaisir de nous soigner. Tu vas et viens dans mes entrailles en me tourmentant de tes obsessions sur le mode incantatoire qui alimente tes fantasmes, toujours prêt à te goinfrer, le seul moment où tu m'offrirais volontiers à d'autres, en ta présence, alors qu'un regard masculin qui se pose sur moi dans la rue suffit à te faire disjoncter. Je paie pour toutes les autres femmes, celles qui t'ont trahi, mal aimé, pour cette mère inconsciente dont tu ne te relèves pas de la trahison. Tu te pensais son amour exclusif, elle ne cessait de disparaître au bras d'autres hommes trois fois plus hauts que toi qui te la rendaient au matin si gaie, rêveuse comme jamais, indifférente à ta panique de petit garçon délaissé, ramenant de ses fugues nocturnes cette odeur de stupre qui te rend fou de désir aujourd'hui, ce parfum de salope, ensorcelant, venimeux, que tu renifles sur moi et sur toutes celles qui te font bander, ces mantes religieuses au redoutable pouvoir, d'une dangereuse liberté, dont je rejoindrai le bûcher au terme de notre passion.

Nos deux corps emboîtés, tu me trouves toujours trop lointaine, pas assez avec toi. Tu voudrais contrôler mes pensées, te soulager de l'angoisse qui te gangrène. «Quand vas-tu me quitter, me trahir? Quand vas-tu claquer la porte et me laisser tout seul?» Tu veux me punir pour un crime que je n'ai pas commis, tu cherches à m'extorquer des aveux, à quoi je pense, à qui. Je te réponds que je n'ai que toi dans la tête, cela ne suffit pas, tu veux combattre l'autre, le rival irréel. Nos fantômes adorent se mêler à nos ébats. Les miens ne sont pas en reste. Ta bestialité réveille ma peur, mon mépris du masculin, cette étrangeté pour moi qui n'ai été élevé que par des femmes. Ton beau visage devient un masque ennemi, le monstre de mes cauchemars de gamine. Mon âme se lamente sous tes empoignades quand mon corps en jouit, tes mots résonnent à mes oreilles tels des crachats, tes fantasmes sont des abysses putrides où je me noie. Tu parles de combler tous mes vides de ton membre orgueilleux, mais que fais-tu de la faille dans mon cœur? Mon cul t'obsède, forteresse imprenable que tu rêves d'assaillir quitte à en forcer la porte. Mes plaintes t'indiffèrent, tu sais ce qu'elles deviendront une fois le cap de la douleur franchi, quand le plaisir souverain me fera réclamer ce que j'ai d'abord maudit. Il y a de la corrida dans nos ébats. Tu blesses mes flancs de ta *puntilla* tel un toréador, mes halètements sous ta charge excitant tes instincts meurtriers. Pour nous qui ne dansons que sur les sommets, les plaines de la normalité semblent insipides. Nous sommes nos premières victimes,

inconsolables de l'espoir grandiose que nous avons placé en nous, en ce bel amour guérisseur auquel nous nous obstinons à croire même si aucun de nous ne sait mener l'autre vers la béatitude sentimentale que nous idéalisons pour mieux la saborder dès qu'elle se profile. Nous voudrions avoir trouvé La bonne personne, celle qui nous ressemble, nous comprend, aussi écorchée, aussi romanesque, aussi créative que nous, après combien d'années d'errance, de déception, d'échecs. Quelle désillusion que d'avoir à admettre que tout est encore plus difficile quand deux souffrances s'additionnent, que leur attirance magnétique en fait souvent naître une troisième, que le plaisir vertigineux que prennent nos peaux n'est pas forcément une promesse de bonheur. Au bord de la jouissance, ta gangue se fissure, tu te livres à moi dans toute ta vulnérabilité d'homme amoureux qui ne l'accepte pas. Je transpire ta sueur lorsque j'entends dans les hachures de nos respirations ce «je t'aime» frileux que tu répugnes à prononcer tant tu le trouves surfait, peu fiable. Nos digues sautent dans le même orage.

De retour de notre paradis, nous nous offrons notre récompense tel un lot de consolation. Tu vas chercher les petites fioles, la poudre à base d'aloès, l'huile parfumée qui satinera nos peaux et nos nerfs. Je te rejoins dans la baignoire cerclée de bougies. Tu me badigeonnes le corps de pâte verte, je fais de même pour toi, me plaignant de ton immensité. Assis face à face, nos genoux relevés, nos masques terreux creusant nos rides, nous rions des vieillards que nous serons bientôt. Tes yeux bleus ont la pureté d'un lac de montagne.

Tu me douches à l'eau fraîche, dans tous les coins comme une petite fille, je fais pareil pour toi. Nous retournons à notre radeau, en mer plate. Tes mains huilées voyagent sur chaque centimètre de mon corps, l'abreuvent de la tendresse paternelle dont je suis assoiffée, les miennes t'enrobert de la sécurité maternelle qui t'a manqué. Nous sommes nos propres guérisseurs.

Tu repars aussitôt dans le sommeil, confiant, bienheureux, ta bouche sur mon épaule gauche comme le baiser de notre réconciliation, le pardon que ton orgueil t'interdit de demander, que je te redonne chaque nuit comme on sort un joker. Cette tendre accalmie me rend euphorique, je nous imagine un bel avenir, banalise nos difficultés, nous remets au temps, ce maître de sagesse légendaire, à la force miraculeuse, rédemptrice de l'amour. Vaniteuse, je m'octroie un pouvoir sur toi que je n'ai pas : « Je serai la première femme à le rendre heureux ». Comme si d'autres n'avaient pas déjà essayé avant moi. Tu te tournes vers le mur pour rejoindre la solitude qui t'a construit autant qu'elle t'a blessé. Dans la nuit protectrice, la chair endolorie, mon épaule gauche orpheline de tes lèvres, je me réchauffe à la genèse de notre histoire, cette première rencontre au théâtre, l'arène de notre délicieuse tragédie, un souvenir contrasté, voluptueux comme une lampée de miel sur une gorge enflammée. Un an, déjà, a passé, nous ne renonçons pas.

RAYON HOMMES

Fabienne Kanor

J'habite quartier Bastos, entre l'ambassade de Chine et le consulat de Belgique. Dans une villa de style *italian riviera* avec des tuiles de Marseille, une *fitness room* et une tapée d'employés disponibles 24/24. Une baraque baraquée comme un palace, enchérirait, en frottant sa couenne, ma mère, qui, depuis perpète, nous répète que l'argent rend heureux. Elle n'a pas tort. Comme trois femmes sur quatre, je m'épanouis lorsqu'il y en a. Comme une femme sur une, j'apprécie ce qui brille et ce qui dure. J'ai donc épousé un mari à situation, pas le plus courtois ni le mieux monté des hommes, mais un qui gagne et ne gère que moi. Mon Ignace ne gère que moi. Je ne le dis pas pour me vendre, mais parce que c'est rare.

Les jumeaux qui occupent le fond d'écran de mon iPad sont à moi. Ignace me les a faits tôt. Le plus jeune étudie le droit des affaires à Durban. L'aîné travaille dans la banque où exerce son père.

L'ainé est son père : même carcasse, même panse, même qualité de peau.

J'ai dit j'habite Bastos, mais habiter, ce n'est pas vivre. Je passe la moitié de l'année à voyager, et avec la sueur du front de mon mari, avec le pognon que je lui prends, je me paie à peu près ce que je veux. Je ne suis pas à plaindre. Je ne suis pas une référence non plus. Mon seul talent est d'avoir su rester égoïste. Car c'est un art de ne penser qu'à soi à 53 ans. J'en parais 40 grâce aux poudres et aux crèmes. Je pèse 77 kilos malgré les diètes. Je change de cheveux une fois par semaine et chausse du 41 et demi.

C'est ce que j'ai expliqué tantôt à la vendeuse du Colisée de Sacha Paris alors que j'étais à la recherche d'une paire de sandales talons 9 centimètres. Impossible d'envisager moins pour une femme. C'étaient les soldes, il ne restait pratiquement rien dans la boutique. J'ai acheté le modèle exposé en vitrine, puis je suis retournée à l'hôtel me préparer. Je ne suis pas regardante en matière d'étoiles. Un 4 vaut, à mes yeux, presque autant qu'un 5. Ce qui compte, c'est l'hygiène du patron de l'hôtel. Un patron sale aura du personnel sale, un patron propre veillera à ce que tout soit impeccable. Logique. L'autre critère, c'est la vue. Je me sens incommodée dans une chambre qui donne sur le goudron. C'est une question de background. En dépit des apparences, je ne suis pas une fille de ville. Je viens d'un trou où les vieilles vont à pied, où la terre pue la forêt, où les moustiques piquent à mort. Je n'en ai jamais fait toute une maladie ou une légende, de cette enfance. À force

de malice et de ténacité, je me suis façonnée toute seule et ne retourne chez les miens que pour les enterrements. Il suffit qu'un parent ou un voisin crève pour que mon téléphone sonne. J'ai à peine présenté mes condoléances que, déjà, je dépoche. Payer le *wengué* ou le *sapeli* qui servira à fabriquer le cercueil. Payer les habits de fête et les chaussures du mort. Payer le manger, la musique et le boire pour la veillée. Payer pour ceux qui restent. Payer s'il y a des dettes. Payer tout cela avec l'argent d'Ignace pour que le Ciel ne tombe pas sur nos têtes. Un riche n'a pas d'amis. La paix d'un foyer n'a pas de prix.

Dans ma chambre avec vue sur patio, le cadavre de mon père me revient en mémoire. C'était bien avant ma rencontre avec Ignace. Pour continuer à payer la morgue, ma mère s'était cassé les fesses à vendre ses beignets au marché. Cinquante francs CFA de beignets, c'est que dalle. Au *finish*, elle avait fini par vendre ses fesses.

Il est près de dix-sept heures maintenant. Je suis assise à une terrasse de café. J'ai commandé un virgin mojito amélioré et regarde passer les hommes. Je sais, ça ne ressemble à rien, un mojito, dans un bar français, mais je sais ce que je fais. Je ne suis là que pour me lever un type. Un énergique avec des épaules et un phallus – impossible de concevoir moins – de 15 centimètres, en érection. C'est important, les épaules d'un homme. Ça dit comment il se comportera au lit. S'il prendra les choses en main ou s'il manquera d'initiative.

Ça prend. Un spécimen bien taillé mord à l'hameçon. Me demande, rien qu'avec un battement

de cils, si c'est OK, et si c'est OK, combien. Il ne parle bien entendu pas d'argent, mais de temps. Avant de s'attabler et de m'entreprendre, il veut savoir combien de temps je mettrai à dire oui. Je le fixe, m'envoie cul sec mon *drink*, et nous nous retrouvons dans ma chambre d'hôtel. Je m'appelle Thomas je m'appelle Jean je m'appelle Michel je m'appelle André je m'appelle Landry je m'appelle Samuel je m'appelle Bastien je m'appelle Stéphane je m'appelle. Je m'en fiche bien de comment il s'appelle. Dit c'est dit. Dans le taxi, on s'était dits pas de bla-bla, pas de gants. Qu'on n'était là que pour le sexe.

Je règle la clim' à 19 degrés et, avant de pratiquer, m'enferme dans la salle d'eau pour retirer mes sous-vêtements. Je suis une maniaque. Mes choses, c'est mes choses. Je ne supporte pas qu'on les abîme. Ce soutien-gorge Sirène à paillettes vertes, c'est idiot, mais j'y tiens. Je n'aimerais pas qu'un inconnu le bousille en échouant à le dégrafer. Maladresse et sexe sont incompatibles. Soit on baise, soit on blague.

J'imaginai qu'il me sauterait dessus. Je nous voyais chavirer sur la moquette, nous emboîter comme deux bêtes, et enchaîner les positions.

Tu parles, Charles! Cloué au lit, mon gars m'attend docilement. Il a stocké chaussettes, pantalon, chemise, cravate sur une chaise. Il a conservé sa montre et son alliance. Son téléphone portable est à portée de main, en mode avion. Je dompte mon dépit et la tentation de faire marche arrière toute, et du haut de mes talons – je ne porte rien d'autre –, progresse vers le pieu de

la manière la plus salope qui soit. C'est dans la nature profonde de chaque femme, un vrai vice de gamine, de se prendre pour la reine des vamps. Personnellement, j'ai commencé à huit ans. Quand ma mère sortait liquider son cul, je me déguisais en elle, et postée devant un genre de miroir, je m'inventais un superprince à charmer. La gueule et l'allure de ce fiancé fantôme variaient en fonction de mon imagination, je rêvais d'un riche Américain, du maître d'école, du voisin... mais ce qui revenait, ce qui resterait longtemps, c'était cette croyance en la toute-puissance du désir masculin. Je croyais que ça marchait ainsi :

1. Les hommes aiment les belles choses.
2. Les femmes sont les choses préférées des hommes.
3. Les hommes les achètent parce qu'ils savent s'en servir.
4. Le plaisir sexuel des femmes est entre les mains des hommes.

Logique.

Il parle. C'est bien les Blancs, tiens, de s'extasier sur la cambrure d'une croupe et la couleur noire d'une peau noire. C'est bien les hommes mariés d'oser chasser sans préservatif, de faire comme si c'étaient nos oignons à nous, et pas à eux, les questions de santé. De considérer l'aventure comme quelque chose qui leur tombe dessus et leur échappe. De nier toute responsabilité. Ils n'y sont pour rien puisque, c'est bien connu, la femme dispose.

Voyons voir. Au café, elle m'avait émue, cette bosse qui déformait son jean, ça m'avait donné des idées. J'avais eu des visions. Je me rapproche pour inspecter l'engin : même pas gros, même pas long, même pas dur, même pas petit certes,

mais mignon et motivé. L'arnaque. À moins qu'il ne sache parfaitement bien s'en servir. J'ai connu des gus qui, bien que mal équipés, avaient le chic pour vous impressionner. Ce n'était pas leur sexe qui trimait, mais leurs doigts et leur langue. Ce n'était pas inintéressant, sauf que moi, je suis comme Saint Thomas. J'ai besoin de concret. Je ne crois qu'en ce que je vois.

Mon Blanc branle comme un footballeur, embrasse vite, pelote mal. C'est loin d'être gagné, cette affaire. Va falloir viser autre chose que le nirvana. Faire dans le sexe standard, celui que je sers à contrecœur à Ignace, en bonne mère de famille.

Non, décidément, mon gars ne vaut rien. Je le boute hors du lit sans ménagement. Je m'allonge sur le dos, le flanc, lui montre comment il devra me toucher pour me satisfaire un minimum. En trente-huit années de carrière sexuelle, je n'ai jamais été confuse ou indéterminée. Il faut savoir s'imposer, m'a enseigné ma mère. «Les hommes sont faibles. Surtout au lit.»

Il ne s'y attendait pas. Je le devine à la façon qu'il a de me regarder faire. Son regard n'est pas sur ma main, mais au-dessus de ma main, sur cette notice collée au mur, où il est marqué qu'il ne faut pas fumer dans la chambre, qu'en cas d'incendie, on peut, on doit emprunter l'escalier de service. Que les chambres doivent être impérativement libérées avant onze heures. Pas dessus, mais à côté, comme pour dissimuler son embarras et peut-être aussi sa colère. Qu'une femme mature se permette de l'humilier le blesse.

D'habitude, c'est lui qui joue et donne les règles. Il hait obéir. À moins d'être payé pour. Il pense *je ne suis pas une bonne-femme*. Il pense à un film vu autrefois. L'histoire d'une timbrée qui tue ou tabasse ses amants après coït. Il se demande si ce n'est pas africain, ou tout bonnement noir, de s'en prendre directement, physiquement, au sexe. Il se demande s'il ne devrait pas remettre sa veste, son pantalon et son portable en mode normal.

De la même main qui a servi à me caresser, je lui fais signe de se ramener. Il vient. Assieds-toi. Il s'assoit. Assois-moi. Il hésite et, à cet instant précis, prend la tête, a la tête de son sexe. Les deux expriment les deux : peur et honte. Les deux me feraient presque marrer si je n'étais prise d'une sérieuse envie de forniquer. Il se reprend et nous nous échinons à faire ce à quoi s'occupent quotidiennement des dizaines de millions d'êtres humains sur terre quand ils ne descendent pas la poubelle, quand ils ne parlent pas la bouche pleine, quand ils ne traversent pas un passage clouté, ne poussent pas un caddie et ne tirent pas la chasse d'eau. Nous faisons l'amour jusqu'à ce que l'ennui et le ridicule, qui rappliquent toujours trop vite lorsque l'extase n'est pas là, menacent. Et alors *mouf, dégage ! Je n'ai pas ton temps, veux plus de toi. Ouste ! Tu n'as pas suivi, non ? J'ai un autre rendez-vous si tu vois ce que je veux dire*. C'est ce que, en plus bref et en moins grossier, je jette à mon partenaire pour le punir. Il se redresse, libère son sexe du préservatif sale et se rhabille sans prendre de douche. Il ne s'emmerde plus à parler. Il part, vidé. C'est à présent, à présent seulement, qu'il est un homme.

Et qu'il me plaît.

Encaquée dans une robe de cocktail, je suis donc allée traîner là où l'on ne vient que pour ça. Il y avait des femelles tous types de corps, toutes sortes de mèches qui tournaient, il y avait des feux de voitures qui ralentissaient. Y avait des mecs, un paquet. J'en ai pris un au hasard que j'ai suivi dans une ruelle puante et désaffectée. Pif ni douille, c'est toi l'andouille... Je pompais mon andouille. Pif ni douille, c'est toi l'andouille... J'étais à genoux entre les jambes de l'andouille, l'andouille de l'andouille dans ma bouche et ses cinquante euros nets d'impôts coincés dans mon soutien. Là au moins, personne ne faisait semblant. C'était cash. J'étais sa chienne, son trou. Et de l'avoir voulu, et de l'accepter m'excitait. Le client n'avait pas assez d'argent pour une passe. J'ai recraché son jus, il a jeté «salut». Je me suis accroupie entre deux véhicules et j'ai baisé profond mon sexe épilé à la cire pour me finir.

Une femme que baladait un caniche a fait aussitôt demi-tour en m'entendant couiner. Un couple s'est approché pour s'assurer que tout allait bien. «Un problème, madame?» C'est lui qui a posé la question. Elle, ma main à couper qu'elle m'enviait comme une malade. Depuis combien d'années ne s'était-elle pas donné du plaisir? Savait-elle seulement ce que c'était? Je lui ai coulé un de ces regards lubriques! *Vas-y, lâche-toi. Fais pas ta chochette!* Elle a reculé et tiré son mari par la manche. «Viens! Viens donc!», qu'elle lui a glissé dans l'oreille. Une négresse sans culotte

à talons est forcément suspecte. J'ai fourré mon string dans mon sac à main, j'ai réajusté ma Cappuccino Kampbell Human Hair et rejoint mon 4 étoiles.

Au bar de l'hôtel, il y avait un Béninois prêt-à-baiser.

— Vous êtes seule?

— J'attends un ami.

— Ami ami ou ami?

— Petit ami.

— Dommage.

En Europe, je ressers toujours le même speech aux hommes noirs qui m'abordent. Non pas que je sois raciste, ou que je ne fantasme que sur les Blancs, mais parce que je refuse de me taper huit heures d'avion pour copuler avec mes frères. À Rome, fais comme les Romains. Où que j'aille, je consomme local.

Le Noir prêt-à-baiser a haussé les épaules. Il n'était pas inquiet, il en attraperait bien une parmi la huitaine de solitaires qui sirotaient leur sucrerie.

Le bar allait fermer lorsque je me suis levée pour danser. « Une dernière ! », j'ai lancé au pianiste en remuant lourdement mes membres entre les tables. J'étais pompette, le rhum des Antillais, ça tue, et faillis me péter la cheville au refrain. J'ai vu le Noir emballer sa proie, le barman ranger ses citrons. J'ai entendu quelqu'un ricaner de moi. J'ai supposé qu'il s'agissait d'une femme.

La solidarité ne sera jamais notre fort. Et puis je n'ai plus rien vu. Ce qui s'est passé après, après la chanson, après ma main dans le froc du pianiste, m'est complètement sorti du crâne.

Le vol Paris-Yaoundé a du retard. Ignace, mon mari, enverra le chauffeur me chercher à l'aéroport. Clarisse, la cuisinière, m'a préparé un mets à la pistache. On mange si mal en première. Ignace me rappelle. Non, je n'ai pas oublié ses chemises taille XXL col 46, coupe droite, coloris parme. Je m'étais trompée de couleur la dernière fois, j'avais pris du rose alors que le rose ne lui va pas. À ma décharge, j'avais manqué de temps. Je n'étais demeurée à Londres que trois jours. Deux nuits, c'est rien quand on sait toutes les surprises que réserve cette capitale. Dieu merci, je lui avais ramené les bonnes cravates. Dieu est grand, même dans les détails.

J'ai trouvé tout ce qu'il fallait au rayon hommes du duty free. J'étais parmi les premiers passagers à embarquer. J'ai feuilleté des magazines féminins, regardé les vingt dernières minutes d'un policier compliqué tourné en Louisiane, et bu deux coupes de champagne.

L'avion s'est posé avec difficulté. Derrière, en classe économique, des gens ont applaudi le pilote. J'ai rangé mes pieds dans leurs chaussures chères et j'ai récupéré mon bagage plastifié.

— Ça va tomber, a prédit le chauffeur personnel de mon mari en matant le bas du ciel.

On a roulé et le temps s'est franchement gâté. Ici, quand il pleut, il pleut. Le goudron, on dirait

qu'il fond. On ne roule plus dessus, mais dedans, on s'y débat comme dans de la boue.

— Prudence sur la route, a répliqué mon mari lorsque je l'ai appelé pour lui annoncer que nous étions en route, puis il m'a demandé si j'avais trouvé ses chemises.

Je l'ai rassuré. Je suis ce qu'on appelle une femme soumise. Jamais un cri plus haut que l'autre, jamais de scène de ménage.

On a fini par arriver. Le chauffeur a ouvert le coffre et porté ma valise jusqu'au perron. Seules les ménagères sont autorisées à circuler dans la maison. Ignace m'attendait dans le salon, son verre de JB à la main et son cigare de gros possédant au bec. Matéo, notre benjamin, dormait déjà. Il était sorti tous les soirs de la semaine. Il s'était ramassé une nouvelle fiancée et un début de palu. Je me suis lavé les mains au liquide vaisselle pour goûter au gâteau de pistache à moitié fichu du fait du délestage. J'ai soupiré. Avant, il n'y avait pas autant de coupures d'électricité à Bastos. Bastos, c'était Bastos, on y vivait comme des rois.

Les Sandro étaient pile à la taille d'Ignace, et il a semblé content en les passant. Lorsque Ignace est en joie, il se remplit de nourriture et s'en va se coucher. Qui dine dort, j'aime à croire. J'ai murmuré :

— Bonsoir, mon chéri.

Il a grogné et m'a tourné le dos. Même rengaine le lendemain matin.

— Bonjour, mon chéri.

Je l'ai rejoint sur la terrasse et l'ai regardé enduire de beurre fondu sa tartine multicéréales.

— La prochaine fois, je te les prendrai en rouge.

Je parlais des chemises. Il n'a pas bronché. Idem lorsque je lui ai exprimé mon désir de faire chambre à part. À quoi bon causer ? Il sait que je ne le quitterai pas. Ce n'est pas une question de courage. Je m'en serais débarrassée depuis depuis, si j'avais voulu, je l'aurais empoisonné en foutant dans son whisky de l'élôn. Je suis une Bédi, non ? C'est une question de fidélité. Je suis habituée à lui.

La SGBC ouvre ses portes à neuf heures. À huit, Ignace pénètre dans la salle de bains et se tamponne le torse au Bleu de Chanel. C'est son eau de toilette préférée. Sans mentir, le vaporisateur de 150 ml ne lui fait pas plus d'une semaine. Une fois, je l'ai même surpris qui s'en aspergeait la raie des fesses. Il s'était mis à quatre pattes sur le grès. Son pantalon de financier tire-bouchonnait sur ses mollets. Sa cravate à motif damier pendouillait entre ses couilles. J'ai refermé discrètement la porte. On a tous un jardin secret.

Le portail s'ouvre. Je passe la tête par la fenêtre pour souhaiter à mon mari une excellente journée. Puis je regarde la Mercedes dépasser l'ambassade de Chine, allègre, une bombe, malgré la saucée.

FULL CLEANSING
LA QUÊTE DE KWELI
Léonora Miano

*Vous devez concentrer votre attention sur
vos blessures, embrasser votre souffrance
comme une mère embrasse son enfant qui
pleure, pour hâter leur guérison.*

Esprit d'amour, esprit de paix, Thich Nhat Hanh

*Rien n'est plus banal, en un sens, que cette primauté
de la violence dans le désir. Quand il nous est donné
de l'observer, nous la nommons sadisme, maso-
chisme, etc. Nous y voyons un phénomène patholo-
gique, une déviation par rapport à une norme étran-
gère à la violence, nous croyons qu'il existe un désir
normal et naturel, un désir non violent...*

La violence et le sacré, René Girard

Certaines images, parfois, s'imposaient à elle,
installant cette vibration au creux du ventre,
une tension aussi, entre les jambes. Kweli ne
cherchait plus à interrompre leur mouvement.

L'épousant au contraire, elle se laissait envahir, puis transporter. C'était une sorte de traversée, un voyage dans ce qui adviendrait, sitôt qu'elle serait prête. Sa guérison serait longue. La femme s'y préparait, en acceptait chaque étape, chaque station à épines qui se rencontrerait au bout des sinuosités du chemin. Dès l'abord, la montagne à gravir avait dressé devant elle sa magnificence, sans dissimuler ses abrupts, ses flancs que battaient les vents. Ne se rebellant plus contre ces éléments, Kweli se sentait beaucoup mieux que dans les premiers temps. Quand elle venait de prendre sa décision. Alors, ces visions lui étaient surtout douloureuses, comme un prurit s'infectant de n'être pas soulagé. Une année s'était écoulée depuis qu'elle avait fait son choix. À l'exacte césure de ces douze mois, elle s'était rebaptisée, se dépouillant du prénom de Marianne pour adopter celui de Kweli. Ce nom swahili, qui signifiait *vérité*, n'était pas féminin, en principe. Tant pis. Elle en aimait les sonorités, désirait faire du sens de ce mot un guide et une voie. Il ne s'agissait pas, pour Kweli, de s'inventer. Plus simple que cela, son entreprise était aussi plus ambitieuse : se trouver, s'accepter. *So sweet the journey when you learn to love yourself, accept yourself, forgive yourself, believe in yourself, be yourself...*⁹ Ces paroles de Dianne Reeves étaient devenues le mantra de méditations quotidiennes.

Occupés à devoir s'y habituer, les gens n'interrogeaient pas les subtilités de sa nouvelle identité. Ce qui les préoccupait davantage, c'était la réso-

9 Dianne Reeves, *Testify*.

nance politique de ces deux syllabes. Délaisser Marianne pour embrasser Kweli ne pouvait être une fantaisie, une extravagance sans conséquence, par les temps qui couraient. C'était une manifestation – sinon un manifeste – anti-républicaine. La femme laissait dire, haussant les épaules comme ses proches s'alarmaient de la voir se raser la tête, puis faire partir des locks : *Tchiiip. Mais tout le monde voit que tu es noire. Pas besoin de te trimballer avec tes racines sur la tête. Ou : J'ai appris que tu avais quitté ton boulot. Tu ne sais pas que c'est la crise ? Même pour les Blancs. On disait aussi : De toute façon, tu as toujours été comme ça. Il faut que tu transgresses. On vous a trop gâtés, ton frère et toi. On ajoutait : Kweli. Ça sonne un peu comme kwedi, le deuil, dans notre langue. Ce n'est pas bien. C'est comme si tu appelais la mort. Et quoi ? Ton nom de famille ne te suffisait pas ? Il n'y avait pas assez d'Afrique dans Marianne Masango ?* Elle se taisait. La question politique ne devait certes pas être écartée, mais sa démarche était plus intime. Kweli ne se donnait pas la peine de s'expliquer quant à la nécessité pour elle de ne plus répondre au prénom de la fillette d'autrefois. Il lui serait impossible de se débarrasser de l'enfant blessée, de ne plus l'entendre crier. Elle admettait cela, s'appliquait à métaboliser les anciennes douleurs. L'infiltration dans son esprit de ces figures, l'indéniable érotisme de leurs mouvements, sans être convoqués, ne devaient pas être rejetés lorsqu'ils se présentaient. Son renoncement n'était vécu ni sur le mode anorexique, ni dans la frénésie des crises d'hyperphagie. Ne s'enlisant pas dans la

maniaquerie d'un contrôle du désir visant à en empêcher la morsure, elle ne laissait pas non plus son appétit devenir ce chien qui, tirant sur la laisse, entraîne son maître n'importe où.

Désormais, Kweli savait entrer en négociation avec la faim qui la tenaillait quelquefois. Lorsque sa chair se mettait à pousser les hauts cris que l'on devine – cet unique corps diffusant par ailleurs de stridentes polyphonies lors des chaleurs mensuelles –, eh bien, elle les écoutait. À ce jour, elle n'avait composé le numéro d'aucun homme, n'en avait abordé aucun dans la rue, n'avait tenté d'en séduire aucun, n'en avait adopté aucun par le truchement d'un site de rencontres, n'avait répondu aux avances d'aucun, n'avait pas osé le moindre clin d'œil, comme ça, pour réchauffer l'atmosphère, ni n'avait eu recours à la manustupration. La solution purement physiologique à ce problème autant qu'à d'autres était ce qu'elle avait le mieux appliqué jusqu'à cette décision... Avant cela, elle avait su pratiquer l'onanisme avec maestria: sans qu'il faille à tout prix se caresser, sans rien introduire dans son sexe en faisant défiler, sur l'écran des heures solitaires, une série d'images voluptueuses, accompagnées de la bande-son autoproduite qui convenait. La femme qu'elle était à l'époque, celle qui n'aurait vu dans l'abstinence qu'un témoignage de misère psychique, se félicitait d'être en mesure de se faire jouir toute seule. Autant que le plaisir reçu dans ses étreintes avec des hommes, cette capacité à commander sa jouissance lui semblait un triomphe sur le sort. Si elle aimait le sexe au point d'avoir découvert comment atteindre l'orgasme

par des contractions volontaires du périnée, c'était qu'elle avait su redresser l'échine, qu'elle s'était relevée d'entre les morts. Telle avait été, pendant longtemps, sa lecture de la situation, sa perception de sa condition. Elle avait avancé dans l'existence avec, chevillée au corps, la conviction de s'être propulsée du côté lumineux de la force. Puis, cet événement avait eu lieu.

Un an auparavant, alors qu'elle fixait des yeux le corps étendu près du sien, une lassitude teintée d'amertume s'était emparée d'elle. Dans son cœur, pas la moindre tendresse pour l'individu. Pas même de gratitude pour l'ardeur mise à la satisfaire. De lui, elle ne savait pour ainsi dire rien. Il avait, bien entendu, fourni les renseignements d'usage. La personne qui s'appelait alors Marianne n'avait retenu que le prénom de cet homme. Le reste ne lui était parvenu que vaguement : Cité des anges et Baie-Mahault, concentré d'Amériques dans ses origines, ne parlait pas le français, mais le comprenait assez bien, grâce au créole transmis par sa mère. Aussitôt après leur rencontre – sur le champ, à vrai dire – ils s'étaient attablés dans ce bar proche d'une place grouillante de touristes. Un endroit où l'on jouait de la salsa, des rythmes ensoleillés. Là, il avait parlé sans reprendre son souffle, comme faisaient certains hommes, pensant se rendre intéressants. N'écoutant que d'une oreille, la femme s'était demandé ce que contenaient les *baggy trousers*. Rien d'autre ne l'avait intéressée. Ce qu'il abritait dans le caleçon, point. Des adeptes de strip-tease masculin, on disait l'étonnante aversion pour la nudité intégrale de ceux qui s'effeuillaient pour les

divertir. Ces dames dépensaient leur argent dans l'unique but de s'époumoner à la vue de pectoraux, biceps, deltoïdes, dorsaux et abdominaux bien dessinés. Les plus dévergondées, précisait-on dans les cercles informés, ne dédaignaient pas l'arrondi d'un postérieur musclé. C'était celles-là que l'on voyait glisser des billets dans les sous-vêtements des éphèbes, geste qui les vengeait, un instant, de l'immémoriale domination des hommes. Cependant, reluquer la bistouquette de ces messieurs ne leur disait rien, c'était tout l'inverse, la source d'une probable épouvante, le déclencheur de crises d'hystérie dont seule une décoction d'arroche vulvaire pourrait venir à bout. Aussi le spectacle était-il conçu de façon à ne faire qu'approcher la ligne jaune, la performance consistant à ne pas mordre.

La femme qui ne projetait guère alors de devenir Kweli était d'une autre espèce que cette engeance timorée. Contempler la verge du mâle lui était impératif. Sans cela, le reste ne valait rien. Sur ce chapitre, l'homme des Amériques ne l'avait pas déçue. Une fois de plus, l'adage s'était vérifié : il n'était pas très grand, mais son sexe en imposait. Longueur plus qu'appréciable. Impressionnante circonférence. Au repos, déjà. Quand elle l'avait déshabillé, il avait eu l'air un peu embarrassé : *Sure you can handle what I got here?* Elle l'avait rassuré d'un sourire : *Man, you have no idea what this pussy can do.* Les proportions du membre s'étaient révélées intéressantes, mais c'était pour une autre raison que l'affaire avait duré quinze jours d'affilée. Leurs tempéraments sexuels s'accordaient sans difficulté. Ils n'avaient pas

d'inhibitions, agissaient de manière frontale, sans feintes ni fioritures. Les préliminaires ne cherchaient pas la séduction. Ils les pratiquaient avec la précision de réglages devant permettre le décollage d'un supersonique. Un langage cru graissait opportunément les rouages de la mécanique, et ils partaient pour une interminable croisière. Par terre, sous la douche, sur la table de la cuisine en plein après-midi, toutes fenêtres ouvertes dans son appartement en rez-de-jardin. Un soir où une tante de passage couchait chez elle, ils s'étaient retrouvés dans les bureaux déserts de l'entreprise où travaillait la femme. Elle se faisait l'effet d'une prostituée dans les chambres d'hôtel, ne souhaitait pas se rendre chez lui, peu désireuse de le connaître plus que ça. Elle voulait son sexe, son savoir-faire, son énergie. Où il habitait, elle trouverait peut-être des photos de famille, découvrirait ses goûts dans différents domaines, devrait sans doute se servir des toilettes. C'était trop. Il s'était présenté à l'heure devant les locaux à usage professionnel qu'elle lui avait indiqués. Le collègue le plus zélé avait rendu les armes, quitté les lieux. Elle avait donc fait pénétrer son partenaire de jeu dans un hall à l'éclairage chic, on économisait l'énergie. Ils avaient pris l'ascenseur pour rejoindre le plateau ouvert où Marianne occupait une table. L'homme aurait voulu profiter de l'espace exigü pour se rapprocher de la femme. Cette dernière n'avait rien contre, mais elle n'embrassait pas, ce qu'il savait déjà, espérant tout de même faire fléchir cette position. Elle ne suçait pas non plus, ce qu'il comprenait mieux, étant donné le volume de l'élément. Peu de bouches,

en effet, s'y seraient risquées sans un brin de préparation. Elle n'eut pas à expliquer que c'était aussi parce qu'il n'était pas circoncis, la propreté de l'outil s'avérait donc douteuse, il faudrait de l'amour pour l'introduire entre ces lèvres-là. Beaucoup d'amour.

Peu soucieux de leur confort, ils avaient aisément trouvé un coin propice à leurs ébats. Marianne, qui n'était pas encore Kweli – ce dont il faut se souvenir –, avait chevauché la bête, lui donnant dos. Les mains de l'homme lui écartaient les fesses, lui malaxaient les seins, lui pétrissaient les hanches, caressaient les cuisses. Elle en redemandait, faisant glisser ses ongles sur la face interne des jambes velues, palpant les bourses pour s'assurer d'être comprise. Les sensations éprouvées, associées à la vision de l'écume s'échappant de sa fente, lui avaient tiré un hurlement. Jouir est une chose banale. Il suffit de se détendre pour y parvenir. Seule, avec un bout de plastique, un corps humain le cas échéant. Se voir juter en plein acte sexuel est une expérience assez rare pour les femmes. Il avait attendu qu'elle gicle pour exploser à son tour, la renversant sur le ventre, lui mordillant le cou, l'épaule, tandis qu'il la tringlait *correctement et bien*, comme on disait là où Marianne avait grandi.

Le plafonnier du couloir s'était allumé, une ombre avait hésité à pousser la porte close, s'en était bien gardée. À cette heure, une société de nettoyage envoyait du personnel, souvent une femme de ménage subsaharienne. Marianne avait bien dû regagner son appartement, cette nuit-là.

Cela ne se faisait pas de laisser seule une tante de passage, qui s'envolait pour le Cameroun le lendemain aux aurores. Elle avait manqué à ses devoirs en passant la soirée dehors, mais la famille lui avait toujours été une zone de grand inconfort. Ils s'étaient séparés au bout de la rue, après que l'employée de ménage les ait gratifiés d'un long *tchip*, sans les honorer d'un regard. Le message était clair : elle ne mettrait pas les pieds dans la pièce qu'ils venaient de souiller. À l'évidence, elle était déçue, honteuse, de tomber sur un couple de Noirs. De telles bestialités ne se voyaient que chez les Blancs. Dans le taxi, elle avait mentalement revécu ces instants enfiévrés dont elle était certaine de porter l'empreinte. La chose lui avait été confirmée lorsque sa tante, qui devait refaire sa valise pour la quatrième fois, avait lâché : *Tu sens l'homme, ma fille, le fauve en rut. J'espère au moins que ça avait le goût...* Sachant où était son devoir, la vieille ne manquerait pas de porter à la connaissance de tous l'inconduite de sa nièce. Son propos imagé n'omettrait aucun détail, quitte à l'inventer. Elle ne l'avait pas embrassée, mais s'était tout de même assurée que la mégère ait dîné, avait réservé un véhicule qui la conduirait à l'aéroport. *Tu vas m'accompagner, hein, chérie ? Non, tata. Je travaille tôt demain. Et, comme tu l'auras compris, je suis épuisée.* La personne qu'elle était encore au moment des faits se défendait ainsi. Bravade. Provocation. Agressivité. En son for intérieur, elle savait que la correction aurait commandé de passer la soirée avec sa tante, même si cela l'ennuyait. Faire des efforts pour la famille lui avait toujours été une épreuve.

Elle s'était couchée après une douche, ravie d'avoir équipé le séjour d'un canapé convertible, ce qui lui permettait de laisser sa chambre aux invités. En se glissant sous les draps, une pensée lui était venue pour cet homme rencontré dans la rue. C'était la première fois qu'elle avait une aventure avec un parfait inconnu. La première fois qu'il n'y avait pas de sentiment amoureux, pas même de véritable attirance. Rien que cet embrasement brutal des sens, cette chose qui se produisait non pas à sa vue, mais à son contact. Ce jour-là, près de la place noire de touristes, il avait posé la main sur son épaule, sans qu'elle lui en donne la permission. Il l'avait touchée. Prise. Déjà. S'était glissé dans son espace intime. Déjà. Elle avait à peine entendu ses paroles. Il avait eu ce geste. Elle s'était arrêtée. L'avait suivi. Là où il habitait. Il avait eu ce geste... Sans s'en apercevoir, elle avait été transportée ailleurs. Dans l'enfance de Marianne, dans les périodes qui avaient suivi.

Sa plus récente histoire d'amour avait été un échec cuisant. Une seule avait compté auparavant, une aventure adolescente, fusionnelle, où l'autre n'avait fait qu'incarner un soi imaginé, idéalisé. Elle avait chéri sa force, son aisance à être dans sa peau, espérant, à son contact, être touchée par ces qualités. Au bout de plusieurs années, elle s'était aperçue qu'ils avaient peu à se dire. Leurs peaux seules se parlaient, ce qui n'arrive pas si souvent, mais qui ne suffit pas non plus... Ensuite, elle avait rencontré quelqu'un. Elle ne s'était pas contentée de chercher en lui de quoi combler ses manques, de s'en servir comme d'une béquille sur laquelle s'appuyer, d'attendre que

ses yeux soient un miroir qui lui renverrait d'elle-même un reflet valorisant. Elle l'avait aimé, ce Baobab Fou – c'était ainsi qu'elle l'avait baptisé –, sans le rêver, sans le fantasmer. Tel qu'il était, avec ses ombres, sa lumière. Ils partageaient le goût des livres, de la musique, un vif intérêt pour les spiritualités du monde. Ils riaient beaucoup, l'un de l'autre, l'un avec l'autre. Leur intimité était naturelle et intense. C'était dans ses bras qu'elle avait découvert que faire l'amour pouvait vous tirer des larmes. Comme un solo de Coltrane, les harmonies d'une chorale chantant le gospel. Avec lui, le plaisir tenait de la révélation mystique. Ils avaient été blessés de la même manière, à la même époque. Leur enfance leur avait été ravie. Une partie d'eux y était demeurée, enterrée vivante sous les ruines de l'innocence. Elle ne grandirait jamais. Qu'il s'ouvre à elle d'une chose que si peu de gens – les hommes encore moins – révélaient, avait achevé de convaincre Marianne: c'était le bon. Cette plaie, cependant, lorsqu'elle déchire une âme, peut être la source de profonds égarements. Ceux de Baobab Fou portaient le nom de drogues dures, longeaient des murs criblés de *glory holes*. Elle n'avait pu s'initier ni aux unes ni aux autres, il avait fallu baisser la tête. S'avouer vaincue.

Ensuite, elle avait passé une année plutôt nébuleuse sur le plan affectif. Il y avait eu, bien sûr, ces vains retours de désir avec Bao. Ils continuaient de tenir l'un à l'autre, mais la vie commune était impensable. L'amour, jadis un baume, était désormais une douleur. Se faire souffrir lorsque l'on s'aime est insoutenable à terme. Par dépit,

elle avait commis une bêtise avec Souleymane, un collègue, lors d'un séminaire. Une affaire inaboutie. Lorsqu'il s'était déshabillé dans la chambre d'hôtel de Marianne, elle avait su que les femmes aussi avaient des pannes sexuelles. La vue de son corps dénudé lui avait fait passer l'envie. Vêtu, elle le trouvait attirant. Nu, il avait quelque chose de spectaculairement bizarre, des pans entiers de son anatomie n'ayant été qu'à peine ébauchés, d'autres soulignés à trop grands traits. Or, la situation interdisait l'annonce de cette froideur subite. Parce qu'il connaissait les Ohio Players et Rose Royce, parce que les hommes noirs étaient bien assez humiliés par le système, elle avait simulé le plaisir, à peine convaincue de sa propre performance. On peut gémir, haleter, crier sur commande. Il est possible que cela soit divertissant. Cependant, mouiller à l'envi relève du surnaturel. Souleymane était expert en funk, pas en jouissance féminine. Il appartenait à l'impressionnant contingent d'hommes inaptes à sentir les contractions du sexe de la femme avant l'explosion. Le cri seul les guidait, le souffle aussi, pour les plus subtils. La dégringolade s'était poursuivie par des échanges un peu chauds sur des sites de rencontre. À ces possibilités-là, elle n'avait pas donné de suite. Cette façon d'aller au-devant de l'autre lui semblait misérable. C'était comme courir les fins de marchés pour se payer les fruits que tous avaient tâtés, avant de les reposer, un peu plus amochés. Jamais elle n'avait été intéressée par quiconque sans avoir eu l'occasion de le voir habiter son corps, exister face à elle pendant un bon moment. Le coup de foudre

lui était toujours tombé dessus avec lenteur, sur des voies en apparence balisées, après bien des conversations, des échanges de confidences. Cette sorte de flegme, cependant, ne lui avait été d'aucun secours. Aujourd'hui, elle se disait que ce n'était pas du sang-froid, que cela n'avait rien à voir avec le contrôle de soi. C'était un reliquat d'ancienne peur, une latence du trouble relationnel induit par sa fêlure secrète. Dès lors que l'amour s'emparait d'elle, la tête lui tournait. Dans ses veines, le sang se mettait à bouillir. Faire sa déclaration lui devenait une urgence. Dans tous les cas, il en avait été ainsi. Dans tous les cas, l'élu de son cœur n'avait pu que se rendre.

Elle se jetait sur les hommes, leur imposait son adoration. L'ardeur de ses sentiments, sa générosité pour les exprimer, tout cela abolissait les plus coriaces résistances. Ce n'était pas elle que l'on aimait, c'était l'amour inconditionnel et passionné qu'elle offrait. Elle, on ne la rencontrait qu'à de rares occasions. En dehors de Baobab Fou, nul n'avait osé lever ses voiles, se confronter à ce qu'il y avait dessous. On ne voulait rien savoir de la faille au fond de laquelle sa ferveur amoureuse avait macéré. On refusait de connaître la gamine, sa blessure, les carences qu'une folle envie de vivre – malgré tout – avait converties en un besoin de compagnonnage. Trouver l'alter ego. Former avec lui une île. Fonder un monde à deux. Quitter père et mère pour être avec quelqu'un. Avait-elle les moyens d'une telle politique? La petite fille était là. C'était elle aussi qui prenait place au sein du couple, car il n'y avait pas d'adulte sans qu'elle ait précédé. De ses hommes, elle

n'avait rien attendu que les caresses, l'affection. C'était ce qu'elle recherchait dans le frottement, l'emboîtement des corps : l'intimité pour refuge. Les diplômes, la fortune, l'image sociale, aucun de ces aspects ne l'avait jamais préoccupée. Les hommes de sa vie, elle les avait aimés enracinés dans des vestiges de culture subsaharienne, ancrés dans l'imprévu des identités afro-américaines. Elle les avait voulus artistes sur les bords, fabuleux désaxés. En eux, elle avait vu l'ange aux ailes brisées, la divinité en ce monde égarée. Sa candeur infantile avait eu l'outrecuidance de penser terrasser les démons qui les hantaient, qui les possédaient quelquefois. Donc, elle avait payé. Factures. Dettes. Machines à écrire *vintage*. Vêtements. Instruments de musique. Elle avait payé. Pour un tas de projets mûrement réfléchis qui s'étaient en chemin infestés d'imprévus. Elle avait payé. Tous lui devaient de fortes sommes qu'elle aurait rechigné à donner à ses proches, ceux du sang, la famille. Avec ceux-là, quelque chose crispait son cœur si généreux.

Lorsque les pleurs de l'enfant meurtrie ne les avaient pas terrifiés, ses amants s'étaient décrétés indignes de son attachement – Bao entraînait dans cette seconde catégorie. Elle était *trop bien* pour eux. Ils s'étaient alors employés à ne surtout pas la mériter, l'acculant à la rupture. En réalité, la séparation avait été de leur fait. Il lui fallait passer à autre chose. C'était ce qu'elle avait songé en se couchant ce soir-là, tandis que, dans la pièce voisine, sa tante évaluait le poids de ses bagages. C'était ce qu'elle avait préféré penser afin de ne pas interroger le pouvoir d'une main posée sur

son épaule, ne pas savoir ce qu'elle avait reconnu, en quels abîmes autrefois fréquentés ce geste l'avait de nouveau attirée. Accueillir dans son lit une personne dont la substance lui échappait, c'était se comporter comme une grande, vivre avec son temps. Avoir, à son tour, une de ces relations qualifiées d'hygiéniques. La saine réponse à un besoin primaire. Entre adultes consentants, il n'y avait pas de mal à se consommer mutuellement, sans autre intention. Ils s'étaient donc revus, chacun donnant le meilleur de lui-même à ce qui les réunissait. Un soir où, repue, elle sentait s'alourdir ses paupières, il s'était mis à poser des questions. À dire sa perplexité devant le fait qu'elle ne veuille pas savoir, par exemple, combien il gagnait. Et pourquoi refusait-elle de venir chez lui? Elle s'était contentée de fixer des yeux le plafond, de laisser le sommeil l'envelopper, tandis qu'il soupirait: *I know I'm in your way*. C'était vrai. Il la gênait. Dès qu'elle avait eu le nombre d'orgasmes requis, elle lui tournait le dos. Pour être honnête, c'était bien plus que de l'embarras. Quelque chose chez lui la mettait mal à l'aise. *Sure you can handle what I got here?* Il était nu dans sa chambre. Lorsqu'il avait prononcé ces mots. Si d'aventure elle l'avait repoussé, il ne serait pas sorti gentiment, *no offense taken*. Il y avait eu cet autre soir, leur cinquième ou sixième rendez-vous, l'ultime, une séance un tantinet sordide. Elle s'était attendue à une levrette quelque peu vigoureuse, jusqu'à ce qu'il lui applique fermement la main droite sur la bouche, pour étouffer le cri. La sodomie n'avait pas été le problème. C'était ce geste. Ce procédé. Cette préméditation

de la violence. Il avait fait cela auparavant. Il s'était déjà enfoncé de force là où il n'avait pas été convié. *Sure you can handle what I got here?* S'il commençait à s'attacher à elle, c'était parce qu'elle ne craignait pas le monstre qu'il avait entre les jambes. Elle s'ouvrait pour le recevoir, lui griffait le dos, les fesses, pour qu'il vienne plus loin. Elle levait les jambes, se cambrait, disait *oui, oui, encore*, douleur et plaisir mêlés, confondus.

Après ce coït anal imposé, elle avait exprimé son désaccord. Cette pratique n'était agréable que si l'on y avait consenti. Une sorte de tendresse s'était promenée sur le visage de l'homme des Amériques. Il s'était mis à lui caresser les seins avec du *feeling* au bout des doigts, un vibrato suspect dans la voix: *I never really found anyone who could... You know*. Des nappes de velours avaient recouvert le regard de l'homme. Marianne avait vu venir le malentendu, l'histoire qui s'érige sur des fondations malsaines. On ne vit pas avec une femme parce qu'elle peut... *You know*. On ne se croit pas épris d'elle sous ce prétexte-là. Coupant court à la réflexion de Marianne, il l'avait gratifiée du meilleur cunnilingus de sa vie, de l'émotion sur la pointe de la langue, laissant échapper ces paroles: *I like to lick my lady's clit*. C'était là, après avoir joui, qu'elle l'avait observé pendant qu'il dormait, décidée à lui signifier son congé. Elle ne voulait pas être *sa lady*, ni *sa* quoi que ce soit d'autre. Il ne s'était pas laissé remercier sans faire d'esclandre. Elle s'était moquée de lui. Il allait la poursuivre pour *false pretense*, parce qu'elle l'avait laissé croire à ses sentiments pour lui, d'ailleurs, elle avait sans doute le sida,

qui d'autre pouvait se conduire de la sorte, si ce n'était une pute ayant contracté mille saletés qu'elle se faisait maintenant fort de distribuer à des innocents. S'il ne l'avait pas battue, c'était parce que l'appartement était mal insonorisé. Il avait empoigné une poêle à frire, s'était ravisé. Un voisin aurait pu appeler la police. Or, aucun homme noir ne pouvait se fier à la police dans un pays de Blancs. Pendant les semaines suivant la rupture, Marianne avait craint pour sa vie. Il n'avait pas les clés de l'appartement, mais elle avait fait remplacer la serrure de l'entrée, renforcer la sécurité des fenêtres donnant sur le jardin privatif. En allant travailler, elle changeait d'itinéraire, s'arrangeait pour ne pas quitter le bureau trop tard, ne pas se retrouver seule dans la rue. Cela avait été une période angoissante. Elle s'était enfin autorisée à ressentir la peur, le dégoût aussi, accumulés depuis sa petite enfance, bien avant la main posée sur son épaule. Cet épisode peu glorieux de son existence avait soulevé de multiples interrogations. Avec l'homme de toutes les Amériques, on ne pouvait parler de relation, au sens où elle l'entendait. Pourtant, il y avait une similitude avec ses expériences passées, celles au cours desquelles il y avait eu de l'attachement, des projets. La plongée en eaux troubles, tel était le dénominateur commun. Ce quelque chose de crasseux qui, toujours, traînait par là.

Les histoires toxiques, c'était tout ce qu'elle avait cru mériter. Un poison lui avait été inoculé, qui lui attirait ces amours vénéneuses. Ce qui lui arrivait était une projection de ce qu'elle portait à l'intérieur. Son aventure avec le concentré

d'Amériques avait suscité un besoin d'analyser chaque instant de sa trajectoire sentimentale et sexuelle. Ce n'était pas un soudain mépris de la chair qui l'avait conduite à l'abstinence, mais la nécessité de se réconcilier avec la petite fille, de la regarder sans détourner les yeux, de pleurer avec elle, de sécher ses larmes. Tout se remémorer, sans tricher. La lutte pour se défendre, la capitulation aussi, chaque fois qu'elle s'était dit *À quoi bon...* Kweli avait laissé affluer les souvenirs honnis, revécu chacune des agressions de Marianne. À quel moment avait-elle commencé à en provoquer la répétition, bien que par des modalités différentes? Si le désir est avant tout mimétique, s'il est vrai qu'il reproduit un modèle, il ne s'agit pas seulement de celui du couple parental. Ce que l'on imite, c'est aussi la sorte de désir qui s'est portée sur nous à l'origine. Au commencement de l'aventure sexuelle. Ainsi le préadolescent pris de force par un homme au détour d'une ruelle aimera-t-il souvent les corps masculins. Ce penchant pourra d'ailleurs s'avérer exclusif. S'il s'est au contraire agi d'une femme – car elles ne sont pas en reste, le garçonnet dont la pédophile aura fait son jouet conservera peut-être le goût des femmes faites. L'avilissement et le plaisir s'abreuvent parfois à la même source, finissent par se confondre. Aimer l'instrument de la torture à soi infligée n'est pas anodin. Chacun affronte comme il le peut cette douloureuse étrangeté. Kweli songea au nombre de farouches hétérosexuelles dont l'orientation s'était déterminée lorsqu'elles avaient été violées par un homme...

Du tout premier assaut, elle avait gardé en mémoire chaque détail, en raison de son statut par rapport aux autres, mais aussi parce que l'événement s'était déroulé par un après-midi radieux, dans la maison familiale. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Jamais elle n'avait parlé à quiconque de cet homme, un menuisier que ses parents avaient embauché pour consolider leur bibliothèque ravagée par les termites. C'était derrière ce meuble qu'il l'avait attirée pour qu'elle lui fasse une fellation. Ensuite, sans s'inquiéter d'être surpris, il l'avait entraînée dans la chambre de ses parents, l'avait étendue sur la moquette, s'était couché sur elle sans la pénétrer, frottant son sexe dénudé contre celui de la fillette. Le jour où elle serait déflorée, cela se passerait de la même façon, sur le sol d'une pièce de la villa, un matin de grandes vacances, avant qu'elle ait atteint les dix ans. Elle n'avait pu se confier à un entourage sourd à ses appels lors de ces viols. Comment dire. Que dire à une famille que les cris de l'enfant n'éveillent pas ?

Dans cette demeure au jardin planté de frangipaniers, avec les bougainvilliers rampant sur l'arcade en fer forgé du portail, les livres richement reliés, la musique jazz ou les conversations intelligentes, il n'y avait pas de place pour ce qu'elle vivait. D'elle, on attendait qu'elle divertisse les invités par son érudition, qu'elle figure au tableau d'honneur. Comment dire et que dire. De ce temps, elle avait conservé une détestation féroce de l'élitisme intellectuel des nantis, ces privilégiés qui méprisaient la plèbe analphabète. Elle

s'était repliée sur elle-même, sans que cela se voie trop. L'éducation bourgeoise repose sur un principe de base : donner le change. Elle seule avait su combien son corps lui faisait horreur. Le teint clair qui fascinait les hommes irritait les femmes contraintes de se l'acheter au marché sans l'acquérir tout à fait. Les cheveux longs, peu crépus – il avait fallu du temps pour qu'ils partent en locks. Les formes rebondies sur lesquelles aucune toilette ne paraissait décente. Sa mère se plaignait de ne savoir comment la vêtir, ne formulait pas ce qui l'effrayait tant, se contentait de marmonner : *On dirait que tu as des lames de rasoir sur le corps. Rien ne te va.* Elle lui achetait des vêtements trop petits, ne pouvait se résoudre à voir ce corps se ruer hors de l'enfance, attirer les prédateurs. Le silence aussi a un pouvoir performatif. L'obsession muette qui assombrissait le regard maternel avait été la réalité de la fillette, derrière la haute muraille ceinturant la maison. On ne vit pas dans une bulle, en particulier sous ces latitudes. Il y a toujours quelqu'un. Qui vient. Du village. De n'importe où. Il y a l'obligation de solidarité qui impose de donner du travail aux autres – c'est cela, être solidaire : employer, prendre à son service, rémunérer. Ils sont alors électriciens, maçons, jardiniers, comptables, veilleurs de nuit, qui passent le portail, sous l'arcade aux bougainvilliers. Il y a toujours quelqu'un. Qui ordonne. Qui touche. Qui prend. Se venge à sa manière de n'être pas celui qui peut payer les autres. Et les petits obéissent aux grands. Ce ne sont pas les enfants qui versent les gages. On le lui a souvent rappelé : *Ton frère et toi*, disait le

père, *n'avez aucune autorité sur les domestiques. Ils ont des enfants de votre âge. Vous leur devez le respect.* C'était vrai. C'était bien. Quelles étaient les limites de la considération à leur témoigner ?

Parce qu'elle haïssait sa propre chair, elle avait été de ces adolescentes à la mise tapageuse, trop colorée, trop courte, trop serrée, trop échantonnée. Fantaisie de façade. Effronterie mêlée de rage. Attitude éminemment sexuelle, afin que le mal devienne son propre antidote. Bravade. Provocation. Avant ses dix ans, on lui trouvait une jolie voix. On n'avait pas compris qu'elle ne veuille plus chanter, qu'elle ne le pouvait plus, que le chant avait été assassiné. Elle s'était mise à manger, à dévorer. On l'avait surnommée Dumbo, on avait cru à de la gourmandise. L'hyperphagie de l'enfance écourtée se muait en boulimie à l'adolescence. Marianne se ferait longtemps vomir. Seule Kweli mettrait fin à ce long dégoût de soi qui ne pouvait, à l'évidence, que se tourner vers des objets d'amour discutables. Elle s'était jetée sur les hommes qu'elle avait cru aimer, comme on l'avait fait avec elle. Son désir pour eux avait la violence d'une indicible désespérance. Souvent, elle avait été celle avec qui l'on couche en évitant d'être vu en sa compagnie. Celle que l'on ne convie ni aux concerts scolaires, ni aux compétitions d'arts martiaux, ni aux pique-niques. Celle que l'on salue d'un clin d'œil, de loin. Celle dans les bras de qui on pleure, néanmoins, parce qu'elle comprend. On sentait en elle une certaine sensibilité. Quelque chose qui autorise à être un homme, pas juste un mâle. Marianne se consolait en s'inventant des fables, des romances si pures

qu'il ne fallait pas les dévoiler, sous peine de les gâcher. Elle érigeait un univers pour deux, dont la porte restait ouverte afin que l'aimé y pénètre à sa guise, s'y abandonne à leur histoire, s'en aille régénéré, plein de ce qu'ils avaient partagé. Tant pis, s'il n'y avait pas de pique-niques. Il y avait autre chose. Tout se mettait à vaciller lorsque ses ombres l'étreignaient trop fort, qu'il lui fallait être contenue, soutenue. *La femme doit être plus forte que l'homme. Ne pas compter sur lui. Savoir qu'il aura besoin d'elle. La femme est le refuge de l'homme.* C'était ce que disaient les aînées dans leurs conversations à voix basse.

Elle commençait seulement à tracer son chemin en conscience, à ne plus dévorer, à même la casserole ou sans s'inquiéter de refermer le frigo. Kweli avait cessé de prendre la pilule afin de ne plus être sexuellement disponible à tout moment et, aussi, pour ne plus vivre dans la terreur du viol qui la laisserait enceinte. Cela avait été une angoisse constante, des années durant. Il fallait affronter cette peur, afin de ne pas sans arrêt replonger dans les gouffres d'autrefois. Être avec des hommes capables d'assumer leurs responsabilités. Utiliser un préservatif. Ne pas envisager de vie sexuelle dans l'immédiat lui apportait une sérénité inconnue. Elle avait l'impression de n'avoir jamais été vierge, avait envie de dire *pouce* un moment, de connaître la saveur de l'existence chaste dont elle avait été trop tôt expulsée. Savoir ce qu'elle avait perdu. Savoir ce que nul ne pourrait lui arracher. Cela lui semblait nécessaire pour être un jour capable d'investir sa sexualité d'une dimension joyeuse qui n'y avait pas eu de

place jusqu'alors. Elle espérait découvrir cela. Non plus la fureur de vivre, mais la joie. Ses certitudes étaient minces quant au résultat. Lucide, elle mesurait sa fragilité devant l'immensité de la tâche: n'être plus si fidèle à ses ombres, mettre au jour sa lumière. Ce serait difficile. L'éventualité de rechutes n'était pas à écarter. Elle n'avait résidé que dans sa douleur, ne connaissait pas d'autre *modus vivendi*. Pourtant, elle voulait essayer. Croire qu'elle n'avait pas été jetée sur la terre pour n'être que blessée, ne faire que rejouer les scènes mortifères de l'enfance, s'évertuer à inventer seule l'amour qui devait se vivre à deux. Le jour où elle avait décidé de changer de nom, elle avait aussi quitté son emploi. Elle comptait s'octroyer une année sabbatique, voir ensuite ce dont elle aurait envie. Depuis quelque temps, elle se disait que chanter à nouveau lui ferait du bien. Il n'était pas trop tard pour prendre des leçons. Il était regrettable d'avoir abandonné le chant aux pollueurs d'âmes. Kweli songeait à Marianne avec tendresse, l'embrassait en pensée tous les jours, plusieurs fois par jour. Elle était la première à lui devoir cette bienveillance. Lorsque son esprit dessinait un corps masculin pour le placer nu devant le sien, elle ne congédiait pas cette image. Elle lui accordait de l'attention, souriait à sa vision, puis la laissait s'évanouir. Désormais, c'était dans l'attente que logeait le plaisir, dans le souci qu'elle avait de guérir avant d'inviter un homme dans son intimité. Elle désirait que le prochain la trouve en paix.

PAÏENNE
Axelle Jah Njiké

*You are one
and I am another
We should be one
Inside each other*

Inside my love, Minnie Ripperton

C'était fin juin, la chaleur naissante de l'été ajoutait une note féérique à l'air ambiant. Leur rencontre avait flambé dans une conversation de soirée exaltante. Ils avaient mangé un peu, dansé, ri beaucoup, au grand bonheur des mariés qui, ami de l'un et collègue de l'autre, les avaient placés côte à côte de manière délibérée. La promesse d'un moment d'absolu s'était concrétisée par des regards répétés, un corps-à-corps devenu langoureux sur la piste de danse, une adresse amorcée par lui qu'elle avait aussitôt accueillie, l'air de l'attendre. Alors que la fête battait toujours son plein, que les mariés ne s'étaient pas encore éclipsés, il l'avait enlevée et c'est avec empressement qu'elle

l'avait suivi. Sur le sentier les ramenant à la voiture, elle lui avait simplement glissé à l'oreille :

— Tu ne peux pas savoir comme j'ai envie de te sucer. Je pense qu'à ça depuis tout à l'heure.

Dans l'obscurité, à deux pas de la voiture, elle lui avait pris la main, l'avait attiré sous sa robe entre ses cuisses.

— Je mouille. Touche.

Humide de transpiration, chaude de sexe, le regard pétillant, sa robe relevée jusqu'à mi-cuisses, elle lui souriait, un sourire qui lui provoquait un vide dans la poitrine comme quand on rate une marche dans le noir.

— Tu vois, là, ta main est chez elle, tu sens ?

Il y avait la soie, douce, lisse, fluide de la culotte pourpre. Il y avait aussi le bon gros matelas de poils, bien rembourré et dru. Il la serra contre lui, du bout de la langue se mit à lui lécher le lobe sans arrêter de parler. Sa voix, basse et grave, coulait vers ses tympanes comme de la lave. Ils avaient tous deux la sensation de vivre un rêve éveillé. Dans lequel aucun obstacle, aucune barrière ne venait troubler le désir émanant de leurs deux âmes, de leurs deux corps, de leurs deux sexes en symbiose.

Elle levait les yeux, pas trop, afin que sa bouche continue à lui mordiller l'oreille. Elle souhaitait qu'il parle encore, il pouvait la faire jouir ainsi, rien qu'en susurrant ce qu'il voulait lui faire, n'importe quoi... Contre la voiture, il l'embrassa à pleine bouche. Juste comme il fallait. S'y promenant avec délectation, sans gloutonnerie. C'était

un baiser sensuel, caressant. Une sensation d'extrême douceur, empreinte de saveur, de volupté. Un baiser qui sembla durer une éternité, emplissant la nuit de leurs gémissements. À l'image du désir qui les avait accompagnés toute la soirée. Leurs langues se cherchaient pour se perdre aussitôt. Se nouaient, s'affrontaient dans un duel fastueux. Elle se sentait devenir liquide, perdant son souffle dans celui de l'homme. Grisée par la langue agile qui enrobait la sienne. Ils s'interrompirent un bref instant, tentant de reprendre leur respiration. Se dévorant du regard avec le même ravissement, ils reprirent le cours de leur étreinte. Heureux et stupéfaits.



Elle l'avait désiré à l'instant même où il était apparu. Bel homme, la quarantaine, grand, brun, il avait un visage marqué, avec une cicatrice au menton qui lui donnait un charme viril singulier. Elle avait d'abord noté ses mains. Comme toujours. Puissantes et vigoureuses, elles avaient été annonciatrices pour elle de ce qui pouvait suivre. D'un battement de cils, ses pupilles avaient enregistré, au travers du pantalon de smoking noir, les cuisses musclées comme celles d'un rugbyman, le corps brun taillé en V parfait. Une prestance, une allure des plus désirables, qu'accompagnait un regard magnétique, d'une séduction irrésistible. Ayant pris place sur la chaise près d'elle, après avoir brièvement salué les autres convives à leur table, il s'était tourné dans sa direction avec aux lèvres un sourire ravageur.

— Éric.

— Bonsoir. Bahia.

— Bonsoir Bahia.

Sa main était chaude, sa prise ferme, robuste. Elle aima le contact de sa peau sur la sienne. Elle avait croisé les jambes, sans ostentation, sans provocation, juste pour être mieux assise, plus concentrée. Dans le mouvement, sa robe était remontée, dévoilant ses cuisses. Elle n'avait pas eu un geste pour la rabattre sur ses genoux. Il avait baissé les yeux vers la chair dénudée, puis avait replanté son regard dans le sien. Avec un sourire qu'elle connaissait. Celui d'un homme qu'on vient de mettre en appétit. Et ça lui avait plu. Qu'il ne fasse pas semblant de ne pas avoir vu. Qu'il la regarde encore dans les yeux. Qu'il lui sourie. Qu'il ait faim. L'attirance tenait à peu de choses chez elle. À un regard franc. De la connivence. Une promesse de possibles. Il n'en fallait pas plus pour que chaque cellule de son corps s'habille de volupté. Comme s'il l'avait senti, il avait tourné toute sa personne vers elle. Comme s'il l'attendait. Il la fixait, sans gêne, semblant la voir jusque dans les détails de son sexe, pensa-t-elle en prenant conscience de l'afflux du désir dans son ventre. Tout en lui suscitait son appétit. Absolument tout : l'alliage de rondeur et de consistance sans raideur des épaules, la constellation de grains de beauté parsemant ses avant-bras, la densité de la nuque, la puissance des cuisses. Entre eux, le désir venait d'élire domicile, la flambée n'allait pas tarder. Et cette idée la réjouissait. Qu'on ne dise jamais devant

elle que la libido féminine ne pouvait pas être ardente et impétueuse.

— Vous sentez divinement bon, Bahia.

Il s'était penché à son oreille pour prononcer ces quelques mots. Son intonation, le son de sa voix, sa bouche épaisse arborant une moue sensuelle lui avaient donné envie de poser ses lèvres sur les siennes. Parce qu'il lui plaisait, l'intriguait, respirait la vie, semblait avoir une énergie sexuelle aussi forte que la sienne, elle avait une envie folle de se frotter à cet homme. Ce qu'elle lisait dans ses yeux l'invitait à être belle, séductrice, audacieuse, et c'était plus qu'il ne lui en fallait pour se l'autoriser. Au centre de son corps, son sexe pulsait, elle savait qu'il en était la raison. Elle l'accueillait dans toute sa chair.

— J'aime beaucoup vos mains, Éric.

Il était rare qu'une femme réponde par un tel compliment. Il était rare que ses yeux se posent franchement sur vous, de manière directe. Qu'elle semble savoir pourquoi elle vous désirait. Féminissime, elle était ravissante, avec un beau visage rond, des yeux en amande, et une bouche aux lèvres charnues. Toute en courbes appétissantes, elle attirait les regards masculins et féminins. Mais, davantage que par sa silhouette, il s'était senti touché par une qualité d'être, un éclat qui émanait de sa personne. Il n'avait pas eu envie d'elle parce qu'elle était belle. Mais parce qu'elle paraissait être un monde en soi. Semblait exister à ses propres yeux et pas seulement dans le regard d'un homme. Il avait été conquis par quelque

chose en elle d'une simplicité déconcertante qu'il ne lui avait jamais été donné de côtoyer chez aucune autre. Il avait été sensible au fait qu'elle ne minaudait pas, ne cherchait pas à lui plaire, se montrait tactile et gaie avec l'aisance d'une femme qui n'avait besoin d'aucun artifice pour plaire.

À table, dès les premiers mots échangés, une intimité physique et naturelle s'était instaurée entre eux. Une connexion magique qui avait conféré à leurs échanges une liberté grisante. Ils avaient parlé du Brésil, qui avait inspiré aux parents de Bahia le choix du prénom de leur fille unique. De son enfance, bercée par l'harmonieuse relation de deux parents qui se tenaient toujours mutuellement dans la plus haute estime sur les plans spirituel et affectif. Elle avait mis le feu à son âme en lui confiant des histoires passées de grande tendresse, de grande douceur, de grande amitié, avec du sexe souvent, qui l'avaient rendu jaloux. Elle l'avait touché de partout, à la fois tout au bout et jusqu'au fond de lui en lui avouant que si elle avait parfois cessé de croire, elle n'avait jamais cessé de savoir. Ce qu'il était possible de vivre à deux. Jamais renoncé à l'éprouver. Toujours choisi d'aller vers des relations qui étaient bonnes pour elle, vers des êtres bienveillants. Dans sa manière de se donner, s'abandonner à la parole, mais aussi accueillir, recevoir ce qu'il pouvait lui confier, il avait su ce qu'elle désirait. Reconnu que, tout comme lui, elle voulait quelqu'un qui l'aime et qui la laisserait l'aimer.

C'est sur la chanson de Minnie Ripperton qu'il avait eu la conviction qu'ils allaient mal se

tenir d'une minute à l'autre. Sur la piste, au son de la musique, elle s'était blottie contre lui, son corps ondulant avec naturel. Il avait pris soudain conscience à la fois de sa propre respiration et de la sienne. Elle lui communiquait sa chaleur, ardente comme le soleil. Téméraire l'espace d'un instant, il s'était dit qu'il pouvait faire durer le plaisir du désir partagé, pas encore avoué, sur cette piste au son d'un morceau, puis d'un autre, mais il n'en avait pas eu la force. Incapable de réfréner davantage son besoin de la toucher, il avait senti sa verge enfiévrée, d'une façon très particulière.

— Viens. Viens avec moi, fut tout ce qu'il eut à lui dire.

Pour toute réponse, elle lui avait adressé un regard d'approbation absolue. On aurait dit qu'elle le saluait dans sa tête et son cœur, mais aussi dans son sexe. Il lui avait pris la main, et ils s'étaient éclipsés comme des garnements, profitant du morceau de musique qui venait de débiter, et dont les accords attiraient à nouveau tout le monde sur la piste.



Il fait glisser une bretelle, puis l'autre de la robe en soie noire sur la peau à la carnation cacao, posant ses lèvres le long de son cou. La peau soyeuse frissonne. Pressant tendrement le bout de ses seins, il flatte et modèle le ventre, sculpte les hanches tout en couvrant ses épaules de baisers, sa nuque. Il peut entendre sa respiration s'interrompre, rester en suspens, reprendre

à nouveau, un peu plus fort qu'auparavant. Ses mains délogent un mamelon, puis l'autre. Il avance la bouche vers les tétons, qu'il suce, mordille, tête, avide de cette chair fondante qui s'offre. Ses aréoles se durcissent, bandent entre ses doigts, dans sa main qui presse, agace, malaxe avec dextérité. Dieu qu'ils sont beaux!, songe-t-il, sentant son érection doubler. Il ne perçoit plus son sexe, pourtant, il sent son érection qui lui semble magistrale. Elle a des lèvres parfumées qui donnent des baisers savoureux. Il se demande si celles du bas ont le même goût. Il presse son membre durci contre son ventre, la serre plus fort dans ses bras, lui dit :

— Tu me plais, ton physique, ta peau, ton odeur...

Entrouvrant les yeux, il la voit sourire dans l'ombre avec tendresse, sent une fois encore le cœur lui manquer. Cette vision le fait bander de plus belle. Il a envie de la goûter. Tout de suite. Descendre vers ses autres lèvres. Prendre la mesure de son humidité.

Avec lenteur, douceur, sa main vient se poser sous la robe, autour de son con. S'alourdit au contact de la culotte en soie, trempée. Sa main suit, sous le tissu, la nudité des cuisses, caresse les fesses, revient à la fourrure pubienne que l'écartement des jambes entrouvre... Elle laisse les doigts fins s'enfoncer dans le marécage de son sexe, inondé de sa propre jouissance. Les introduisant tout au fond de son ventre, il la fait plier. Gémir. Chercher de l'air.



C'est dans de tels moments qu'elle aime être femme, avoir un corps de femme réceptif, par la peau, le toucher, la caresse. Peut-être est-ce parce qu'elle a vécu dans le même espace qu'une mère qui prenait plaisir à faire l'amour qu'elle se sent toujours heureuse dans l'échange et l'intimité sexuelle. Peut-être est-ce ce mélange de sentiments, de corps, d'émotion, d'imaginaire qu'elle percevait entre ses parents qui l'a dotée d'un avenir de femme jouissante et créative dans ses échanges physiques. Lui parlant d'une autre manière d'être au monde. D'un amour qui apportait sa preuve dans la chair. « Car l'amour, ma chérie, lui avait dit un jour sa mère, on le fait d'abord avec ce que l'on est, bien avant de le faire avec ce que l'on sait. »

À chaque instant, dans chaque circonstance, de la plus simple à la plus sublime, elle avait cultivé cette parole maternelle. Veillé à être elle-même, su être libre. Loin des normes et du culte de la performance. Elle avait partagé son intimité comme un signe, au-delà de la confiance accordée à l'autre, de la liberté qu'elle s'octroyait. Celle d'oser s'ouvrir et se dévoiler sans fard et au plus haut degré de sa fragilité. D'accueillir l'euphorie qui accompagnait chacun de ses orgasmes comme une énergie de vie qui lui faisait du bien, lui donnait confiance, la faisait exister et la propulsait.

Son clitoris avait été l'initiateur magique qui lui avait révélé un monde insoupçonné : elle.

C'est avec lui qu'elle avait appris à s'ouvrir à une connaissance intime, sans fausse pudeur, d'elle-même. À trouver le plaisir en elle, à le partager, à aimer en donner. D'abord seule, puis avec des hommes avec lesquels elle avait poursuivi le voyage au fond de sa liberté, elle avait exploré plus encore ses capacités à jouir, à habiter sa chair. Consciente que ses mensurations, la forme de ses seins ou la grosseur de ses cuisses n'avaient rien à avoir avec le fait que son corps possédait la capacité de dispenser et de recevoir du plaisir.

Elle vivait sa sexualité avec légèreté et profondeur. Toujours dans cet ordre. Vivant juste ce qu'il y avait à vivre avec chacun en en découvrant peu à peu l'importance, si importance il y avait. Ses rapports intimes s'inscrivant dans le prolongement d'un contrat passé avec elle-même. Avec son corps. Et au centre de celui-ci, son sexe. Dont elle s'occupait comme d'un bien précieux. Comme d'un partenaire sexuel à part entière. Aimé et protégé. Cadeau pour elle et offrande pour l'Autre.



Il la fouille bien mieux qu'une queue, avec une science presque féminine. Très délicatement, avec une tendresse infinie. Ses doigts glissent sans rencontrer la moindre résistance dans ses replis d'une onctuosité éloquente, vu le plaisir intense qu'elle prend. Il a une maîtrise parfaite de son corps, dans un va-et-vient péremptoire. Il a envie de la prendre sur le capot de cette voiture où il l'a allongée. Envie de la faire jouir. Elle se demande

si sa queue est comme elle les aime. Épaisse et massive. Avec une peau mordorée. Douce. Elle la veut en elle, le murmure dans son oreille, plus fort, plus loin, plus fort. Il la fait taire d'un baiser, froisse sa culotte sans ménagement contre son pubis. Glisse à nouveau les doigts dans la fente. Les ressorts pleins de cyprine pour les lui mettre dans la bouche, qu'elle s'excite plus encore de sa propre odeur. Il plaque ses lèvres sur ses tétons et aspire autant de chair qu'il peut, comme pour l'avaler, puis reprend ses lèvres avec autorité, brutalité, étouffant ses gémissements. Lui maintenant les cuisses ouvertes, il se laisse couler entre ses jambes, sa langue descendant vers son ventre. Là où l'humidité côtoie la brûlure de la lave qui coule en elle. Qui n'attend que l'occasion de jaillir. Pendant quelques secondes qui lui paraissent durer des heures, il ne fait pas le moindre mouvement, absorbé par la contemplation de la partie la plus secrète de son anatomie. Admirant la toison sombre qui souligne, dissimule son sexe. Une fois encore, elle est à la mesure de son désir. Il n'aime pas les chattes épilées en tickets de métro. Lui, ce qu'il aime, c'est deviner des poils à la lisière de la culotte et de la cuisse. Il trouve ça plus érotique. Beaucoup plus animal. C'est une promesse de sexe. Son ventre plat accentue le renflement de son pubis. Les petites lèvres luisent comme des langues gourmandes. Elle le sent explorer son pubis du regard, l'ouvrir pour en contempler les lèvres gonflées. Elle s'offre sans pudeur à cet examen, puis au raffinement des jeux qu'il invente avec ses doigts pour la faire trembler. Elle sait ce qui va venir. Elle sait que sa

langue va remplacer sa main agile et douce. Elle ne fait pourtant aucun geste pour voiler sa nudité et, loin de le repousser, elle l'attire un peu plus contre elle. Écartant de ses pouces les grandes lèvres, il repousse sur les côtés des touffes de poils qui lui permettent de découvrir une source brillante, limpide. Introduisant avec délicatesse sa langue dans la fente, tout en ouvrant ses cuisses avec ses mains, il entreprend de la dévorer. La suçant avec une application qu'elle n'a jamais connue auparavant. Enfonçant en même temps deux doigts dans son sexe, puis titillant son clitoris, il alterne douceur, fermeté, tendresse.

Il s'est installé comme s'il avait la nuit devant lui, dégustant son con avec lenteur, d'une langue ample qui fait d'elle une attente éperdue. Il sillonne la fente béante de miel avec suavité, trouve le clito qui darde, qu'il lèche avec minutie. Il la sent onduler, essayant de retenir son plaisir, se contractant pour éviter la montée trop rapide de spasmes. Contrant sa résistance, il introduit deux, puis trois doigts, initiant un va-et-vient qui accompagne les oscillations de sa langue. Elle gémit de plaisir tandis qu'il continue d'enfoncer son pouce en elle, de sucer son clitoris palpitant. Il entend sa respiration s'accélérer, aime la senteur d'ambre qui émane de son sexe tout mouillé, qui palpite comme un cœur battant, qui bave un jus chaud. Elle songe soudain avec certitude que, s'il avait vécu en des temps primitifs, cet homme aurait été un fervent adorateur de la divinité Vulve. Elle n'est que sensations, que langue, doigts, bouche, dents, souffle, peau. Il lèche encore. Fort, vite. Dessine un huit. Elle devient

rivière, lac ou mer. Ses doigts ne suffisent plus, elle voudrait qu'il la baise, la pénètre d'un coup et la baise avec toute la force qu'elle réclame. Mais à cette pensée, brusquement, venant du fond de son âme, une décharge lui traverse le corps, la tête. Elle se met à jouir sous la langue experte de l'homme, en proie à d'interminables secousses. À la fois animale et déesse, elle rayonne au milieu d'une jouissance qui semble ne pas vouloir prendre fin.

Quand il se redresse, quittant le jardin primitif dans lequel il avait pénétré, il brille comme un astre et c'est avec douceur qu'elle l'attire contre elle, se mettant à lui nettoyer le visage du bout de la langue. Il n'a pas souvenir qu'on l'ait jamais toiletté comme ça ; avec une telle sensualité, une telle délicatesse, tant de révérence.

— Merci.

Elle se sent bien. Infiniment.

Il lui sourit :

— Tu es magnifique...



L'un de ses amants l'avait un jour qualifiée de païenne. Elle avait éclaté de rire tant le terme lui avait semblé juste. La sexualité avait toujours eu une place de choix dans sa relation avec elle-même. Elle la concevait comme un outil – merveilleux, ludique – lui permettant de se rapprocher, d'échanger avec l'autre. Son sexe était le noyau dur d'où jaillissaient l'émotion, la joie, le plaisir. Sa féminité puisait aux sources de son

érotisme pour s'épanouir. Fidèle à ses pulsions, elle aimait avoir, en présence des hommes, une envie de gestes. Céder avec allégresse à l'attraction d'un corps. Suivre ses élans avec curiosité. Son désir était une fête à laquelle elle conviait volontiers ceux qui appréciaient qu'elle les choisisse. Elle voulait que chaque homme avec lequel elle allait lui apprenne quelque chose. D'elle. De sa sensualité. De son plaisir. De son potentiel de jouisseuse. Même lorsqu'elle était objet de la convoitise de l'autre, elle restait sujet de sa vie. Sujet d'un goût réellement fort pour les choses de la chair, de l'intime. Qui remontait, lui semblait-il, aux premiers jeux de l'enfance, empreints d'innocence, qui allaient de pair avec la curiosité et la liberté d'explorer.

Charnelle, elle aimait fabriquer l'amour, le faire, le vivre. Ce n'étaient pas les hommes qui la faisaient jouir. C'est elle qui s'accordait l'espace pour la jouissance et qui acceptait de partager cet espace avec eux. Elle n'avait aucune inclination pour les rencontres fugaces, les inconnus qui vous quittaient aussi vite qu'ils vous avaient pénétrée. Pour un soir ou pour la vie, elle avait besoin d'être touchée par toutes les facettes de l'autre, les libertés qu'il savait prendre, la promesse d'agrandissement qui en émanait. Son sexe n'accueillait que ceux qui s'ouvraient à elle, avec chaleur, naturel, authenticité. Son intimité se nourrissait ainsi de relation, de gaieté, de rapport direct aux sensations. Mais plus que tout, d'émotion. Elle lui accordait une place centrale. En dehors de ce cadre humain, relationnel, joyeux, la sexualité perdait tout sens pour elle. Elle aimait le sexe, mais

le plaisir charnel chez elle n'oubliait pas l'âme, le tremblement, l'indicible. Le sacré. La passion sexuelle était teintée de spiritualité, empreinte de la conviction profonde que les énergies pouvaient dans ces moments-là ouvrir à d'autres niveaux de conscience. D'autres manières d'être au monde.

Oui, elle était une païenne, si cela voulait dire qu'elle était faite pour l'amour, qu'un cœur lui battait aussi dans la chatte, que son corps était un temple, une cathédrale où venaient vibrer les sons, les souffles, les trompettes de sa jouissance. Mais Dieu que c'était bon ! Cette fougue inouïe en elle qui ne demandait qu'à sortir, à jaillir ! Cette chair qui palpitait, désirait avec ferveur, en disant oui au monde, à l'univers ! Ce plaisir tout à la fois déroutant, impulsif, tellurique et cosmique qui l'emplissait chaque fois de gratitude.

Si c'était cela être femme dans la sexualité, alors oui, elle était païenne. Gaie. Reconnais-sante. De jouir dans son corps et au-delà de lui... célébrant ainsi son droit de naissance à une jouissance sans limites. La plus haute possible.

Elle était heureuse de nourrir son âme, son cœur, en n'ayant pour seule religion que son plaisir. De s'emparer de chaque occasion de faire naître l'extase, telle une prêtresse de temps révolus où la femme était considérée comme source de vie et vénérée comme telle. Enseignant dans l'acte d'amour, d'amour sexuel, que l'érotisme n'était que la porte ouverte sur un autre possible. Ouvrant à soi, à l'Autre, à l'Univers. Une porte ouverte sur le paradis. Sur le divin en chacun de nous. Toujours. Encore.



Pendant un moment, elle reste allongée, à l'étreindre. Rechargeant ses batteries et jouant avec son pénis en érection. Dans la nuit, elle a de nouveau soif de son sexe, soif de ses doigts dans son corps, soif de le sucer jusqu'à le boire tout entier. Elle a envie de sentir le grain de la peau, le goût de son sexe. D'entrer de tous ses sens dans le monde entier de son corps à lui. Il lui plaît. Son corps lui plaît. Son sexe va lui plaire, elle le sait déjà. Elle dégrafe la ceinture, déboutonne la braguette. Il ne porte pas de slip. Sa queue longue et charnue jaillit d'un seul coup, comme un diable d'une boîte. Amusée, elle se redresse, regardant le gland magnifique qui bat la mesure dans sa main. Il a une queue brune et courbe, comme elle les aime, d'une extrême douceur au toucher. Large à la naissance de sa cuisse, elle est mise en valeur par une toison brune aussi épaisse que ses cheveux. L'ensemble est d'une troublante harmonie. Avec douceur, elle insinue ses doigts dans les poils, caresse le sexe. Puis, elle plonge sa main au plus secret de l'entrejambe, pour soupeser les couilles dures. Pendant longtemps, elle prend un plaisir suave à le caresser, insinuant ses doigts dans son pelage. Il se laisse faire. Il n'aurait pu rêver mieux. Une femme, totalement femme, désireuse de sa virilité, qui l'encourage à être homme, tendu pour elle. Sa respiration s'accélère. Lentement, elle griffe sa queue de bas en haut. Puis salive abondamment sur son gland, se met à le branler en regardant ses yeux virer à la folie. Elle le branle très fort,

très vite, le regard plongé dans le sien. Ce rythme effréné déclenche, dans chacun des pores de sa peau, un brasier insensé. À un moment, il ouvre les yeux, croise son regard.

— J'ai très envie de te sucer. Je peux?, lui demande-t-elle, une moue insolente aux lèvres.

La main sur son manche. La bouche entrouverte. La garce. Pour toute réponse, il pousse sa queue contre ses lèvres. Elle ne rêvait que de cela. L'enfourner. Goulûment. Tout entier. Estimer la mesure de son sexe avec sa langue. Il lui a donné beaucoup de plaisir. Elle veut qu'il en prenne autant. Le tenant enfin à deux mains, elle entrouvre ses lèvres pulpeuses, l'enrobe complètement. Elle aime sa peau, ses poils, l'odeur de musc, son goût sauvage, poivré. Elle l'enfourne jusqu'à la garde, plongeant son nez dans la toison brune. Elle la garde un moment ainsi, dans la chaleur de sa bouche, sans bouger. Puis l'aspire à s'en creuser les joues. Avant de la libérer avec un bruit de suction, luisante de salive, s'amusant à titiller le gland avec la pointe de sa langue. Elle sent sa main sur sa tête qui l'encourage, réclame encore. Elle remonte la hampe fière, qui se tend à la recherche du nid douillet de sa bouche. Elle le suce avec avidité sur toute sa longueur. Le sent tendu, perdu, affolé sous la précision de ses caresses. Elle suce comme une reine. Il n'a jamais été sucé comme ça. Personne ne lui a jamais fait ça aussi bien. Avec autant d'amour, d'affection, de beauté dans le geste. C'est un délice. Sa bouche est un berceau de douceur, de tiédeur, d'onctuosité. Elle aime avoir un sexe dans sa bouche.

Elle aime le sentir palpiter, s'émouvoir. Il ne suffit pas de connaître les bons gestes, les bonnes caresses, les bonnes positions. Encore faut-il les réaliser avec subtilité, application, conviction et générosité. Entre ses lèvres, sa bite est un chef-d'œuvre de velours. Parfois elle se relève, l'embrasse tendrement, pour à nouveau couler de ses lèvres à sa bite. Sucrer un homme est pour elle à la fois la chose la plus naturelle et la plus facile du monde. Quand elle en a envie. Dans la fellation, le plaisir qu'elle donne l'envoûte et la fait jouir tant elle se sent soudain capable, puissante et généreuse. Elle aspire la queue de cet homme qui l'a fait juter, avec délectation. Elle y prend plaisir. Véritablement. Peut-être plus encore qu'il a semblé en prendre à aller dans son fourré juteux, tout à l'heure. Elle aime la voracité dont il a fait preuve à déguster jusqu'à l'ivresse son sexe de femme. À la lécher jusqu'à la jouissance. À ce souvenir, elle sent la cyprine couler plus abondamment dans sa vulve, la chaleur circuler par vagues de ses reins à son ventre, d'entre ses cuisses à sa bouche. Enivrée de désir, elle glisse sa main plus bas, entre les jambes de l'homme, à la rencontre de ses couilles dures comme sa queue. Avec la plus grande douceur, elle palpe, presse, flatte, écrase, caresse. Prend l'une après l'autre dans sa bouche, tandis qu'elle le branle d'une main impérieuse. Impériale. Il se penche, l'embrasse avec force, leurs langues se heurtant dans une précipitation de chair et de salive, cherchant, sondant frénétiquement.

— Fais-moi jouir!, lui ordonne-t-il.

Docile, elle happe à nouveau son gland, l'engloutissant bien au chaud dans sa bouche, humide et glissante. Puis le recrache, le reprend, l'affole de coups de langue rapides, vifs et légers. Certaines femmes sont des branleuses ou des baiseuses, elle, elle est avant tout une suceuse. Qui essaye toujours d'imaginer ce qu'un homme peut éprouver lorsqu'il sent sa queue aspirée par sa bouche chaude, ses lèvres charnues, lorsque sa langue le parcourt de bas en haut, lorsque sa main soupèse ses couilles durcies, qu'il se laisse mener à l'orgasme par sa bouche agile et vorace.

Elle aime deviner le moment qui précède l'éjaculation. Il y a quelque chose de très beau à quoi elle est heureuse de participer, qu'elle est contente de précipiter. Elle sent les spasmes annonciateurs, accélère alors le va-et-vient de ses lèvres et de sa main sur sa queue. Il décharge aussitôt, le corps tendu, en gémissant de plaisir. Le premier jet de sperme est puissant, abondant. Suivi d'un deuxième, d'un troisième. Elle fait en sorte que ses dents ne touchent pas le pénis, prend avec avidité tout le liquide chaud. Elle lui trouve une texture douce, une saveur acidulée. Laissant échapper quelques gouttes de ses lèvres, elle les recrache sur sa queue pour le sucer, encore et encore, sans le quitter des yeux tandis qu'il revient à lui. Elle le contemple avec attendrissement ou quelque chose qui y ressemble, en le retenant dans sa bouche au-delà du nécessaire, comme si elle voulait le garder toujours. À cette minute, elle est la femme la plus importante de sa vie. À cet instant, il donnerait tout pour ces yeux-là, pour ce nez-là, pour cette bouche-là. Elle est tout ce

qu'il aime. Elle n'est pas l'amante d'un soir, elle est la femme qu'il veut et celle qu'il aimerait être. Celle dont toutes les lignes du corps, l'âme, la joie, l'émeuvent. Dans un baiser qui paraît être la caresse la plus intime de toutes celles partagées, il se penche sur sa bouche, lèche ses lèvres encore imprégnées de lui, et l'embrasse.

Dans la voiture où ils ont précipitamment dû trouver refuge – une violente pluie s'abat-tant soudain sur eux – la culotte de fine dentelle qu'elle ôte en se dandinant sur le siège passager est maculée de voluptés intimes. La dissimulant dans sa pochette de soirée, elle le regarde, baisse les yeux, rit.

Lui, il bande à nouveau.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

HEMLEY BOUM

Née au Cameroun, Hemley Boum est titulaire d'une maîtrise en sciences sociales, option anthropologie, et a étudié le marketing et le commerce international en France. Ayant toujours aspiré à la découverte du monde, elle a vécu dans plusieurs pays d'Afrique et a exploré son pays natal en profondeur, ce qui a singulièrement enrichi sa vision de la société camerounaise, prise entre traditions et exploitation internationale. C'est à Paris, où elle est revenue se poser, qu'elle est entrée en écriture. Elle cristallise dans ses romans urbanité, traditions et histoire, dans le quotidien de relations familiales et amicales qui donnent à voir et à penser, de l'intérieur, une Afrique loin des poncifs.

NAFISSATOU DIA DIOUF

Écrivaine et chroniqueuse, Nafissatou Dia Diouf est présentée par ses pairs comme l'une des valeurs sûres de la nouvelle littérature sénégalaise. Son univers littéraire est ancré dans une Afrique contemporaine vivante et colorée. Très éclectique dans ses thématiques comme dans les genres explorés, de la poésie à la nouvelle en passant par la littérature jeunesse et les textes de chansons, sa production lui a valu plusieurs distinctions nationales et internationales. *La maison des épices* (Mémoire d'encrier, 2014) est son premier roman.

MARIE DÔ

D'origine française et russe par sa mère, guinéenne par son père, Marie Dô est née à Paris. Mère de deux enfants, elle a été danseuse professionnelle en France, au Canada (Les Ballets Jazz de Montréal) et aux États-Unis (Alvin Ailey American Dance Theater). Son premier roman, *Fais danser la poussière* (Plon, 2006) a fait l'objet d'un téléfilm sur France 2 en 2010, dont elle a signé le scénario et la chorégraphie. Après un deuxième roman intitulé *Qu'importe la lune quand on a les étoiles* (Plon, 2007) et un troisième, *Dancing Rose* (Éditions Anne Carrière, 2013), elle vient d'achever son quatrième roman: *Tout Nu*. Elle vit à Paris.

NATHALIE ETOKE

Nathalie Etoke est professeur associé d'études francophones et afrodiasporiques au Connecticut College, aux États-Unis. Ses recherches interdisciplinaires portent sur l'écriture du corps féminin, les études LGBT, la *melancholia africana* (perte, deuil et survie en Afrique et dans la diaspora), les formes musicales nées de l'expérience africaine en Amérique (spirituals, blues, jazz, hip-hop) et les subjectivités afrodiasporiques. Elle est l'auteure de deux ouvrages théoriques et de plusieurs articles publiés dans des revues académiques. En 2011, Nathalie Etoke a réalisé un documentaire intitulé *Afro Diasporic French Identities*. Elle a reçu le Frantz Fanon Book Award 2012 décerné par la Caribbean Philosophical Association pour

son ouvrage *Melancholia Africana : L'indispensable dépassement de la condition noire* (Éditions du Cygne, 2010).

GILDA GONFIER

Gilda Gonfier a publié sa première nouvelle dans *Guadeloupe temps incertains* (revue *Autrement*, 2000). S'ensuivent d'autres écrits, notamment en 2008, la pièce de théâtre *Le Cachot* et deux courts textes de théâtre parus chez Lansman Editeur. Elle est la lauréate, avec Doumey Durieux, du prix du Conseil général « Livres jeunesse en Caraïbe » en 2008-2009, pour un album bilingue français-créole : *Zandoli mandé maye/L'Anoli amoureux*. Elle a aussi réalisé deux fictions radio-phoniques : une adaptation de sa pièce *Le Cachot* et *Parlez-moi d'amour*, diffusées sur Guadeloupe Première. Bibliothécaire et l'une des premières coordinatrices du Mois du film documentaire en Guadeloupe, elle est aussi présidente de l'association Varan Caraïbe depuis 2006, qui accompagne la réalisation de courts métrages documentaires sur la Guadeloupe d'aujourd'hui.

AXELLE JAH NJIKÉ

D'origine camerounaise, Axelle Jah Njiké est née en 1971 et vit à Paris depuis l'enfance. Entrepreneure, elle conçoit et développe des contenus éditoriaux consacrés à la diversité de la parole des femmes dans l'espace public urbain, et à leur parole privée, dans le cadre de l'intimité.

Mère d'une fille, elle vit à Paris. « Païenne » est sa première publication.

FABIENNE KANOR

Née en France de parents martiniquais, Fabienne Kanor est romancière et réalisatrice de courts-métrages et de documentaires. Elle est l'auteure de cinq romans et d'un album pour la jeunesse. Paru chez Lattès en janvier 2014, son dernier roman *Faire l'aventure* est l'odyssée d'un jeune clandestin sénégalais catapulté dans la forteresse Europe.

LÉONORA MIANO

Léonora Miano est née en 1973 à Douala, au Cameroun. En 1991, elle s'est installée en France pour étudier la littérature américaine. Son œuvre, constituée à ce jour de sept romans, deux recueils de textes courts, un texte théâtral et un recueil de conférences, vise à resituer les peuples subsahariens et afrodescendants dans la globalité de l'expérience humaine. Le prix Femina lui a été attribué en 2013 pour *La saison de l'ombre*. Elle a dirigé l'ouvrage collectif *Première nuit : une anthologie du désir* (Mémoire d'encrier, 2013).

GAËL OCTAVIA

Gaël Octavia est née en 1977 à Fort-de-France, en Martinique, et vit depuis une vingtaine d'années à Paris. À travers l'écriture – poésie, nouvelles,

théâtre –, elle aborde des problématiques contemporaines universelles telles que les migrants, l'identité, le pouvoir, l'exclusion sociale, la condition féminine, l'enfance, la famille. Ses textes sont parus dans divers ouvrages collectifs et revues littéraires. Ses pièces de théâtre sont lues et mises en espace en France, aux États-Unis et dans la Caraïbe. *Le voyage* (Éditions RivartiCollection) et *Congre et homard* (Lansman Editeur) ont été adaptées pour la scène.

GISÈLE PINEAU

Gisèle Pineau est née à Paris en 1956 de parents guadeloupéens. Elle a grandi sous l'œil bienveillant de sa grand-mère Man Ya qui lui racontait la Guadeloupe, les contes, les mystères du pays perdu. La figure de la grand-mère, le racisme, l'intolérance et la force des préjugés nourrissent l'œuvre de Gisèle Pineau. Infirmière en psychiatrie, elle mène parallèlement une carrière d'écrivain, qui lui fait retrouver dit-elle l'équilibre de sa vie. Elle a publié une vingtaine d'ouvrages de fiction : roman, nouvelle et jeunesse, dont *La Grande Drive des esprits* (Le Serpent à Plumes, 1993), *L'Exil selon Julia* (Stock, 1996), *Chair Piment* (Mercure de France, 2002), *Cent vies et des poussières* (Mercure de France, 2012).

SILEX

Silex pense qu'il n'y a pas à s'excuser pour dire. Et raconte alors, avec des mots vivants, des

morceaux de vécus autonomes. Des histoires d'individus, d'intimités, de luttes, d'identités et de parcours. Elles naissent de l'intérieur ou de la proximité, de l'envie de se représenter soi-même et d'occuper des espaces-temps. À l'oral, le rythme dit à la fois les urgences et la nécessaire tendresse liées à l'acte de se construire.

ELIZABETH TCHOUNGUI

Elizabeth Tchoungui est franco-camerounaise. Journaliste, documentariste, présentatrice pour TV5Monde, France 24 et le groupe France Télévisions (France 2, France 5, France Ô), productrice sur France Culture, elle est l'auteure de deux romans *Je vous souhaite la pluie* (Plon, 2006), *Bamako climax* (Plon, 2010), et d'un recueil d'éditoriaux *Billets d'humeur, Auféminin.com* (Leo Scheer, 2012). Elle a également publié en collaboration avec six consœurs de l'École de journalisme de Lille *Sept filles en colère* (Les petits matins, 2007).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Assises sur un volcan	5
Le dealer	9
Hemley Boum	
Un petit feu sans conséquence	25
Gisèle Pineau	
Maître ès	43
Nafissatou Dia Diouf	
Diane enchanteresse	63
Elizabeth Tchoungui	
Nez d'aigle, dents d'ivoire	81
Gaël Octavia	
Taberi River	101
Gilda Gonfier	
Dedans et dehors	121
Silex	
Café noir sans crème	131
Nathalie Etoke	
Ta bouche sur mon épaule gauche	145
Marie Dô	
Rayon hommes	155
Fabienne Kanor	
Full cleansing	167
La quête de Kweli	
Léonora Miano	
Païenne	191
Axelle Jah Njiké	
Notices biographiques	211

DANS LA MÊME COLLECTION

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Une aiguille nue, Nuruddin Farah

Mémoire errante (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique

Dessalines, Guy Poitry

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Je ne suis pas Jack Kérouac (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes

Saison de porcs, Gary Victor

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Laure Morali

Les immortelles, Makenzy Orcel

Le reste du temps, Emmelie Prophète

L'amour au temps des mimosas, Nadia Ghalem

La dot de Sara (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant

L'ombre de l'olivier, Yara El-Ghadban

Kuessipan, Naomi Fontaine

Cora Geffrard, Michel Soukar

Les latrines, Makenzy Orcel

Vers l'Ouest, Mahigan Lepage

Soro, Gary Victor

Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance
L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson
Détour par First Avenue, Myrtelle Devilmé
Éloge des ténèbres, Verly Dabel
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
La prison des jours, Michel Soukar
Coulées, Mahigan Lepage
Maudite éducation, Gary Victor
Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor
Jeune fille vue de dos, Céline Nannini
L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau
La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop
Les chants incomplets, Miguel Duplan
La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar
Cures et châtements, Gary Victor
Des vies cassées, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)
Le testament des solitudes, Emmelie Prophète
Première nuit : une anthologie du désir, Léonora Miano, (dir.)
La maison des épices, Nafissatou Dia Diouf
L'enfant hiver, Virginia Pésémapéo Bordeleau
Quartz, Joanne Rochette
Fuites mineures, Mahigan Lepage
Les brasseurs de la ville, Evains Wêche
Le vieux canapé bleu, Seymour Mayne

SOUS LA DIRECTION DE LÉONORA MIANO

VOLCANIQUES

UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

Douze femmes, auteures du monde noir, évoquent le plaisir féminin. Comment s'écrivent aujourd'hui le corps, la sensualité, la sexualité ?

Volcaniques: une anthologie du plaisir est un ensemble riche. Les nouvelles dévoilent des figures féminines et des environnements variés. Les âges de la femme y sont également divers, ce qui est heureux. Certains textes ébranleront par leur puissance poétique et /ou érotique. D'autres séduiront par le ton, le phrasé, l'humour ou par une capacité analytique qui a su ne pas prendre l'ascendant sur la narration. Bien des femmes se reconnaîtront dans ces pages, d'où qu'elles soient. Quant aux hommes, ils trouveront peut-être la clé du grand mystère que semble être, pour certains, le plaisir féminin.

Léonora Miano

Collaboratrices: Hemley Boum, Nafissatou Dia Diouf, Marie Dô, Nathalie Etoke, Gilda Gonfrier, Axelle Jah Njiké, Fabienne Kanor, Gaël Octavia, Gisèle Pineau, Silex, Elizabeth Tchoungui, Léonora Miano.

